Jacques Grand'Maison

Sociologue, Université de Montréal

(1979)

une foi ensouchée dans ce pays

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
Professeure retraitée du Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgpaquet@videotron.ca

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/
Une bibliothèque fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay, sociologue

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeur de soins infirmiers, retraitée de l'enseignement au Cégep de Chicoutimi

Courriel: mgpaquet@videotron.ca

à partir du livre de :

Jacques Grand'Maison, **Une foi ensouchée dans ce pays**. Montréal : Les Éditions Leméac, 1979, 139 pp. Collection : À hauteur d'homme.

M. Jacques Grand'Maison (1931 -) est sociologue (retraité de l'enseignement) de l'Université de Montréal.

[Autorisation formelle réitérée le 6 mars 2004 au téléphone par M. Jacques Grand'Maison et confirmée par écrit le 15 mars 2004 de diffuser la totalité de ses œuvres: articles et livres]

Courriel : jgrandmaison@hotmail.com

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 16 avril 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Table des matières

[Présentation du livre](#)

[Du même auteur](#)

[Introduction](#)

[Dédicace](#)

[Mes couleurs](#)

[**D'un trait de feu**](#)

[*L'événement*](#)

[*Leçons d'une expérience*](#)

[*Une histoire syncopée*](#)

[*Une certaine sagesse de l'Église*](#)

[*De la médiocrité au sursaut de conscience*](#)

[*Un premier débat intérieur*](#)

[*Une pédagogie du changement historique*](#)

[*Le procès*](#)

[*En accord avec sa vérité profonde*](#)

[*Une cohérence de base*](#)

[*Exigences d'un ministère évangélique*](#)

[*D'énormes contradictions inavouées*](#)

[*Le pays réel face aux fausses consciences*](#)

[*Une interpellation libre et cruciale*](#)

[*De quelle politique s'agit-il ?*](#)

[*La foi de ceux qui ont fait de nous un peuple*](#)

[*Une espérance qui libère la responsabilité politique*](#)

[*La dernière bourrée*](#)

[*« Tu n'es plus là »*](#)

[*« Toi aussi, tu veux partir »*](#)

Comme « les vieux amants » de Brel

Le petit reste

« Celui qui m'a envoyé »

Comme un courant de source

Si le sel s'affadit...

Une espérance capable d'une longue foulée

Quand tout est politique

Conclusions

Courage et excellence

Une incroyance superficielle

Un peuple en chantier ?

Qu'est-ce qu'un engagement sans foi profonde ?

La toile de fond

- un silence

Je n'ai plus le baptême facile

Dieu de la soif, de la question

La foi n'ajoute pas, elle creuse

Les fausses totalités

Un amour fou, subversif, libérateur

Cette extraordinaire présence silencieuse de Dieu

Naissance de l'humanité à elle-même

Croire en l'homme, croire en Dieu, un même mystère

L'impossible de Dieu conjugué au possible de l'homme

Un royaume entre les mailles

- une parole

I. À la suite de Jésus, un témoin du commun

Une priorité pastorale

Une révolution d'en bas

II. Une dynamique du dedans

Requêtes d'un nouvel âge

Leçons d'une expérience sacerdotale

Le démon tenace du cléricalisme

Partie prenante d'une autocritique prophétique

Une braise qui ne s'éteint pas

- un dialogue : Jacques Grand'Maison et Paul Ricoeur

Postface

Jacques Grand'Maison

sociologue (retraité de l'enseignement) de l'Université de Montréal

une foi ensouchée dans ce pays

Montréal : Les Éditions Leméac, 1979, 139 pp.
Collection : À hauteur d'homme.

Présentation du livre

(Texte au verso du livre)

[Retour à la table des matières](#)

Même les décisions politiques les plus audacieuses ne mènent nulle part, si nous ne savons les chemins de notre histoire. Certes, il faut reconnaître la précipitation de l'aventure contemporaine, ici et ailleurs, et ne pas s'enfermer dans la nostalgie d'un passé idéalisé. Mais confiner cet élan nouveau aux combats de l'heure n'est pas plus sage. Un avenir difficile et problématique comme le nôtre exige une résolution appuyée sur de forts ensouchements, sinon les scénarios de dépassement vieilliront bien vite.

Après avoir mythifié l'expérience d'hier, nous l'avons disqualifiée au point de ne plus y reconnaître « l'héritage d'un peuple testateur d'un bien spirituel commun » (Pierre Vadeboncoeur). À partir de quoi allons-nous évaluer ces choix cruciaux à l'horizon ? Il y a place ici pour des réponses longuement mûries, qui ne peuvent se ramener aux comptabilités des sondages ou des opinions privées.

Mais par-delà nos partis pris immédiats, d'autres questions surgissent. Par exemple, nous avons cru faire l'économie d'un débat sur la laïcité après l'éclatement de la chrétienté. Or, des confusions souterraines pourraient faire surface sous des dehors trompeurs, tel un combat politique faussé par des emmêlements religieux. « La communauté qui transmet les grands symboles de la foi ne doit pas être la même que celle qui fait des choix politiques. »

Jacques Grand'Maison

Du même auteur

[Retour à la table des matières](#)

- Crise de prophétisme.* Montréal, A.C.C., 1965.
La Paroisse en Concile. Montréal, Fides, 1966.
L'Église en dehors de l'église. Montréal, Communauté chrétienne, 1966.
Le monde et le sacré. Paris, Éditions Ouvrières, 1967-1968. 2 vol.
Vers un nouveau pouvoir. Montréal, Éditions H.M.H., 1969.
Nationalisme et religion. Montréal, Beauchemin, 1970. 2 vol.
Stratégies sociales et nouvelles idéologies. Montréal, H.M.H., 1971.
Nouveaux modèles sociaux et développements. Montréal, H.M.H., 1972.
Symboliques d'hier et d'aujourd'hui. Montréal, H.M.H., 1973.
La seconde évangélisation. Montréal, Fides, 1974. 3 vol.
Le privé et le public. Montréal, Leméac, 1975. 2 vol.
Au mitan de la vie. Montréal, Leméac, 1976.
Des milieux de travail à réinventer. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1976.
Une tentative d'autogestion. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1976.
Pour une pédagogie sociale d'autodéveloppement en éducation. Montréal, Stanké, 1976.
Une philosophie de la vie. Montréal, Leméac, 1977.
Une société en quête d'éthique. Montréal, Fides, 1977.
L'école enfirouapée. Montréal, Stanké, 1978.
Quel homme ? Montréal, Leméac, 1978.
Quelle société ? Montréal, Leméac, 1978.
Au seuil critique d'un nouvel âge. Montréal, Leméac, 1979.
La nouvelle classe et l'avenir du Québec. Montréal, Stanké, 1979.

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

J'ai écrit cet ouvrage d'un trait de feu après une longue réflexion que j'ai dû faire à l'occasion d'un événement dramatique dans ma vie. Un événement public, puisqu'il s'agissait d'une candidature possible lors d'une élection partielle dans mon comté, à l'automne 1979.

Pouvais-je rester silencieux, sans motiver une décision qui concernait une communauté, un milieu dans lequel j'œuvre depuis vingt-cinq ans ? Rien ici d'une apologie personnelle, d'un plaidoyer *pro domo*. On verra au nom de quoi j'ai voulu poursuivre un certain type d'engagement qui porte une vision particulière de notre tournant historique. Je dis bien particulière, avec toutes les limites de l'expérience et du témoignage individuels. Que nous le voulions ou pas, dans les enjeux cruciaux de ce tournant, nous sommes tous concernés jusque dans nos options les plus personnelles. Ma démarche renvoie le lecteur à la sienne.

Il me semble qu'il y a place pour ce genre de réflexion, si on ne veut pas s'en remettre à des scénarios idéologiques abstraits. Par exemple, affirmer le Québec, sans s'interroger sur les Québécois eux-mêmes, sur ce qu'ils pensent, sentent et vivent, sur ce qu'ils veulent vraiment, sur ce qu'ils sont prêts à faire. Comment le saura-t-on si on n'a pas soi-même précisé avec sérieux où l'on en est face à ces

questions capitales qui sont au cœur des prochaines décisions historiques ?

Avant d'entrer dans le vif de l'événement qui servira de fil conducteur, j'ai voulu signifier mes couleurs, dès le début de cet ouvrage.

Par-delà l'expérience que je raconte et interprète, j'ai voulu aussi dessiner la toile de fond de cette réflexion un peu trop ponctuelle. D'où cette troisième étape où j'essaie de qualifier les perspectives historiques qui m'ont inspiré. Je ne suis pas mal à l'aise de procéder ainsi, puisque dans ma tradition spirituelle, l'histoire est le lieu premier de l'intelligence de l'aventure humaine et de la foi. Toutes les cohérences subséquentes restent secondes. Celles-ci doivent sans cesse revenir à l'histoire, au vécu pour repérer les nouveaux chemins de l'homme et de Dieu. Parier d'une parole du pays, au sens le plus situé du terme, c'est respecter ce que nous appelons, nous chrétiens, une dynamique d'Incarnation. Mais vient un moment où il faut davantage préciser les raisons de son Espérance dans un cadre de compréhension pertinent et solide. Voilà ce que j'ai tenté de faire dans cette dernière étape où se chevillent l'un à l'autre, sans se confondre, le service du pays et le service de Dieu.

Comme on le verra, cet ouvrage déborde beaucoup l'événement qui m'a incité à l'entreprendre. Il constitue en quelque sorte le correspondant théologique du bilan prospectif que j'ai tenté dans *Au seuil critique d'un nouvel âge*¹. C'est donc ma vision chrétienne de notre tournant historique.

¹ *Au seuil critique d'un nouvel âge*. Montréal, Leméac, 1979.

« Notre pays est à l'âge des premiers jours du monde. La vie ici est à découvrir et à nommer ; ce visage obscur que nous avons, ce cœur silencieux qui est le nôtre, tous ces paysages d'avant l'homme, qui attendent d'être habités et possédés par nous, et cette parole confuse qui s'ébauche dans la nuit, tout cela appelle le jour et la lumière. »

Anne Hébert

MES COULEURS

[Retour à la table des matières](#)

Je suis d'un premier ensouchement obstiné dans la glèbe pierreuse des Laurentides.

Je suis d'un pays incertain, sinon impossible, mais c'est le mien.

Je suis d'un village anachronique, d'une ville spéculée, annexée, d'une a-société bâtarde, d'un peuple parvenu à une croisée des chemins peut-être décisive.

Je suis d'un héritage généreux et trouble, emmêlé de contradictions, mais chevillé à de belles et fortes passions.

Je suis d'une culture longtemps retenue à ses frontières fermées, qui, contre toute attente, vient de se dédouaner pour prendre le large d'une incroyable aventure.

Je suis d'un labour qui retourne une glaise revêche pour lui arracher la fierté de récoltes que nous aurons nous-mêmes cultivées.

Je suis d'une différence qui étonne et interpelle l'insignifiance d'un bonheur moyen, médiocre, unanime sous le même patron de l'*american way*.

Mais je suis aussi d'une philosophie difficile qui veut sans cesse réévaluer ses partis pris et ses combats, comprendre l'autre dans la trace de ses pas, et surtout en chacun des visages reconnaître un frère possible.

Je suis d'un humanisme farouchement jaloux de son individualité, mais aussi résolument soucieux d'une responsable socialité, humanisme de la fenêtre ouverte sur les cris de la rue, humanisme aussi de la vie intérieure silencieuse capable de se renouveler, de se réinventer à même sa propre sève.

Je suis d'une espérance folle qui à la manière de Beethoven, par-delà la débâcle de sa surdité, découvre son hymne à la joie, sa musique d'âme... immortelle.

Je suis d'un Esprit qui entraîne mon être au-delà du temps de la pierre vers un possible, un je ne sais quoi d'éternel, que je n'osais même rêver sur mon erre.

Je suis d'une foi qui n'est pas bouée de mes vides et détresses, ni entrelacs d'angoisses indénouables, mais plutôt roc de ma vie et Promesse de Dieu qui l'habite.

Je suis d'un horizon mystérieux que je ne puis nommer, étrangement présent aux tâches les plus matérielles du pain à gagner, à partager, et tout autant présent aux tâches les plus spirituelles d'une âme indicible qu'il me faut parier sans jamais pouvoir la démontrer.

Voilà mes couleurs. Au premier regard, elles se déploient sur un fond grisâtre comme le ciel bas de nos automnes, qui cache le soleil de nos espérances. Mais je le sais là, invitant au courage de l'hiver et à l'anticipation de la prochaine frondaison. J'ai mis la main à la charrue sans regarder en arrière. Je vais du dedans à l'en avant. Cette priorité je la tiens de Celui qui m'a dit : « chez l'homme tout part du cœur, d'une re-naissance intérieure ». Conviction scandaleuse en cet âge des structures. Comme si le meilleur système pouvait nous épargner la responsabilité de notre liberté. Ce n'est pas là mon entendement, ni mon sentiment.

Je crains une science, une politique, une militance qui ignorent le merveilleux décousu de l'histoire, de la foi comme du doute.

Il m'arrive d'être violent face à tout ce qui enferme, tellement je crois l'homme plus riche que le système le plus complexe.

L'homme est trop esprit pour s'enfermer dans ses racines, trop chair pour se loger dans le spirituel chimiquement pur.

Jamais les paris de l'homme et de Dieu n'ont été aussi peu vraisemblables dans tous ces grillages idéologiques qui filtrent et éparpillent l'être en mille et un petits sens insignifiants, en mille et un canaux décrochés de la Source.

J'ai goûté tous les brouets amers de ces potions concoctées dans les laboratoires d'un matérialisme vide d'humanité.

J'ai vu tant de stèles d'experts, éboulées, enlisées dans les sables mouvants de l'histoire immédiate, sans avant ni après. C'est trop leur faire honneur que de parler de monuments, ou même d'éléphants blancs.

J'ai contesté tout autant la rémanence d'une chrétienté toujours dominée par un sanhédrin suprême qui assène encore ses tables de la loi sur les consciences en droit de trouver leur propre chemin, alors que l'Évangile devient une des ultimes butées de liberté face à toutes les gigognes modernes. Le XXe siècle est en train de devenir dans l'histoire l'âge d'or du fascisme, du totalitarisme. Dans un tel contexte, la conscience chrétienne, et la conscience tout court, devrait être affirmée sans ambiguïté face à n'importe quel pouvoir.

Oui ma foi est devenue paradoxale, subversive. De guerre, quand on parle de paix ; de tendresse, quand le glaive se prétend l'unique solution. Oui, comme dans l'Évangile.

Une foi scandaleuse qui a survécu à toutes les critiques logiques, granulaires ou totalitaires. Non pas qu'elle n'ait pas trouvé matière à confession sur ses contrefaçons.

Une foi qui a subi tant de défeuillaisons automnales, tant d'hivers interminables, avant de croire au printemps, nouvel « ensauvagement » de la vie et de l'âme.

Une foi rebelle à ces clercs incapables d'une parole humaine et chrétienne un peu personnelle. Ah ! ces gloses itératives d'une surabondante production religieuse, matelassées des mêmes poncifs orthodoxes qui arasent la moindre pensée originale d'une conscience autonome, d'un vécu toujours inédit.

Mais à vrai dire, j'ai cessé de fréquenter ces ornières et fourrés des malfaçons idéologiques ou religieuses. Mais je ne l'ai pas fait en quittant l'asphalte opaque de la cité pour une utopique virginité champêtre. Le débat-combat qui va suivre en témoignera.

J'ai tenté de nouer sans les mêler le service de la foi et celui de ma cité, de mon pays, sans exclusive. Je me suis rappelé cet avertissement prophétique de Paul Ricoeur : « La communauté qui transmet les grands récits, les grands symboles constitutifs de la foi ne peut pas être la même que celle qui fait des choix politiques de régime et de législation. » Voilà ce qu'il ne faut pas enchevêtrer, comme tous les cléricatismes l'ont fait. Mais n'anticipons pas.

Nous sommes dans un domaine où il n'y a pas de règles absolues. Certaines choses ne se comprennent que situées dans l'ensemble d'une expérience et d'un contexte historique. Je vous livre quelques pages de ma petite histoire à un moment important de ma vie. Un moment pourtant gros de tout mon itinéraire, de ma façon de voir et de vivre le tournant historique de notre société. Il me semble qu'il y a place pour cette parole « située » qui est un écho parmi d'autres d'un débat à la mesure d'un peuple, à la démesure de son immense défi sur ce continent. Que nous le voulions ou pas, nous sommes tous personnellement partie prenante de son destin.

D'UN TRAIT DE FEU

L'événement

[Retour à la table des matières](#)

Juin 1979. Jean-Guy Cardinal, député de mon comté, venait de mourir. Il fallait songer aux élections partielles. Les souverainistes avaient essuyé un échec assez cuisant dans Argenteuil et Jean-Talon. Mais ces deux circonscriptions étaient déjà des châteaux forts libéraux. Tout de même, plusieurs observateurs y avaient vu un tournant politique à la faveur du Parti libéral. Le raz de marée de l'élection fédérale au Québec devait confirmer cette interprétation quelques semaines plus tard.

Plusieurs militants du Parti québécois lui reprochaient de mettre en veilleuse l'enjeu-clé du Référendum. Malgré sa réputation de bon gouvernement, le Parti québécois présentait une image de plus en plus floue et insaisissable quant à sa visée centrale : la souveraineté-association. Dans la foulée de son congrès de juin, la mise en place du processus référendaire commençait à clarifier la stratégie politique. Ce devait être le fil d'Ariane des prochaines étapes. La première, bien sûr, était précisément l'élection partielle de novembre.

Des trois comtés en jeu, celui de Prévost apparaissait le plus important test de vérité pour sonder les orientations politiques des Québécois à ce moment crucial de notre histoire. Depuis le début de la Confédération, les électeurs de mon comté avaient voté du « bon bord », pour prendre une expression reçue, un peu navrante d'ailleurs, aux yeux de la conscience démocratique. J.-G. Cardinal avait obtenu une très forte majorité au dernier scrutin. Résultat de la vague péquiste du moment, mais aussi de la qualité du candidat.

Cette fois, le Parti libéral avait décroché une candidate prestigieuse : Mme Solange Chaput-Rolland. Une femme libre, progressiste qui avait joué un rôle important à la commission Pépin-Robarts. Une femme qui disait « vouloir sortir des deux rails actuels » pour une véritable redéfinition du Canada. Résidente dans le comté depuis 30 ans, bien connue par sa présence quasi quotidienne dans les media, elle cumulait presque tous les atouts du candidat idéal.

On imagine facilement le désarroi du Parti québécois au sommet comme à la base. À cause de mon travail social dans le milieu et ailleurs, sans compter mes sympathies évidentes pour plusieurs objectifs majeurs du gouvernement, je devenais, à mon tour, candidat « idéal » aux yeux de la plupart des souverainistes. Jusqu'ici, j'avais refusé toutes les candidatures offertes au fil des ans. Bien des raisons soutenaient ce refus d'assumer une telle responsabilité dans la sphère politique comme telle.

Leçons d'une expérience

[Retour à la table des matières](#)

- Après avoir lutté contre toute forme de cléricalisme, je m'imposais une forte autocensure dès qu'il était question de tâches de direction qui me mettaient en situation de pouvoir.
- Toute mon activité sociale avait été précisément orientée dans le sens de la formation d'un membership et d'un leadership capables de façonner des milieux, des communautés qui se prennent en main. Prendre les devants, c'était donc nier mon orientation de base... c'était

même avouer indirectement l'échec de ma petite pédagogie sociale et pastorale.

- Beaucoup de gens de mon milieu m'avaient rappelé les dangers de confondre politique et religion, et cela dans des termes simples, non équivoques. Je connaissais assez l'histoire d'ici et d'ailleurs pour saisir la pertinence d'une telle remarque. D'ailleurs ma conception du christianisme m'amenait à penser qu'il fallait éviter à tout prix cette chausse-trape historique : soit une politique qui devient une religion, soit une religion qui se transmue en politique.

J'avais déjà signalé certains transferts, chez nous, de l'ancienne idéologie aux nouvelles. Malgré leur caractère sécularisé, celles-ci empruntaient souterrainement et inconsciemment certains travers de l'ancienne. Comme le naturel, l'histoire revient au galop quand on la chasse, quand on l'oublie d'une façon superficielle. Certains ont tout simplement changé leur religion. Je ne crois pas nécessaire d'étayer longuement cette constatation qui peut se vérifier tous les jours.

Par contre, je ne veux pas abuser de cette interprétation de l'histoire récente. Elle sert à des esprits confortables qui ne veulent pas être dérangés dans un statu quo intéressant pour eux. Ils ont des opinions, mais non des convictions. La passion de la justice ne les étouffe pas, encore moins celle du pays. Paradoxalement, on les découvre inconditionnels devant leur chef, leur parti, leur solidarité d'intérêts entre nantis. Ils sont méprisants devant le syndicalisme des autres, quitte à l'utiliser sans scrupule pour leur avantage maximal. Certains rejettent le souverainisme pour des motifs souvent inavoués et peu honorables. Ils s'interrogent peu sur les objectifs de vie qu'ils ont transmis à leurs enfants... un matérialisme épais sans profondeur morale, sans horizon généreux. Leur propre bien-être a été et demeure leur vraie religion. Et quand ils sont chrétiens, ils attendent de l'Église une autre assurance de quiétude pour ici-bas, et pour l'autre bord au cas où celui-ci existerait.

Que tout cela est loin du Royaume de justice, du dépassement généreux, d'une liberté évangélique responsable de combattre un tel vide spirituel et moral qui se prolonge jusque dans le comportement social et politique.

Si mon refus d'une candidature politique allait devenir une sorte de symbole sécuritaire pour justifier cette religion du bien-être, ou même pour renforcer un certain milieu chrétien qui devient refuge, oasis, fuite des combats nécessaires et des entreprises exigeantes, eh bien ! il me faudrait risquer le scandale en situant mon engagement de foi et mon service évangélique là où il y a des convictions et non des opinions superficielles, là où je serais moi-même obligé de vivre une constante désinstallation. Car j'appartiens à ce monde de promus au confort facile et je suis constamment tenté d'en être un complice à mon grand avantage. J'avoue n'avoir pas toujours résisté résolument à cette séduction. C'est ce qui m'a amené à me compromettre dans des projets non rentables et esquintants, non par masochisme, mais par souci de me placer en situation évangélique de service des moins forts.

Avec le plus de discernement possible, j'ai essayé de prolonger mes responsabilités pastorales jusque dans leurs conséquences sociétales. Dès le début de mon ministère, j'ai inscrit ma tâche évangélique auprès des jeunes travailleurs, dans leurs problèmes humains les plus cruciaux, en ne craignant pas d'affronter avec eux les aspects structurels et politiques de ces mêmes problèmes et de leurs solutions possibles. Et je n'ai pas lâché depuis : regroupement des forces ouvrières du milieu, relance socio-économique de la région, bataille des cultivateurs de Sainte-Scholastique, réforme urbaine, projet de Tricofil, etc.

Si dans le vaste public on a pu me percevoir comme un intervenant social à côté des autres, les gens de mon milieu, eux, savaient et sentaient que mon sacerdoce évangélique était là toujours présent dans le citoyen responsable que je voulais être en coude à coude fraternel, particulièrement avec les ouvriers de ma région. Peu à peu, j'ai appris à discerner les différents terrains d'intervention. Je ne voulais pas réduire ces projets humains à un pur moyen ou une occasion d'évangélisation, comme je ne voulais pas utiliser la chaire évangélique de la célébration eucharistique comme un prolongement de mes choix pastoraux. Le projet humain des travailleurs ne m'appartenait pas, et la chaire du dimanche non plus. J'en étais le

serviteur et non le maître. D'où ma réticence devant tout ce qui pouvait me mettre en situation de pouvoir.

Une histoire syncopée

[Retour à la table des matières](#)

Or, en acceptant l'intrication de mon statut religieux à un statut politique, je mêlais davantage les cartes, au dam d'un nouveau projet de société profane qui voulait se démarquer du nationalisme clérico-religieux d'hier, et définir un avenir inédit, au dam aussi d'une expérience chrétienne et ecclésiale enfin dégagée de sa propre emprise sur les structures de notre collectivité, et désormais plus centrée sur sa vocation propre. Bien sûr, dans la vie réelle on ne saurait séparer les choses d'une façon aussi claire et sécurisante. Mais avant de se dépêcher d'établir de nouveaux rapports, ne fallait-il pas un bon temps de maturation de part et d'autre ? Eh oui, comme en d'autres domaines, il s'agit d'assurer les conditions nécessaires à la constitution de légitimes et fortes autonomies, et à un dialogue de plain-pied entre des interlocuteurs libres et adultes.

Il faut bien admettre qu'en pareil contexte, un prêtre-politicien peut facilement devenir une sorte de symbole régressif par rapport à l'évolution historique difficile des derniers temps où l'on avait à peine amorcé le dénouement d'un immense malentendu, pour employer un euphémisme ! Au fait, on n'a jamais vraiment abordé cette question de front, et d'une façon aussi articulée que profonde. Seul le débat autour du système public et confessionnel de l'éducation peut être la dernière chance de démêler un imbroglio qui reste au centre de notre expérience historique. Encore ici, je doute que des hommes à la fois prêtres et dirigeants politiques aident à une telle clarification dans l'esprit de la population et des divers groupes idéologiques.

J'insiste sur cet aspect de la question, parce qu'à travers mon « cas personnel » et le débat qu'il a suscité, j'ai retrouvé le même traitement superficiel d'une responsabilité historique que nous avons peu réussi à assumer. En effet, nous avons tiré la ligne au début des années 60 sans

une véritable confrontation de l'ancien et du neuf. Certes, le procès de la chrétienté avait-il été instruit depuis plusieurs années sous forme d'un rejet global chez les nouvelles élites. Massivement, le peuple québécois allait suivre le mouvement dans un ordre nouveau érigé sur les débris d'un passé dit honteux. On peut comprendre cette rupture, cette sorte d'arrachement. Mais le problème majeur restait entier, à savoir : une judicieuse pédagogie du changement historique capable de bien discerner ce qui mérite de continuer, ce qui exige une rupture plus ou moins profonde et ce qui appelle un dépassement, un horizon neuf. Voilà trois démarches inséparables que je pourrais traduire différemment, à savoir : une révision lucide et dynamique de l'héritage, de la situation et du projet. Ce qui nous a faits, ce que nous sommes, ce que nous voulons être.

Je crois que les profonds désarrois individuels et plusieurs comportements collectifs erratiques ont été tributaires de ce court-circuit historique qui s'est accompagné d'un traumatisme peu ou mal reconnu. Nos débats idéologiques échevelés en témoignent. Et que dire des contradictions qui se sont accumulées jusqu'à la limite de l'incroyable, tel cet étrange mélange de comportements sécuritaires et de comportements libertaires sur tant de terrains de combat, au sein d'un même groupe, d'un même individu, peu importent les différences idéologiques. Or, ce problème qui reste entier retentit au moment où il est question d'une autre rupture autrement plus radicale que celle de la Révolution tranquille. On me dira que le nouveau saut politique à débattre est en continuité avec l'aspiration centrale de notre histoire. Je crains ici un deuxième télescopage aux effets encore plus traumatisants, si nous ne nous arrêtons pas un moment à mieux fonder notre propre pédagogie du changement historique. Oh ! je sais que nous vivons une précipitation de l'histoire comme un peu partout dans le monde. Y gagnons-nous à donner tête baissée dans ce mouvement accéléré ? N'oublions pas que l'objectif de la souveraineté, par exemple, exige la maîtrise correspondante des démarches du changement qui y conduisent. Or, savons-nous tirer leçon des changements que nous avons tentés jusqu'ici, même les plus récents ? S'il y va de ce que nous avons de plus profond et de plus décisif en nous, nous ne saurions traiter pareil défi par-dessous la jambe d'une course folle. L'étapisme porte au moins l'intuition du jardinier qui ne cherche pas à faire pousser les fleurs en tirant dessus.

Mais comment ne pas rappeler en même temps l'importance de ne pas repousser indéfiniment certains choix historiques face à notre avenir ? Qu'on le reconnaisse ou pas, dans la foulée actuelle, il est possible que nous devenions les Cajuns du Canada au prochain siècle. Quelles conséquences aura ce processus d'assimilation et de folklorisation que plusieurs refusent de voir comme une possibilité ? Considérer comme refus des autres et repli de ghetto cette aspiration d'un peuple qui cherche une société qui lui permette d'être lui-même selon son histoire et sa culture propre, c'est un peu faire de la vertu un vice. En tout cas, il y a là une attitude très malsaine de mépris ou de déconsidération de soi. On se prive ainsi d'une dynamique fondamentale qui retentit jusque dans sa façon de vivre, de penser et d'agir.

Une certaine sagesse de l'Église

[Retour à la table des matières](#)

Récemment, les évêques du Québec livraient un message sur « Le peuple québécois et son avenir ». Ils rappelaient aux chrétiens qu'on ne saurait tirer de l'Évangile soit une politique fédéraliste, soit une politique souverainiste. D'autre part, ils affirmaient, sous forme de principe abstrait, le droit à l'autodétermination, tout en reconnaissant la spécificité culturelle et historique d'un peuple original qui a besoin d'institutions en accord avec sa personnalité. Mais au bilan, la pensée des évêques se tenait dans une position de surplomb semblable à la fameuse doctrine sociale de l'Église qui a pu servir tout autant au libéralisme capitaliste qu'aux dictatures de « civilisation chrétienne ».

Mes perceptions du moment m'amenaient à penser que les évêques n'avaient pas osé dire clairement que l'Église d'ici, après avoir été le lieu principal de façonnement de ce peuple original, ne pouvait pas s'installer dans une neutralité olympienne au moment où ce peuple fait de plus en plus face à un avenir très problématique quant à son identité particulière dans un continent anglophone. Ce problème de fond, ce défi crucial précède, accompagne et dépasse les scénarios

politiques concrets qui sont l'objet des décisions historiques actuelles. Il est trop facile de se limiter à dire que ce peuple devenu adulte fera ses choix et que l'Église s'en accommodera. Eh quoi, cette Église, qui était hier partie prenante de ce peuple au point d'en être le moule et le définisseur, peut se situer carrément à côté ou au-dessus des graves décisions qui engagent l'avenir ? Un avenir, répétons-le, extrêmement fragile et incertain, comme nous l'avons vu plus haut. Je le redis : c'était mon évaluation du moment.

J'ai lu ce texte des évêques au moment où on me pressait d'accepter une candidature souverainiste. Ce texte, au premier regard, m'a choqué, scandalisé. Est-ce que mon refus n'allait pas ajouter à ce manque de courage des autorités ecclésiales en milieu québécois francophone ? Ne devais-je pas signifier par mon acceptation qu'il existe ici des croyants et aussi des prêtres qui veulent précisément assumer cette responsabilité historique fuie par les évêques ? Ceux-ci répètent peut-être, dans les circonstances, la reddition aux pouvoirs les plus forts pour protéger leur propre pouvoir clérical, comme au temps des patriotes de 1837, où ils ont joué leurs cartes avec la reine et le pape face à une nouvelle élite qui les menaçait sur leur propre terrain, tout cela surtout au grand dam d'un peuple qui cherchait son autonomie. Aujourd'hui leur insistance sur la paix a une étrange rémanence de statu quo politique au profit des pouvoirs les plus forts.

Leur langage les trahit quand ils ramènent les divergences à une question d'opinions. Ainsi, des enjeux aussi cruciaux seraient presque renvoyés aux opinions privées où les interlocuteurs se contentent de respecter le point de vue de l'autre parce que chacun a son propre chemin de vie personnel.

Ainsi, la démarche proprement politique ne serait que l'extension de la bonne entente quotidienne entre voisins déjà autonomes. On confond ici relations humaines et rapports sociaux. Le père de famille plaide la compréhension mutuelle, mais il refuse de s'interroger sur le rapport de pouvoir, sur le type d'exercice de son autorité. Cette « collaboration nécessaire entre les peuples » dont parlent les évêques comporte des conditions politiques et socio-économiques que les évêques prennent bien soin de ne pas mentionner, parce que là réside le problème de fond. Quelle collaboration sera possible dans un cadre

politique où les interlocuteurs ne sont pas des partenaires de plain-pied ?

Dans leur message, les évêques ignorent, sinon taisent les situations injustes qu'ont connues les francophones du Québec et du reste du Canada. Peut-on s'abstraire à ce point de la réalité historique sous prétexte d'éviter certaines attitudes répréhensibles de revanche ? C'est la plus pure veine de moralisme clérical. Précisément celui qui apporte dans l'histoire sa contribution à la condamnation du prétendu fanatisme des révoltes de pauvres, de classes ou d'ethnies violées, révoltes qui n'étaient qu'une réponse désespérée devant la violence institutionnelle des plus forts.

Évoquer dans le cadre du débat actuel, avec un tel relief, l'affirmation de Paul : « Il n'y a ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre », est une entourloupette cléricale qui cache mai son refus de prendre en considération des situations injustes. Celles-ci commandent autre chose qu'une invitation à l'unité spirituelle au-dessus et malgré des injustices à combattre. Eh oui, cette sorte d'abstention stratosphérique permet au pouvoir religieux de conserver son image de pureté, sa crédibilité devant les uns et les autres. N'y a-t-il que le choix entre le néo-cléricalisme des ayatollahs et l'abstention politique qui a, entre autres avantages, celui de laisser intact et sans compromis le pouvoir religieux, peu importe si le statu quo est juste ou injuste ou peu juste ?

L'abstentionnisme des évêques québécois, à mes yeux du moment, avait un sens politique qu'ils ne voulaient pas avouer. J'en avais discuté avec quelques-uns. Ils fuyaient le problème que je soulevais, en utilisant la manœuvre bien connue : « Ce sera pour le prochain message. » Bien sûr, je ne m'attendais pas à ce que l'Église institutionnelle, et particulièrement son clergé, s'aligne sur un parti. Ma propre décision aura beaucoup à voir avec cette conviction. Mais de là à ne rien dire sur l'avenir très problématique de la communauté francophone ; de là à refuser de voir les conséquences politiques d'une telle abstention ; de là à se taire devant le cardinal irlandais Carter de Toronto qui, à la télévision anglaise, accusait les catholiques francophones de pécher contre l'unité, c'est vraiment faire preuve de veulerie.

Je connais assez le pouvoir clérical d'hier et d'aujourd'hui pour savoir comment dans tout cela, il ne défend que lui-même, et comment il se range du côté du plus fort. Voyant qu'une sympathie plus concrète pour l'affirmation historique du peuple québécois n'est pas rentable en termes de pouvoir, même au sein de leur propre communauté et de la société d'ici, les évêques s'installaient au-dessus du débat dans une position apparemment inattaquable, avec la complicité d'un clergé tout heureux de rester tranquille en dehors des combats de la cité. Je l'ai senti dans la satisfaction des milieux d'Église, à la suite du message des évêques. Le problème ne nous dérangera plus. Nous sommes dans le Royaume qui n'est pas de ce monde, où il n'y a plus ni Juifs ni Grecs. Ce style de christianisme est schizoïde ; il est faux parce qu'il se prend pour le Royaume arrivé dans une oasis qui ignore les sables brûlants du désert et les faims de justice. Béatitude que les évêques ont pris bien soin de ne pas citer. Béatitude nécessaire pour comprendre ce que veut dire l'autre : faire la paix dans une authentique justice.

C'était là une de mes interprétations de la situation à ce moment-là. J'avais sous les yeux ces propos de Jean-Paul II devant le corps diplomatique accrédité auprès du Saint-Siège : « L'État comme expression de l'autodétermination souveraine des peuples et nations constitue une réalisation normale de l'ordre social. C'est en cela que consiste son autorité morale. Fils d'un peuple à la culture millénaire qui a été privé durant un temps considérable de son indépendance comme État, je sais, par expérience, la haute signification de ce principe. »

Moi aussi, je suis fils d'un peuple qui a pu connaître une expérience un peu semblable, qui défend lui aussi ce principe fondamental. Mais n'étais-je pas injuste devant les évêques québécois qui l'avaient reconnu sans équivoque ? Mon procès d'intention, au nom d'une critique anticléricale un peu courte, s'accommodait mal au discernement que je tentais d'exercer dans mon propre défi pastoral en regard d'une implication politique. Oui ou non, l'Église doit-elle respecter ce peuple adulte, surtout sur le terrain séculier de la politique où plus que partout ailleurs, il devrait connaître le moins possible d'interférences indues ? Le message des évêques était net. Ils ne

pouvaient pas aller plus loin sans mettre l'Évangile à la remorque d'un scénario politique particulier qui ne découlait pas de ce même Évangile. Comment leur reprocher de ne pas se comporter en propriétaires de l'institution, du Message, du peuple de Dieu et de ses choix libres ? Partie prenante de mon Église, allais-je mêler les choses en portant en même temps deux chapeaux : celui du politicien, celui du prêtre ? Depuis vingt-cinq ans, j'avais investi ma vie surtout dans une ligne pastorale. Accepté-je les limites, les exigences de ce choix ? Je devrai y revenir. Ce qu'il y avait de sûr, c'est que je n'allais pas projeter sur les autres le fardeau d'une décision qui me concernait, ni instruire un procès de l'Église comme si je ne faisais pas partie du défi. Est-ce que les évêques ne marquaient pas une cote d'alerte, à savoir un combat politique qui, dans les circonstances, pouvait devenir une guerre de religions ?

Mais il y avait d'autres préoccupations qui m'habitaient aussi à ce moment-là.

De la médiocrité au sursaut de conscience

[Retour à la table des matières](#)

Je pense, par exemple, à l'énorme crise occidentale de démotivation sociale et d'aplatissement moral qui entraîne chez bien des citoyens une dépolitisation, un sécurisme désastreux en ces temps difficiles où nous entrons. Combien veulent protéger à n'importe quel prix le confort et l'abondance des dernières décennies, quitte à grever de charges très lourdes les prochaines générations ? Le « non » à toute forme de dépassement, d'effort et de risque se répercute, en l'occurrence, sur le comportement politique.

On ne parle pas vainement d'un virage à droite où la religion elle-même joue un rôle peu glorieux. Le leadership ecclésial ici ou ailleurs ne saurait se taire devant cette caricature de l'Évangile. Il s'en ferait même complice, en pointant uniquement les excès de ceux qui veulent changer les choses dans un sens de justice. Un tel freinage, une telle négativité auraient des conséquences graves au moment où le peuple

d'ici a besoin d'une plus forte dose de courage et d'énergie pour reprendre le terrain perdu, pour se faire une place légitime sur ce vaste continent uniculturel et unilingue.

Nous portons une différence qualitative dans cet immense creuset de médiocrité morale : le bonheur moyen de l'homme moyen des classes moyennes définies par des centres commerciaux tous pareils *a mari usque ad mare*.

Cette différence qualitative qui veut se fonder politiquement n'est pas de l'ordre du folklore ; elle n'est pas non plus un nationalisme de repli face à la cité cosmopolite et aux grands ensembles contemporains. Car on peut poser la question autrement. Qu'est-ce que ce pluralisme superficiel sans cohésion de base, sans communautés vivantes, sans enracinement historique, sans solides et durables appartenances, sans identités profondes et identifiables ? Que diable, il faudra bien se demander pourquoi tant d'individus n'arrivent pas à se situer, à trouver un sens profond à leur vie. Les jeunes entendent et voient des adultes qui vivent en fonction d'un confort immédiat, qui parlent uniquement de voyages, de bouffe et de fric.

Un peuple qui ne prend pas au sérieux l'histoire qui l'a fait, les convictions profondes qui lui ont permis de naître et de grandir ; un peuple qui n'accepte pas le moindre risque pour son propre avenir peut se dégrader rapidement. L'histoire en témoigne. Tout à l'heure, et plus que jamais, il traitera ses propres institutions d'une façon irresponsable, soit en en faisant des lieux de consommation au même titre que les centres commerciaux, soit en acceptant passivement qu'elles deviennent des systèmes d'autoreproduction de conflits d'intérêts sans issue. N'est-ce pas déjà commencé ?

En effet, je me demande si le rejet du moindre risque politique ne se traduit pas d'abord dans des comportements quotidiens peu responsables, dans une absence d'appartenance à ses propres institutions, dans mille et une formes d'avortement, dans des replis narcissiques et confortables.

Alors pourquoi ne pas renverser la vapeur et interpellier ces démissions non pas à partir d'un moralisme décourageant, mais d'une

dynamique positive qui est au coeur de toute notre expérience historique ? Qu'on soit un peuple bien identifiable dans le *melting pot* américain, c'est une chance, une force inestimable, surtout dans un monde occidental où tant de citoyens ne trouvent nulle part des appartenances, des motivations et des identifications fortes, signifiantes et engageantes.

Toutes ces convictions m'habitaient quand je réfléchissais à un éventuel engagement dans la sphère politique comme telle. Je me disais aussi que mon appartenance à l'Église devait influencer sur ma décision. En effet, cette Église d'ici qui, répétons-le, a joué un rôle historique souvent ambigu mais indéniable dans la naissance et la maturation de ce peuple, peut-elle se retirer au moment où il est question d'un avenir propre à ce peuple, peut-elle se réfugier dans les principes et dire : « faites votre choix, nous nous en accommoderons » ? Peu importe si c'est dans un sens de dégradation de ce qu'elle a contribué à édifier. La même question-clé ressurgissait donc, mais elle ne me conduisait plus à cette fausse piste de la politisation de l'Église et de ses pasteurs. N'y avait-il pas aussi dans notre histoire un tel avertissement ?

Ce coup de sonde dans les profondeurs de notre expérience et de notre conscience historique n'est pas sans rapport avec mon principal propos. Cette histoire habite notre fibre la plus intime, notre itinéraire le plus personnel. Je l'ai particulièrement senti dans le débat intérieur que j'ai vécu à l'occasion d'une éventuelle candidature politique. De par ma condition, et ma petite expérience, je suis de l'ancien, de la rupture et du nouveau. « Une position privilégiée en pareille circonstance », me dira-t-on. Donc une décision facile, allant de soi.

Je pouvais comme individu-prêtre m'engager politiquement sans pour cela entraîner l'institution ecclésiale et la communauté chrétienne derrière moi.

Un premier débat intérieur

[Retour à la table des matières](#)

L'analyse que je viens de déployer était peut-être un peu trop simple. Je devais m'en rendre compte en allant au fond de ma propre situation dans un événement qui me plaçait au coeur du problème que je viens de soulever. Comme les évêques, moi aussi j'étais homme d'Église. Or, c'est surtout à partir de mes convictions de citoyen et de croyant que je contestais leur abstention. Je devais à mon tour me situer dans la foulée de ma responsabilité ecclésiale comme prêtre et découvrir toute la complexité du discernement à exercer en pareilles circonstances. Mon argumentation risquait d'être aussi superficielle que mon procès des évêques, aussi décrochée du contexte politique concret où la dramatique de notre avenir historique se joue.

Ne fallait-il pas aborder les choses de moins haut pour laisser monter une vérité de situation par les chemins plus humbles, mais plus réels de mon expérience vécue, de celle des autres autour de moi ? On ne peut concevoir sa responsabilité comme un service et la définir seul sans se préoccuper des attentes de ceux qui en sont la raison d'être.

Dans ma tête, j'arrivais à classer les choses. Mais je sentais que le plus profond de ma conscience et de mon expérience était peu explicité, peu assumé. Un peu comme chez bien des Québécois face aux réformes récentes. La tripe de mon milieu populaire m'a toujours alerté face à ces embardées qui ignorent allégrement les réflexes, les sensibilités, les jugements de base du peuple d'ici. Par exemple, cette tripe, à travers des gens de mon milieu, de mon comté, me disait : « Non, la politique et la religion, prêtre et politicien, ça ne va pas ensemble. » Ma tête et mes amis péquistes avaient tôt fait de transcender cette humble remarque dite trop simpliste, surtout dans mon cas ! Comme on peut vite se démarquer de son peuple, quand l'intelligence se livre à sa propre sophistication. Il en va de même quand toute une partie de notre intelligentsia méprise la foi du peuple duquel elle se réclame, peuple qu'elle veut éclairer, orienter, diriger ! N'y avait-il donc rien de pertinent dans cet avertissement « populaire » que j'ai entendu mille fois ? Par contre, celui-ci pouvait peut-être cacher un vieux réflexe antipolitique.

J'en étais toujours aux ratiocinations, ne parvenant pas à rejoindre ce qu'il y avait de plus profond en moi, ce qui résistait à un nouvel engagement apparemment logique, nécessaire, juste et surtout urgent.

Un peu comme si j'allais briser les assises de ma vie, du moins l'orientation la plus importante de toute mon expérience jusqu'ici. N'y a-t-il pas des moments dans la vie où il faut envisager une rupture, sinon un risque radical ? Certaines fidélités ennoblies ne sont que des carapaces pour se protéger, pour éviter l'exercice d'une difficile liberté.

Je me rebiffais devant une telle interprétation de mon embarras, de ma perplexité. N'avais-je pas accepté les combats de justice et de libération qui constamment déchaumaient, essartaient le champ de mes aises ? Cette même responsabilité n'en était que l'aboutissement, au dire de plusieurs militants. Ici, le doute ressurgissait. Est-ce bien cet aboutissement que j'ai visé ? Mais non, protestais-je. Jamais, au grand jamais, je n'ai voulu faire de mon ministère évangélique, de ma responsabilité sociale et pastorale un tremplin pour un quelconque pouvoir politique. « Alors tu méprises, sinon dévalorises la responsabilité politique. » Je voulais éviter un tel reproche, moi qui avais vilipendé un certain comportement clérical partiellement responsable d'attitudes antipolitiques chez les miens. Je me sentais piégé dans la cohérence de mon propos... peu importe le choix que j'allais faire. Bon gré mal gré, je portais l'ambiguïté d'une histoire qui n'a pas clarifié sa réorientation précipitée.

Mais il fallait faire vite. On me pressait. Je vivais une terrible angoisse, avec la tentation de me replier sous le sapinage, comme le chevreuil traqué, blessé. Ce genre de défi doit se vivre d'abord dans une solitude courageuse, non pas seulement pour faire le tour de toute la question, mais aussi pour la situer dans l'ensemble de sa vie, pour laisser monter toute sa vérité, y compris la vase qui gît au fond du puits et qu'on ne veut pas brasser, en sachant très bien le brouillard épais qu'elle va provoquer. Et en même temps, j'avais l'impression d'être acculé à ce que ma société n'a osé entreprendre depuis le début de sa rupture historique : une solide maîtrise de son sous-sol, une assumption plus judicieuse de son expérience historique de base. Elle avait tourné la page. Point. Elle avait mis le cap vers d'autres cieux, après avoir sabordé le ciel de son île de chrétienté. Je n'allais pas répéter le même scénario. Je me devais de bien assumer ma petite expérience si fortement nouée à celle de mon peuple, bien connaître le lit de sa rivière et celui de mon ruisseau.

Une pédagogie du changement historique

[Retour à la table des matières](#)

Je commençais à comprendre plus vivement ce que pourrait impliquer ce passage de la pastorale à la politique. Mes interlocuteurs militants n'y voyaient aucun problème, *un peu comme en 60, on effaçait l'histoire en un tournemain pour passer à autre chose, un peu comme on est passé du cours classique au CÉGEP, d'une méthode pédagogique à l'autre... ou encore de l'Exposition universelle aux coûteuses Olympiades, sans même un bilan. Je ne supporte plus ce comportement superficiel qui est en train de nous mener à des culs-de-sac dans notre vie collective interne et dans combien d'aventures personnelles. Voyez comment parfois le conservatisme le Plus éculé coexiste avec le progressisme le plus farfelu dans tant de combats.*

Tout mettre sur le compte d'une mentalité de colonisés, c'est se prêter à une rationalisation qui bloque l'émergence d'une responsabilité interne capable de faire sa propre histoire, ou du moins capable de s'évaluer, de jauger ses forces, son actif, son passif. En l'occurrence, je ne voulais pas que nous répétions certains travers de la Révolution tranquille évoqués plus haut, à l'occasion de ce prochain tournant autrement plus important. Une telle conviction concernait aussi ma propre décision.

Qu'on l'admette ou pas, ce peuple est né d'un mouvement religieux qui a marqué la plus grande partie de son histoire. On y trouve de l'ivraie et du bon grain que je n'ai pas le goût de départager en fendant les brindilles en quatre, comme me le déconseille l'Évangile. Retenons ce fait majeur, central, qu'on a si souvent méconnu, au cours des dernières années. Nous sommes, à plein, de cette racine maîtresse... religieuse. Moi-même, j'ai vécu mon peuple, son histoire, ses ruptures et ses réformes récentes, comme prêtre d'abord, depuis mon adolescence jusqu'à aujourd'hui. Voilà ce qu'il me faut regarder de près avant tout. Voilà mon lit principal qui a canalisé tous les flux, les remous, les reflux, les cascades, les eaux dormantes ou agitées de ma

vie. Et je le dis sans ambages : je suis un prêtre heureux, malgré une vie souvent agitée, dévorée par mille et une activités sans doute trop fébriles.

Est-ce que changer profondément mon orientation de base me fait peur ? Est-ce la tentation du confort ? J'ai seriné un bon moment cette culpabilité dans mon petit drame intérieur. Elle avait sans doute sa part de vérité. Mais il me semblait qu'il y avait d'autres choses plus positives, plus déterminantes dans le sentiment obscur qui m'amenait à refuser une telle candidature. Pour l'instant, je pressentais une déviation artificielle qui allait briser le lit de mon ruisseau et disperser dans une mare ce qui appartenait au lit de la rivière où il se jetait amoureusement. Eh oui, je sentais que je pouvais bousiller la source elle-même, la tarir peut-être. D'ailleurs, depuis longtemps, je constatais comment des hommes de mon époque avaient connu cet assèchement dramatique bien avant moi.

Faut-il ajouter une autre comparaison éclairante : essayez de transplanter un érable adulte. On ne change pas la vie de cette façon-là. L'érable, en l'occurrence, c'était un sacerdote de vingt-cinq ans, avec de fortes racines, une large ramée, une acclimation solide à son environnement, et pas mal de fruits (ce qui ne préjuge pas de leur valeur). Mais tout cela était d'une réalité tellement évidente. Comment se fait-il que dans ce long cheminement intérieur, j'aie mis tant de temps à lui laisser dire toute sa vérité ? Serais-je une version personnelle d'un drame de mon temps, de ma société qui viennent de vivre une longue période amnésique et qui ont la tentation tantôt de fuir en avant, en ne voulant rien savoir de l'histoire, tantôt de se réfugier dans un immédiat sans avant ni après ?

Le procès

[Retour à la table des matières](#)

Revenons à la situation concrète qui m'avait amené à ce questionnement. J'étais conscient de l'énorme enjeu du tournant actuel qui engageait l'avenir du peuple auquel j'appartiens. Je savais la portée indéniable d'un éventuel engagement politique en pareilles

circonstances. J'entendais des propos qui s'enfonçaient dans ma chair et ma conscience comme des « pieux », selon la forte expression de Bernanos. Des remarques cinglantes comme celles-ci : « Nouvelle trahison des clercs. » « Voilà une attitude typique de chrétiens qui s'arrêtent en chemin, qui ne jouent pas vraiment le jeu de l'aventure humaine, particulièrement au plan des réalités profanes et politiques. » « Tu veux te garder une liberté critique de luxe sans te mouiller. » (Tout ce que j'avais fait depuis vingt-cinq ans semblait ne plus compter.) Même dans mon milieu ecclésial, certains ricanaient en disant que j'étais déjà un politicien et que ça ne changerait rien à mon sacerdoce dévoyé. Quelques intégristes applaudissaient déjà mon départ : « Bon débarras ! » Certes, plusieurs de mes proches approuvaient mon refus, parfois pour des raisons qui ne rejoignaient pas ce qui se passait profondément en moi.

Bien sûr, je n'avais pas de peine à écarter certains arguments spécieux. Par exemple, la « trahison des clercs » portait justement sur l'utilisation du pouvoir politique par le clergé, sur la déviation de sa tâche propre. Or, j'étais devant ce paradoxe incroyable : certains militants qui se foutaient éperdument de la foi, la mienne et celle de bien des Québécois, venaient tout à coup me parler de l'importance d'un chanoine bien connu au Parlement. Quelle ironie de l'histoire ! Ces gens voulaient utiliser ce qu'ils considéraient comme la partie honteuse de leur identité collective. Un clerc, à part ça. Je sentais déjà que bien des citoyens de toute allégeance voyaient un cynisme attristant dans ce jeu politique. Exagération ? Il faut connaître un tant soit peu la conscience québécoise pour admettre l'inévitable impact de ce nouvel enchevêtrement de la politique et de la religion à travers ma petite personne qui se trouvait, malgré elle, impliquée dans une sorte de nouvel imbroglio.

Mais il y avait beaucoup plus. Au cours de ma vie, j'ai suivi un cheminement qui était à l'inverse de plusieurs des miens. Pendant que ceux-ci se distançaient de la foi, moi, je m'y engageais toujours plus profondément à travers ma tâche sacerdotale et pastorale. Presque à tous les ans, je refusais des « jobs » séculiers très intéressants pour mieux me consacrer à mon ministère. Plus ou moins discrètement, je voulais signifier aussi dans mon milieu que cette fidélité se voulait le témoignage de l'importance que j'attachais à ce que plusieurs jugeaient

désormais sans intérêt. Ce choix n'était pas confortable ; il avait peu de panache. C'était même une voie étroite... minable aux yeux de mes censeurs et même de militants, de compagnons de route avec lesquels je partageais des objectifs de libération. Je persistais à vivre ceux-ci selon l'Évangile et dans ma condition de prêtre sans déguisement.

Pouvais-je prolonger cette manière d'être et d'agir dans une responsabilité politique ? Mais comment ignorer des questions-clés reliées étroitement à ce changement éventuel d'orientation ? Est-il si évident que ces choix profonds que j'ai faits allaient s'inscrire dans l'exercice d'une fonction politique ?

En accord avec sa vérité profonde

[Retour à la table des matières](#)

Je vivais ce dilemme depuis quelques semaines dans la plus grande obscurité. Un soir, en revenant de Montréal, sur l'autoroute, j'ai senti monter du plus profond de mon être une vérité intérieure qui s'était étrangement tapie sous les broussailles de tous mes arguments enchevêtrés. « Mais enfin, tu es prêtre, nom de Dieu ! » Ne craignez rien, chers censeurs, je n'ai pas entendu des voix... ni senti une main invisible. Vous l'attendiez celle-là, n'est-ce pas ? Dieu, dans l'Évangile de Jésus-Christ, m'a appris la dignité de l'homme debout, contrairement à la religion couchée d'un certain paganisme. J'avais à assumer ma pleine et libre responsabilité. Il m'attendait au bout du chemin, un peu comme jadis lorsque j'ai décidé de devenir prêtre. Ces chrétiens avec lesquels j'ai noué des liens évangéliques, à leur tour, me signifiaient leur joie de me voir opter pour le petit reste qui entretient la frêle mèche d'une foi toujours vivante. À une société qui a si vite éteint le feu de son histoire, à un milieu qui connaît un vide spirituel et moral peut-être sans précédent chez nous, je devais dire que je n'allais pas mettre le trésor évangélique sous le boisseau. Je restais un pauvre homme de Dieu et de foi, un espérant têtue. Que de fois, dans des milieux même incroyants, on accuse les prêtres de désert leur mission propre... on nous soupçonne parfois même de ne

pas avoir la foi. Mon geste se voulait ici clair et ferme pour affirmer la primauté de ma foi évangélique.

Jamais de toute ma vie, comme à cette occasion, je n'avais pris une conscience aussi limpide de ma condition de prêtre et pasteur, même si je l'avais vécue jusque-là en connivence soutenue avec l'Évangile du Christ. C'était vraiment mon engagement déterminant, ma joie de vivre et d'aimer, ma façon fondamentale d'être, de penser, de sentir, d'agir, et cela jusqu'au cœur des expériences et des combats les plus profanes.

La dimension sociale de l'Évangile avec toute sa radicalité et ses conséquences politiques n'a jamais fait problème chez moi. Pas moins aujourd'hui qu'hier. Ce serait méconnaître l'histoire réelle de Jésus de Nazareth que d'ignorer les connivences, les tensions qu'il a vécues entre l'appartenance à son peuple, son message évangélique et la libération des pauvres et des opprimés.

Une cohérence de base

[Retour à la table des matières](#)

Tout au long de mon itinéraire, j'ai essayé d'établir, avec discernement, des rapports cohérents et pertinents entre mes divers engagements et appartenances. J'ai essayé de les vivre sous un mode aussi constructif que critique, aussi responsable que libre. Oh ! évidemment avec bien des tâtonnements et des erreurs... et aussi avec des lâchetés, et des compromis pas toujours honorables. Je suis un petit bourgeois qui, lui aussi, s'est prêté de temps à autre à ce faux jeu de se croire prolétaire en prenant fait et cause pour ce qu'on appelle d'une façon bien ambiguë les « petits ».

Mais j'ai toujours senti que les appartenances à mon peuple, à l'Église, à mon milieu ouvrier se nouaient dans ma vie sans pour cela se confondre. J'étais très mal à l'aise quand un confrère réfractaire à la souveraineté du Québec disait qu'il irait faire son ministère ailleurs si jamais elle arrivait. J'étais de mon peuple, pour le meilleur et pour le pire. J'étais de sa fibre, de son destin, de ses colères, de ses espoirs. Il

était aussi collé à ma chair que l'Évangile. D'où mon scandale devant une telle remarque... surtout qu'elle ignorait d'un revers le long compagnonnage historique entre l'Église et la société d'ici, l'enracinement spirituel des miens. Mais ces connivences que j'ai tenté de vivre avec discernement ne se sont jamais traduites par des options politiques érigées en absolu religieux. Il m'arrive de dire avec humour : « J'ai déjà assez d'une religion. » Mais ce n'est pas pour minimiser la profondeur de ma conscience et de ma tripe culturelle et historique. Elles m'amènent, comme citoyen, à traduire démocratiquement cette visée partagée par bien du monde sur la terre, à savoir : des hommes, des peuples, des sociétés capables de faire leur histoire, leur économie, leur politique sans exclusive. Je crois travailler pas mal fort pour participer à l'aménagement des conditions nécessaires à un tel objectif.

Me faut-il pour cela devenir un homme politique, un homme de parti ? Je ne le crois pas. Je pense même que la sphère politique est plus sécularisée que jamais et que mes préventions d'hier sont encore plus justifiées aujourd'hui. Souvenons-nous de M. Ryan qui l'a appris à ses dépens, même en faisant état de préoccupations chrétiennes légitimes.

Concrètement, cela veut dire que l'engagement politique dans un processus qui s'annonce très long me forcera de mettre en veilleuse la dimension la plus importante de ma responsabilité, à savoir : ma tâche pastorale qui est devenue une sorte de seconde nature chez moi. Je le répète : tout dans ma vie est marqué par ma condition sacerdotale qui est le véhicule de ce à quoi je tiens le plus : la foi chrétienne. Je sais que d'autres peuvent vivre cette foi de façons bien différentes. Le sacerdoce, chez moi, n'a jamais été une pure fonction, un statut, une activité à côté des autres. On peut chicaner cette idée d'état de vie, mais on ne peut nier sa réalité dans le sacerdoce catholique. D'ailleurs l'Église le signifie clairement lorsqu'elle demande à un prêtre de laisser les tâches pastorales lorsqu'il devient un chef politique.

Mais bien en deçà et au-delà de cette règle juridique, je suis prêtre. Je le suis devenu jusqu'au tréfonds de ma conscience et de ma vie. Je ne vais pas abandonner l'agir spécifique de cette condition d'être chez moi.

Au moment où j'étais au plus creux du dilemme que je vivais depuis quelques semaines, c'est cette vérité qui a monté d'un coup comme une source limpide. Je suis prêtre... c'est ma vie, oui, c'est ma vie, comme dit la chanson. Je sortais du tunnel. Lui me faisait signe. Mais je n'irai pas étaler pareille chose sous les feux de la rampe, d'autant qu'il ne s'agit pas de soumettre ma foi à une option politique, comme chez un homme célèbre chez nous.

Exigences d'un ministère évangélique

[Retour à la table des matières](#)

Je n'aurai pas moins toutes les misères du monde à faire comprendre une telle expérience à mes amis militants. Faut-il m'en plaindre quand je songe à Jésus qui a tant déçu lorsqu'il a refusé une fonction politique (Jean 6,15) ? Il a averti ses apôtres qu'ils connaîtraient le même sort. Le service du Royaume est d'un autre ordre.

Cela n'est pas sans conséquences bien concrètes : la tâche sacerdotale, dans ma vie, fait partie de cette substance même du Royaume. Comprenne qui veut. À titre de comparaison, j'ai le goût de dire avec beaucoup d'insistance : Mettre mes tâches pastorales concrètes de côté pour me jeter corps et âme dans l'arène politique - car c'est bien ce qui m'attend - c'est un peu comme si on demandait à un homme de choisir entre son expérience familiale et l'expérience politique. C'est aussi vital chez moi.

Pour m'expliquer d'une manière plus concrète : je ne me vois pas revenir au milieu de ma communauté chrétienne et animer la liturgie de la Parole et de l'Eucharistie, après m'être placé au centre d'une polarisation politique dont le choix n'est pas déterminé par le message évangélique. Encore une fois, on ne mêle pas des rôles institutionnels aussi importants sans créer une profonde confusion en soi et chez les autres.

Si la sagesse a encore un sens, elle a joliment sa place ici. On ne peut être à la fois pasteur et dirigeant d'un parti. Bien sûr, un député, par exemple, doit être au service de tous, même s'il est d'un parti. Cela s'entend dans les règles du jeu de la sphère politique. Mais la pastorale a son économie propre, et que dire du ministère évangélique qui ne saurait être défini à partir d'options séculières, profanes. À moins de raisonner comme le libéral Pépin de la célèbre Commission qui reprochait à l'Église de ne pas s'aligner sur ses options politiques à lui. Voilà un cléricalisme à l'envers. Étrange récurrence après un procès historique dressé contre les curés qui faisaient de la politique en chaire.

Certains m'objectent que dans l'état d'urgence, dans la situation actuelle qui est une sorte de guerre politique, ce n'est pas le temps de ratiociner sur ses objections de conscience et qu'on doit se soumettre et accepter de n'être uniquement qu'un citoyen-soldat. Ce schéma de guerre m'apparaît aussi dangereux qu'artificiel. S'il s'imposait comme tel dans un contexte où les solutions démocratiques restent possibles, je le trouverais aussi barbare qu'effarant. J'ai en horreur la logique du fusil, tout autant que celle de l'argent ou du pouvoir pour lui-même. D'ailleurs, je ne pense pas être un homme de pouvoir, sans pour cela revendiquer une quelconque pureté en ce domaine. Il en va de même de la prétention d'être un homme tout à fait libre. Je n'ai jamais blâmé les purs, quels qu'ils soient. Ma propre décision, en l'occurrence, ne relève d'aucun absolu. Je la sais relative, circonstanciée, limitée. On ne fait pas des choix sans laisser tomber avec regret des choses parfois très importantes, sans connaître la brûlure de certains dilemmes cornéliens.

Je comprends que, dans la situation explosive du combat de l'heure, certains aient vite fait de transcender ce niveau de profondeur où une décision personnelle cruciale dépend en définitive de l'individu concerné. Car, il ne faut pas l'oublier, cet individu sera le porteur effectif de la responsabilité qu'il aura acceptée dans cette décision. Souvenons-nous comment, en chrétienté, on a souvent manœuvré « l'appel », la « vocation » en faisant bon marché de la conscience libre et de son propre cheminement décisionnel. La cause sacrée galvanisait tout. Voyez ce qu'il en est résulté. Les gens de ma génération ont une expérience et une sensibilité propres qui les

rendent particulièrement réfractaires à toute sacralisation d'une cause ou l'autre. C'est peut-être ce qui amène une certaine distance critique chez bien des Québécois devant ceux qui font du souverainisme, du syndicalisme, du féminisme ou du laïcisme une sorte d'adhésion sacrée, inconditionnelle, absolue sans la moindre possibilité d'autocritique. Avec un certain effarement nous voyons ressurgir chez quelques-uns de nos cadets un travers historique que nous avons combattu pendant plusieurs décennies. C'est mon cas et celui de bien d'autres.

Mais cette sensibilité particulière, je la dois tout autant à l'Évangile qu'à l'expérience historique des gens de ma génération. Jésus s'en est pris même à ce qu'il y avait de plus sacré chez les Juifs : le sabbat. Et que dire de sa lutte sans merci contre un pouvoir qui tentait de s'imposer jusque dans la conscience, marque de commerce de tous les pharisaïsmes et de tous les cléricatismes laïques ou religieux. Mais nous n'en sommes pas là, Dieu merci. Faudra-t-il en conclure que l'engagement de Jésus et son message n'ont rien à voir avec la politique ? Son procès dément cette vue des choses, même si Jésus s'est refusé à assumer le pouvoir après la multiplication des pains. « Il savait qu'ils étaient sur le point de venir le prendre de force et faire de lui un roi ; alors de nouveau il se retira, tout seul, dans la montagne. » À la grande déception, évidemment, de ceux qui voulaient le voir assumer une fonction politique. Pourtant, selon les apparences, c'était là le prolongement logique de son message libérateur. Voulait-il signifier qu'on ne peut tout régler, ou tout faire par le pouvoir, par la politique ? D'autre part, rien dans le Message ne discrédite la responsabilité politique conçue comme un service. Mais la mission de Jésus était d'un autre ordre : Dieu n'est pas un roi de la terre qui s'impose à la responsabilité et à la liberté des hommes, qui les exproprie.

Le peuple avait mal interprété la multiplication des pains. Celle-ci se voulait le signe de la générosité, du nécessaire pour tous, de l'égalité foncière des hommes. Sans ces qualités de base, il n'y a ni vraie foi en Dieu, ni société vraiment humaine. Le pain dans l'Évangile est celui que les hommes ont cultivé eux-mêmes et partagé. Un pain qui est le leur par leur travail, leur solidarité, leur responsabilité, leur dignité, leur liberté, leur fête. Mais qu'en est-il de

la qualité de ce pain quotidien ? Du coup, c'est interroger son levain, son sel, son âme. La liberté de Jésus face aux divers groupes idéologiques de son temps n'avait rien d'un luxe spirituel, d'une fuite, d'une non-compromission. Cette liberté était justement au service d'un Dieu et d'une communauté humaine qui refusent de faire du pouvoir, de l'avoir et du savoir un moyen de domination, une fin, une politique sans l'homme ou contre l'homme.

Si Dieu aime l'homme pour lui-même, cela doit se traduire dans le rapport social de la cité, particulièrement par le sort qu'on réserve à ceux qui n'ont que leur condition humaine à mettre dans la balance, telle la classe des pauvres. En prenant ses distances sur la logique du pouvoir et de l'argent, Jésus assurait un espace libre et critique pour voir les choses différemment. On peut régner au nom de Dieu, du capital, de la nation, de la science, du prolétariat, et poursuivre la même domination, la même idolâtrie. Jésus affirme un Dieu serviteur, amoureux de l'homme nu, et aussi un homme qui lui ressemble. Il a voulu que certains des siens consacrent leur vie à dire et à vivre ce message prophétique.

D'énormes contradictions inavouées

[Retour à la table des matières](#)

Certes, il y a bien d'autres choses dans le service évangélique. Je ne m'en vais pas les reprendre et montrer comment j'ai essayé de les vivre dans mes diverses luttes et responsabilités sur différents terrains. Je voudrais plutôt retenir cette orientation de fond qui n'a cessé d'inspirer mon itinéraire de bout en bout. À travers des projets de libération et de promotion collective, j'ai tenté constamment d'unir ce que la société et bien des citoyens séparaient, à savoir : les idéaux (politiques ou autres) et les styles de vie, le discours idéologique et la pratique réelle, le pain et l'âme, le coeur et le portefeuille.

L'interpellation des derniers temps s'est faite de plus en plus rude, parce que j'étais scandalisé non seulement par les contradictions grandissantes, mais aussi par la secrète complicité des uns et des

autres, y compris la mienne, pour taire l'énorme décalage entre les aspirations, les revendications maximales des promus, d'une part et d'autre part, leurs pratiques libertaires, sécuritaires, corporatistes qui s'accompagnaient de certaines mesquineries incroyables. Comment expliquer, par exemple, que des promus si soucieux de leurs droits fassent aussi bon marché du droit des malades dans les conflits hospitaliers ? Même la Commission des droits de la personne restait muette. Voilà ce qui arrive quand le rapport des forces est le seul repère de jugement et d'action. Les malades n'y étant pas, les voilà sans aucun poids politique. Même les mécanismes prévus pour les protéger sont aux mains des représentants des parties en lutte. L'orientation évangélique évoquée plus haut prend ici un sens prophétique mordant. Le service dont il est si souvent question dans l'Évangile a-t-il encore un sens ici ?

Comment vouloir une société de services et mépriser en même temps l'esprit de service bêtement considéré comme un résidu de rhétorique chrétienne et de pharisaïsme ? Il y a là une sorte de distorsion mentale, pour ne pas dire politique et morale. Je comprends pourquoi le service est la référence la plus fréquente de l'Évangile, plus que l'amour même. De telles contradictions prennent une portée politique et historique d'une extrême gravité dans la mesure où l'on avait conçu la propriété collective et publique comme l'assise principale d'un auto-développement progressiste et solidaire. Combien parmi nous reconnaissent les conséquences éthiques autrement plus exigeantes d'une propriété publique qui appartient à tout le monde et à personne ? Il est plus facile de respecter son bien, son droit, son intérêt, son désir, son plaisir. Au fond, lorsque l'individu se définit à partir de lui-même et seulement en fonction de lui-même, la question éthique comme telle est souvent mise en veilleuse. Le courant narcissique et libertaire à la mode en témoigne. Il n'y a pas de limite à des revendications individuelles qui ignorent celles des autres. Le rapport à l'autre est concrètement, directement mis à l'épreuve dans un cadre de propriété publique. Or, paradoxe pervers, on aime se dire amoral pour son plaisir, tout en exigeant le summum de vertu des autres, des institutions, des gouvernements. On calcule son droit au sou et on dilapide allégrement le bien collectif.

Je n'ose parler ici en termes de pathologie, de schizophrénie ou de paranoïa collective. Je sais qu'on abuse facilement des mots dans les débats actuels. Il s'y cache parfois une extrême violence d'agression, de disqualification, de mépris ou de rejet. Mais je ne puis taire mon sentiment profond de scandale devant l'énorme fausseté de tant de discours et de combats douteux. Nous ne pouvons vraiment bâtir une souveraineté capable de créer des biens tout autant qu'elle les distribue justement, si nous revendiquons en même temps tout et tout de suite : les meilleures mesures sociales des pays les plus riches pour les classes les plus aisées ; un régime minimal de taxation ; le contrôle de l'économie des autres sans investissements risqués de notre part ; le plus haut niveau de vie possible, peu important les énormes dettes accumulées, peu importe la fin évidente de la révolution facile et de la prospérité artificielle des derniers temps ; la semaine-travail de 28 heures, 4 jours ; la sécurité d'emploi et le droit de travailler quand on veut et comme on veut ; le rendement maximal des institutions et l'implication minimale de sa responsabilité personnelle même dans l'institution d'où l'on tire ses revenus. Je pense ici à ce 110% de la main-d'œuvre qui, par sa force de chantage dans le secteur public, siphonne plus de la moitié du budget de l'État québécois, pour mieux servir (!) un million des nôtres en situation de pauvreté.

Je ne parle pas ici des dizaines d'autres revendications qu'on voudrait voir comblées subito presto. Tels la redéfinition totale et immédiate du statut de la femme, l'école laïque partout demain matin, le congé de paternité pour la nouvelle classe bien avant l'instauration plus assurée du congé de maternité dans les classes pauvres, sans compter la priorité de la création d'emplois en ces milieux. Chez les promus de la Révolution tranquille, on est prêt à tout justifier pour ne rien sacrifier de son confort. On multiplie ses droits sans aucun ordre de valeurs, de besoins et de priorités, tout en voulant restreindre les lois, les règles ou les contrôles qui dérangent son comportement libertaire. Liberté sans limites pour soi, mais aussi sécurité intégrale payée par les autres. Alors, dites-moi, quelle sorte de politique peut bien naître d'un pareil capharnaüm ? Quels choix de société va-t-on faire quand un individualisme aussi forcené et narcissique ignore certaines réalités brutales, quotidiennes : l'absence de communautés vivantes, fécondes dans la plupart des milieux, la non-viabilité des institutions et services les plus essentiels soumis à une

autoreproduction de conflits d'intérêts sans issue, la mort de nos villes et même de l'urbanité, la dislocation des rapports humains les plus fondamentaux, le refus de règles sociales minimales ? Caricature ? Mille et un faits quotidiens viennent confirmer ce gigantesque syndrome social.

Le pays réel face aux fausses consciences

[Retour à la table des matières](#)

J'entends ici une objection fréquente en pareille circonstance : « tu méprises les tiens, ton peuple » ou encore : « tu veux retourner aux sécurités d'hier, à un ordre figé », ou enfin : « tu n'as rien compris au rôle dynamique des conflits... tu démobilises... or, c'est précisément dans un mouvement historique de rupture et de libération que se construisent une nouvelle solidarité, une vraie politique qui fera naître l'éthique quotidienne correspondante ».

Il y a dans tout cela quelque chose de mythique, de magique tellement loin du pays réel, quelque chose de profondément faux qui nous empêche de nous regarder vivre et agir concrètement. Est-ce que la plupart de nos pratiques sociales ne font pas de nous une société de purs revendicateurs plutôt qu'un peuple entreprenant ? Est-ce que ces mêmes pratiques portent déjà certains investissements qui correspondent un tant soit peu à l'énorme défi historique de bâtir une communauté politique francophone en Amérique ? C'est justement l'accumulation de telles contradictions qui a un impact débilisant, démobilisateur, aveuglant.

Je comprends que certains d'entre nous veuillent précipiter notre histoire après un si long gel de la conscience politique. Mais n'y a-t-il que des réflexes sécuritaires dans le peuple d'ici face à cette entreprise légitime et généreuse, mais encore si peu appuyée par des styles de vie correspondants ? Beaucoup de nos compatriotes commencent à en prendre une conscience de plus en plus vive. Ils ne se laissent pas charrier par des groupes d'intellectuels et de militants qui se disputent le pouvoir entre eux, qui veulent promouvoir un Québec indépendant, socialiste, laïque et quoi encore ! sans trop se préoccuper de ce qui se passe vraiment chez les Québécois eux-mêmes. Je me souviens de ce président de centrale interviewé à la télévision, qui faisait l'apologie de sa centrale comme l'institution la plus démocratique de la société, et qui reconnaissait cinq minutes plus tard que les troupes ne partageaient pas majoritairement l'idéologie de l'état-major. Cela ne

lui posait aucun problème, semble-t-il. Comme le pouvoir clérical d'hier et d'aujourd'hui ² !

Voilà un exemple entre cent. Voyez comment toutes les énergies sont siphonnées dans des guerres entre nous. On fait la grève dans sa Caisse populaire et non dans les banques des autres. On se dresse femmes contre hommes, profession contre profession, citoyens contre État, syndicats corporatistes contre collectivité. Nos propres institutions sont devenues des foires d'empoigne entre personnels en conflit devant un peuple ahuri et impuissant. Pendant ce temps, d'autres achètent notre sol et notre sous-sol, construisent, produisent, tout en nous réduisant au statut d'exécutants, de consommateurs, de locataires et de purs revendicateurs.

Une interpellation libre et cruciale

[Retour à la table des matières](#)

Cette interpellation trouve difficilement sa place dans le jeu politique actuel. Elle n'est pas rentable pour quelque parti que ce soit, surtout dans le cadre d'une polarisation, qui s'accompagne de vastes marchandages électoraux ou autres et qui véhicule de grands discours idéologiques parfois assez loin du pays réel. Bien des considérations sur un Canada ou un Québec redéfinis diversement, mais qu'en est-il des Québécois, des Canadiens eux-mêmes, de leurs vrais comportements et objectifs, de leurs styles de vie ? La logique très réductrice du sondage et du vote épisodique nous en dit très peu.

Ce genre de préoccupation doit s'exprimer quelque part... peut-être davantage là où les problèmes que je viens de pointer se vivent quotidiennement. Bien sûr, au Parlement comme en chacun des partis, on devrait leur donner une place très importante. Mais c'est ignorer la situation actuelle de notre jeune pluralisme idéologique et le jeu de polarisations relativement neuves que de vouloir y loger la distance

² Plusieurs fois au cours des derniers temps, les Québécois ont manifesté leur volonté de n'être pas bousculés dans leur choix politique.

critique ou l'autocritique qui marquent une telle démarche. Je ne pense pas que celle-ci puisse commencer - je dis bien : « commencer » - dans les centres de polarisation idéologique. Dans ma petite expérience, je me suis rendu compte de cette prise difficile sur un sol et un sous-sol de plus en plus insaisissables, peut-être à cause d'une société de plus en plus abstraite et d'un combat politique trop logé artificiellement dans les états-majors et les media. J'ai appris bien des choses sur nous-mêmes à travers des projets concrets dans des lieux et milieux circonscrits où se révèlent les comportements de base, les attitudes de fond. C'est à partir de là que je veux agir et interpeller. Je n'en fais pas une exclusive. Mais cette voie est davantage accordée à la démarche évangélique qui vise surtout la qualité des fondations, la qualité de la semence et du levain.

Certes, les hypothèques signalées plus haut ont une dimension politique évidente. Elles sont au cœur même des choix historiques actuels. Mais nous ne pouvons continuer d'évaluer notre situation, comme notre volonté politique réelle, uniquement à partir de ces grands scénarios, exclusivement en fonction de l'acceptation ou du rejet d'un statut de souveraineté. Ceux-ci comme ceux-là deviennent trop souvent un écran qui nous empêche de bien évaluer où nous en sommes nous-mêmes, entre nous, dans les institutions où nous sommes déjà chez nous, comment et pourquoi nous vivons, ce que nous sommes prêts à payer, à investir, ce que nous avons fait du mini-État québécois, depuis deux décennies (avant qu'il ne porte ses fruits), ce qu'il en est de l'efficacité des outils collectifs qui nous appartiennent, quelle pratique, quelle éthique, quel comportement politique accompagnent la carte publique que nous avons Jouée.

De quelle politique s'agit-il ?

[Retour à la table des matières](#)

Croire que la souveraineté, le socialisme, l'économie de marché libre, l'autogestion ou quoi encore vont automatiquement changer la situation, c'est là une autre version du sacrement qui change tout sans la maturation de la conscience, et aussi une autre version d'un messianisme que nous dénoncions hier, sans compter une sorte de

vision magique des choses. J'entends des propos faciles et simplistes du genre : « C'est une question de désir. » L'optimisme fatal est aussi dangereux que le pseudo-réalisme du statu quo. Non, je ne suis pas capable de jouer ce jeu-là, ni celui d'une politique trop calquée sur l'univers sociologique des media et du spectacle devant une population qui passe ses soirées à regarder la performance des vedettes qu'elle a choisies, à l'occasion d'un effort suprême pour se rendre à la boîte de scrutin. Serait-ce une autre version des assemblées contradictoires d'hier entre élites locales ou nationales, entre états-majors qui se sont vu remettre par les troupes la responsabilité et l'honneur de faire le travail pour elles... et même de les amuser tout en les défendant ? À ce chapitre, il faut discerner là où il y a eu progrès et là où il y a eu régression. Ici je crains que certains travers ne se soient accusés. Voyez notre grande industrie nationale : la politique, qui a produit Trudeau, Lévesque, Ryan et Drapeau, performance enviée par nos compatriotes anglophones. Mais les Québécois dans tout cela ? OÙ en sont-ils, pendant qu'en haut lieu on joue Québec ?

Je me demande s'il ne faut pas nous mettre davantage, nous Québécois, en face de nous-mêmes comme collectivité et nous poser des questions cruciales qui ne peuvent toutes entrer dans le rituel du vote. Celui-ci devient le grand corridor de toute l'activité politique bien engoncée dans une campagne électorale quasi permanente suivie et jouée surtout à la télévision. Même la vocation politique suit le même canal. Ces questions importantes qui sont absentes du jeu politique, c'est précisément celles-là que j'ai voulu et que je veux nous rappeler à temps et à contretemps.

Par exemple, ceux qui véhiculent l'idéologie de l'homme ordinaire veulent-ils prendre les moyens ordinaires pour régler leurs propres problèmes avec des hommes ordinaires comme eux ? Veulent-ils évaluer d'abord la qualité de leur vie ordinaire, lui donner de l'intérieur élan et dépassement, mesurer leurs idées politiques à partir de ce qu'ils font et sont prêts à faire, à changer, à risquer ? C'est là une tout autre politique, une tout autre éthique. J'y ai consacré une bonne partie de ma vie. Je ne prendrai sûrement pas une autre orientation qui la contredirait. On a toujours, à plus ou moins long terme, la politique de son quotidien. Et celui-ci est plus que jamais le domaine où l'aveuglement, l'absence d'autocritique, la pauvreté éthique,

l'incohérence des pratiques comme les attitudes de base ont des répercussions désastreuses pour la maturité individuelle, la conscience politique et la fécondité démocratique. Quand on regarde toutes les questions et tous les problèmes à partir du gouvernement, on est loin des conditions requises pour faire sa propre histoire. Or, il y va du principal enjeu actuel, si j'ai bien compris. Loin de moi la tentation de minimiser l'importance de l'activité parlementaire. Mais je trouve qu'il y a place pour bien d'autres formes d'engagement dans la perspective d'un nouveau projet de société.

La foi de ceux qui ont fait de nous un peuple

[Retour à la table des matières](#)

Est-ce passer à côté du grand combat de l'heure ? Ces inquiétudes, même légitimes et fondées sur le pays réel, ne sont-elles pas démobilisatrices ? Ne vaut-il pas mieux miser sur le grand courant affirmatif de notre peuple à ce tournant de l'histoire ? J'en suis à plein et depuis longtemps, à travers de multiples travaux et projets tous centrés sur le façonnement des conditions de base pour faire notre histoire. Par ma vocation propre, j'investis dans des tâches à long terme tout en cherchant à lever les hypothèques qui grèvent non seulement le présent et sa dynamique, mais encore plus les lendemains de nos décisions et de nos choix actuels.

J'ai jugé que mes convictions et mes interpellations qui s'adressent particulièrement à la conscience des miens ne devaient pas s'imposer à partir d'une situation de pouvoir. Si elles ne valent rien, elles tomberont d'elles-mêmes dans l'oubli. Si elles sont pertinentes, elles feront leur propre chemin dans un espace plus libre.

Cette façon de voir, de vivre et d'agir, je la tiens du Christ et de son Évangile. Ma forte identification comme prêtre a aussi ses limites que les leçons de l'histoire ont tracées clairement, du moins à mes yeux. Même s'il ne s'agit pas ici de principes absolus, même s'il ne faut pas tout ramener à des symboles repoussoirs comme celui de l'Ayatollah Khomeiny.

La foi de ceux qui ont fait de nous un peuple en quête de sa propre société mérite que certains y consacrent le meilleur de leur vie et de leur engagement. Cette foi, elle est grosse d'espérance, de force morale, de longue et forte fécondité. En bien des milieux, nous sommes une petite poignée à porter cette semence précieuse. J'ai choisi d'en être un des jardiniers... têtu, confiant, espérant, malgré la place dérisoire qu'elle occupe en ces temps d'incroyance, pour ne pas dire d'amnésie historique.

Une espérance qui libère la responsabilité politique

[Retour à la table des matières](#)

Jésus, l'Évangile et les siens n'étaient rien dans le vaste empire romain. Ils n'ont pas moins semé patiemment dans le terreau du monde un grain de vie qui ne meurt pas. Cette espérance n'a cessé d'apparaître comme une folie et un scandale aux yeux de toutes les logiques humaines. Nous avons cessé depuis longtemps nos vaines apologétiques en revenant aux sources, à l'expérience tout autre de Jésus de Nazareth et de Paul de Tarse. Nous misons seulement sur la qualité de nos fruits tout en cherchant à exprimer notre espérance dans des engagements humains bien concrets, mais avec le souci d'assurer à la politique comme à la foi leur légitime autonomie. Chez nous, ce que nous avons à peine commencé à démêler ne devrait pas être l'objet de nouveaux brouillages qui n'aideraient sûrement pas à des choix historiques judicieux. C'était là une de mes grandes préoccupations dans la décision que j'ai prise, celle de m'abstenir d'une fonction politique. Mais je le répète : l'élan qui m'a habité jusqu'ici n'en reste pas moins aussi vivace. Cette longue réflexion veut témoigner du sérieux et aussi d'un certain déchirement qui ont accompagné le profond dilemme que j'ai vécu. Une telle crise de conscience, encore ici, n'est pas étrangère à ce qu'ont pu connaître Jésus et Paul au sein de leur peuple comme le suggère en termes voilés le Nouveau Testament... peut-être pour nous amener à réfléchir plus profondément et plus librement sur l'ouverture radicale de la foi et de l'histoire en christianisme, et aussi pour nous inviter à un discernement qui relève de notre entière responsabilité. Ce qu'il y a de sûr, c'est l'avertissement

de ne jamais ériger la religion en politique, et la politique en religion. Cette base assurée, il y a place pour bien des cheminements. J'en ai choisi un avec toutes ses limites inhérentes, mais clairement et fermement. Par ma situation, j'ai craint au plus haut point de transposer un absolu religieux dans la sphère politique. Transposition qui pouvait venir tout autant des autres que de moi-même.

La dernière bourrée

[Retour à la table des matières](#)

J'en étais là dans cet itinéraire que je croyais bouclé. Après ce refus, plusieurs sont revenus à la charge. Depuis vingt-cinq ans, j'ai rarement été capable de dire non aux divers services qu'on me demandait. On savait qu'il suffisait d'insister et je me sentais vite coupable de refuser. Question de disponibilité, n'est-ce pas ? Cette faiblesse de ma cuirasse m'a coûté une santé plus que délabrée. Que de fois je me suis traîné, malade comme un chien, à des rencontres, à des conférences. Je me devais de ne pas décevoir ceux qui comptaient sur moi. Mes colères devant certains abus, je les vivais en mon for intérieur, sans mot dire à qui que ce soit. Je me disais : « Mais enfin, ce monde si obsédé par son bien-être individuel est d'une exigence sans limites face aux autres. » Certains jouaient même de cynisme en me laissant entendre que je me plaisais à ce « couraillage » incroyable à travers le Québec. D'autres, en cette occasion, avaient déjà oublié ces vingt-cinq ans de service et me traitaient de lâche, de « grande coquette », d'inconscient, de cheval de luxe. Que je sois capable ou pas de jouer un rôle proprement politique, que j'en aie le goût ou pas, que ma santé me le permette ou pas, cela n'avait rien à voir avec ma candidature. Ma décision personnelle, au bilan, ne comptait pas. On avait décidé que je devais me présenter. Ces pressureurs auraient été eux-mêmes outrés d'être violentés de la sorte. Peu importe, la cause ne souffrait aucune liberté ! Celle-ci devenait trahison. Et le refus apparaissait comme une irresponsabilité incroyable, une arrogance impardonnable. L'avenir du Québec était accroché à moi ! Le plaidoyer était tellement énorme, artificiel et caricatural qu'il a fini par perdre tout son impact sur ma faible cuirasse.

« Tu n'es plus là »

Mais il en était tout autrement avec des amis que j'estimais beaucoup. Eux aussi sont revenus me voir. Certains me disaient avec émotion : « Tu es un de ceux qui m'ont influencé le plus dans mon engagement. Me voilà sur la ligne de feu et tu n'es pas là. » Ces propos me brûlaient l'âme. Certes, je ne pouvais me reprocher d'avoir fui bien d'autres lignes de feu. J'avais mené des batailles où parfois je me suis retrouvé seul au front. Mais de telles remarques ne peuvent laisser indifférent celui qui a connu de profondes solidarités dans des militances difficiles.

Et puis, je ne pouvais nier à quel point je me retrouvais dans une situation où j'étais le seul à pouvoir rallier un groupe de militants très divisés, sans compter une sympathie indéniable chez un grand nombre de citoyens du milieu. Je n'avais jamais caché mes enseignes, tout en prenant bien soin de ne pas me servir du lieu ecclésial comme tel pour manifester ou promouvoir mes convictions politiques de citoyen. Je partageais donc comme citoyen, avec eux, l'aspiration à une authentique souveraineté, sans exclusive, démocratique, respectueuse des minorités, socialement la plus juste possible dans son nouveau projet de société, et enfin, ouverte à différents scénarios d'association. Que mes amis souverainistes aient mis passion et pression dans leur appel, je n'en suis pas surpris, ni scandalisé. J'avais trop de connivences avec eux pour ne pas les comprendre.

« Toi aussi, tu veux partir »

[Retour à la table des matières](#)

J'ai donc repris la route pour consulter à nouveau surtout ceux qui avaient été depuis dix, quinze et même vingt-cinq ans jusqu'à aujourd'hui la raison d'être de mes responsabilités pastorales : confrères, membres de ma communauté, militants chrétiens, équipes de ressourcement, de témoignage, de formation, etc. C'était ma famille

spirituelle et humaine de base. Je suis allé voir aussi des chrétiens simples, sans statut ecclésial auprès desquels j'exerçais un ministère.

C'était là une démarche prioritaire, pour plusieurs raisons, même celle d'un équilibre, d'une affection que le prêtre célibataire trouve dans cette étoffe communautaire de base.

J'ai vécu à ce moment-là une des expériences les plus émouvantes de ma vie. Aucune rencontre n'a été banale. D'instinct, ces chrétiens ont compris que ma question, ma décision les concernaient eux-mêmes profondément. Dans ces conversations d'âmes, j'ai tout à coup saisi le désarroi profond de bien des itinéraires de foi actuels. Tant de choses sont venues bousculer notre foi, tant de critiques, tant de changements, sans compter l'énorme affaissement de l'Église au sortir de la chrétienté. Je sentais dans leur regard une interrogation au bord de la tristesse : « Toi aussi, tu veux partir... c'est donc que la foi est secondaire à tes yeux... tu quittes comme ça ton ministère après vingt-cinq ans... tu nous avais pourtant dit souvent que c'était pour toi une job à vie, un engagement définitif sans retour. »

Alors je m'empressais de dire que je resterais prêtre, fermement croyant, que le service politique authentique pouvait avoir un sens évangélique, qu'il n'y avait rien en principe qui permettait de croire à une incompatibilité automatique entre le sacerdoce et la politique. Mais je ne pouvais mentir : effectivement je devrais quitter mon travail pastoral, cette famille spirituelle bien concrète qui, je le répète, était devenue la chair et le sang de mon sacerdoce. Là, j'avais trouvé joie et bonheur ! Malgré mes ruades et incartades, j'ai toujours été un prêtre heureux. Ils le sentaient, ils me le disaient...

Comme « les vieux amants » de Brel

[Retour à la table des matières](#)

Il n'y avait pas chez eux d'ambiguïté : j'étais un de leurs signes de crédibilité, de solidité de la foi. Pas seulement un prêtre, mais leur pasteur, leur frère, leur compagnon de route. Qu'avaient-ils à faire de

mes arguments abstraits ? Plusieurs partageaient mes opinions politiques de citoyen, d'autres pas. Mais peu importe le parti, ils ne comprenaient pas ce geste, et disons le mot, ils ne l'admettaient pas, sans pour cela me faire la leçon ou me presser. Mais ce que leur réserve pouvait receler de désarroi ! Il y a des attitudes, des sentiments, des regards qu'on n'a pas à expliquer. Plusieurs m'ont dit par la suite jusqu'à quel point ils avaient appréhendé ma décision. Je veux leur dire aujourd'hui ce que j'ai eu le goût de leur crier à ce moment-là : « Je suis comme les vieux amants de Brel. Ils ont fait leur valise souventes fois, ils se sont réépousés, ils sont devenus incapables de se quitter... Mon doux, mon tendre, mon merveilleux amour. De l'aube claire jusqu'à la fin du jour. »

Il m'avait toujours été difficile de saisir la symbolique biblique et évangélique des époux, appliquée au domaine de la foi. Or, voilà que je me rendais compte tout à coup d'une expérience de ce type dans ma propre vie. Eh oui, j'avais en quelque sorte épousé la foi, le sacerdoce ; je ne pouvais plus les arracher de ma peau ; ils avaient pris chair dans ces liens pastoraux que je viens d'évoquer. La foi n'est jamais « en général », comme le sacerdoce d'ailleurs. Elle est en particulier. Mon rapport particulier avec Dieu passe par ces visages uniques, par ces relations, encore là peu explicables, que le prêtre-pasteur noue avec les siens. Il y a ici plus qu'une certaine socialité ou même une spiritualité commune. Entre eux et moi, un quotidien simple, attachant, soutenu a été tant de fois partagé. Nous étions de la même souche, de cette lignée extraordinaire de croyants qui se sont transmis la foi depuis quatre mille ans dans les grandes comme dans les petites choses de la vie, de l'histoire.

J'insiste sur cette foi épousée dans l'exercice même de mes liens pastoraux. Ma prière, ma relation à Dieu comme mon homélie du dimanche, par exemple, suivaient ce filon en semaine, au gré de rencontres, d'événements vécus ensemble. Que de fois j'ai médité les Évangiles à partir d'une remarque très simple de l'un ou l'autre d'entre eux. Je dis : une foi épousée avec ce que tout cela comporte d'amour, d'adhésion profonde, de fidélité, de responsabilité soutenue. La foi évangélique ne sera jamais une idée générale, une philosophie abstraite. Pas plus un idéal lointain ou un amour platonique. Dieu nous aime en particulier, pouvons-nous nous contenter de le connaître

et de l'aimer en général, surtout Lui qui a pris une chair et un visage humains bien concrets : Jésus de Nazareth ? C'est dans cet esprit que j'essaie d'expliquer le sacerdoce de ma vie.

Le petit reste

[Retour à la table des matières](#)

Je suis de l'Église et de ce peuple, d'abord par cette famille spirituelle, par ce petit reste de croyants têtus qui maintiennent vivante une des racines maîtresses de notre histoire. Il est faux de penser qu'elle n'a plus sa place dans nos projets de nouvelles fécondités. Je refuse de m'en séparer concrètement, quotidiennement. Ce courant de vie s'est prolongé même dans les entreprises les plus profondes. Y compris ma participation à la création d'un avenir libérateur pour ce peuple auquel j'appartiens. Je veux rester « souché » activement à cette racine maîtresse. Elle a un rôle à jouer, mais ce ne sera pas en se niant elle-même. Eh quoi ! se peut-il qu'après avoir inspiré l'histoire de ce peuple, cette foi devienne une défroque à jeter aux orties d'une expérience passée, jugée honteuse. Une telle foi, malgré ses travers, a été source de dépassement. Elle ne commande pas un modèle politique. Mais elle est une force d'âme que trop des miens ont rejetée superficiellement. Je respecte les autres options, mais je n'accepte pas qu'on traite la mienne d'une façon aussi peu responsable. N'est-ce pas un peu soi-même qu'on méprise, fût-ce culturellement, en raillant, en ravalant la foi de ses pères ?

Se pourrait-il que le peuple d'ici manque de force d'âme pour foncer dans l'avenir, précisément parce qu'il n'est plus habité par une foi ? Je sais par ailleurs que cette question peut être piégée. Par exemple, on se plaît à présenter bien des souverainistes comme des fanatiques. On devrait plutôt s'inquiéter de ceux qui ne croient plus à rien, qui ne pensent qu'à leur bien-être, qui utilisent l'État et les institutions comme une vache laitière, qui refusent le moindre geste généreux. La vraie crise morale et politique, elle est là, au moins en partie.

Il est trop facile de ramener la foi d'ici au conservatisme d'hier et au néo-conservatisme d'aujourd'hui. Ce n'est pas ce que je vis avec ces chrétiens que j'ai consultés à nouveau. Leur foi est au coeur d'engagements sociaux et politiques et de styles de vie généreux, exigeants.

« Celui qui m'a envoyé »

[Retour à la table des matières](#)

Comprenne qui veut. J'ai dû dire, à ma grande peine, à certains : « Dussé-je perdre votre amitié, je ne me placerai pas dans une situation où la communication quotidienne avec cette racine, ce suc, cette source ne sera plus possible, si ce n'est qu'en catimini, caché au fond de ma conscience. Ce serait aller en sens contraire de la démarche fondamentale de ma vie. Mettre un sacerdoce en veilleuse, c'est un peu comme retirer une plante de son champ de lumière. »

J'étais prêt à payer les factures personnelles de mon refus... à perdre mes dernières plumes. Je me suis souvenu de cet Autre qui avait refusé une fonction politique. Il avait payé très cher ce retrait, jusqu'à connaître une profonde solitude. Hors du message qu'il n'a cessé de réexpliquer, il a préféré le silence sur sa blessure intérieure. Celle-là, moi aussi, je dois l'assumer seul, sans m'apitoyer sur elle. J'aime trop la vie, l'Évangile et les miens.

Je sortais donc de ce long cheminement, l'âme bien ancrée dans sa vérité profonde. Pas la Vérité. Mais un accord profond avec ce qu'on est... devenu, avec ce qu'on porte de plus vrai et de plus déterminant dans sa vision des choses, dans son expérience de vie. Il ne s'agissait donc pas d'une pure clarification intellectuelle. J'avais surtout compris que la confusion des rôles (quelle expression haïssable !) allait briser une dynamique de vie qui avait acquis une certaine assurance féconde.

Au fil des ans, peu à peu s'était développée une sorte de discernement riche et complexe de ce que je pouvais faire dans mes divers secteurs d'engagement, à différents niveaux, dans l'Église

comme dans la société. Je connaissais mieux mes limites et mes possibilités.

Bien sûr, la crise récente avait bousculé profondément cet équilibre. Une crise d'une violence sans précédent dans ma vie, puisqu'elle allait me secouer jusque dans mes plus fortes convictions apparemment si bien chevillées les unes aux autres. Eh oui ! j'en étais venu à croire que j'étais seul maître à bord du bateau. N'avais-je pas fait mes propres choix en refusant bon an mal an de « belles jobs » prestigieuses au nom de mes options pastorales ? C'était moi seul qui avais décidé, avec une liberté qui cachait bien mon orgueil subtil. Très subtil, car j'avais refusé des fonctions qui m'auraient conféré un statut de pouvoir. Donc une belle jambe de serviteur modeste bien accordé à l'esprit évangélique. J'étais en train de passer à côté de l'essentiel, comme on dit en langage populaire ; oui, à côté de l'essentiel évangélique, vous savez cette étrange chose qui traverse de part en part le Message du Christ : le Royaume, ce trésor caché, cette source difficile à repérer, cet horizon décisif, mais hélas jamais clairement dessiné. Quelque chose de mystérieux, d'absolu. « D'abord le Royaume... et le reste par surcroît. »

Nous chrétiens, nous ne cessons d'oublier, de contourner, de maquiller ce scandale, cette folie. Comme chez nos contemporains, il nous semble que le goût et la passion de la liberté sont incompatibles avec cet absolu qui commande, même s'il s'agit de Dieu en l'occurrence.

« Ce n'est pas possible », nous disons-nous au fond de nous-mêmes. Comment Jésus, cet homme si libre, même devant les lois les plus sacrées, peut-il exiger de ses disciples une obéissance aussi aveugle, un service du Royaume qui ne souffre aucun regard en arrière ? « Quand tu auras mis la main à la charrue... » « Renonce à toi-même... » « Je te mettrai la ceinture et tu iras là où tu ne veux pas... » N'est-ce pas une autre version de l'esclavage, de la religion opium ? Tout le contraire d'une libération radicale que nous prétendons tirer de l'Évangile.

Comme un courant de source

[Retour à la table des matières](#)

Alors, cette fière cohérence que je m'étais bâtie reposait sur une imposture, sinon une contradiction incroyable (c'est le cas de le dire). Et pourtant au fond de moi, jamais je n'ai senti la moindre obligation. Ma foi en Jésus-Christ a toujours été comme un mouvement d'amour, de vie, d'engagement, d'espérance. C'était en quelque sorte le lit de mon âme, mais aussi de mon aventure la plus terrestre, la plus charnelle. Dira-t-on que les liens qui accompagnent l'amour durable et profond entre deux êtres, dira-t-on que ces liens sont des atteintes à la liberté, au droit ? Il y avait donc là un faux dilemme.

D'ailleurs, comme je l'ai fait remarquer plus haut, même au plus creux du débat intérieur, jamais je n'ai perçu comme une contrainte ce qui me poussait à continuer mes tâches pastorales et mon service évangélique de la foi. Ce que je veux signaler ici, c'est la conscience renouvelée de ce Royaume qui m'entraîne plus qu'il ne me commande. Un peu comme le courant du lit de la source qui l'empêche de devenir une mare. Ma dynamique, elle était là, mais elle ne m'appartenait pas. Comment expliquer pareille chose aux autres ?

Tout au long de cette bataille intérieure où la logique de mes engagements, malgré tout, m'incitait à accepter cette responsabilité politique, je sentais quelque chose de profond qui résistait en moi avec une force inouïe, quelque chose qui m'orientait dans un autre sens. Il m'a fallu bien du temps avant de saisir vitalement, consciemment que ce quelque chose était... Quelqu'un. « Il y a Quelqu'un au milieu de vous que vous ne connaissez pas. » Aucune voix. Plutôt une présence indicible. Le seul absolu de ma vie. L'Amour qui fonde mon Espérance. Le fondement d'une conviction de voir un jour le projet humain réussir et les fils dispersés se rassembler des quatre coins de l'horizon. Scandale pour les uns, folie pour les autres, cette foi n'est pas rentable dans la monnaie courante d'une logique, d'un calcul qui évalue l'homme et l'histoire dans l'immédiat des succès et des échecs.

L'homme est plus que l'homme. Son désir n'en témoigne-t-il pas déjà... ses rêves, ses espoirs fous... et même son désespoir et ses colères ?

Si le sel s'affadit...

[Retour à la table des matières](#)

Si ce sel s'affadit, tout le reste risque de perdre goût et élan, y compris les démarches politiques les plus importantes comme les aventures individuelles les plus audacieuses. Que diable ! il faudra se demander pourquoi tant d'entreprises de toutes sortes chez nous manquent de souffle. Plusieurs acceptent de donner un coup pendant un certain temps, parfois avec une générosité extraordinaire. Mais ils se fatiguent vite. Voyez comment on passe d'une expérience à l'autre. On se gonfle et dégonfle au rythme des modes, des à-coups urbains, des campagnes de ceci ou cela, des temps forts électoraux, des grèves, des événements retenus par les media. Un peu comme en publicité, il faut multiplier les stimuli qui font penser, agir, marcher. « Ce n'est pas ce qui entre par la bouche, mais ce qui sort du cœur... » Le propos évangélique rappelle ici que l'homme n'est pas seulement un être biologique et écologique défini par des stimuli internes et par l'environnement extérieur. Le désir humain ne se ramène pas au plaisir qui passe, à une « self gratification » enfermée dans le moment présent.

J'ai déjà signalé l'abus du terme « révolution ». Celle-ci est souvent conçue comme une réponse immédiate, magique à une volonté incapable de patience, de durée. Change-t-on profondément les choses et la vie de cette façon ? Qu'est-ce que cette radicalité révolutionnaire des fils révoltés du libéralisme de leurs pères ? Une radicalité qui a tout simplement déplacé le profit rapide vers le plaisir instantané chez les libertaires, vers le changement total magique et vertueux chez la gauche de luxe.

On ne sait plus, on ne veut plus ce qui exige une profonde maturation de la conscience comme de l'action. Citoyens, militants et

gouvernants se ressemblent et se rassemblent dans la même logique étroite d'un court terme sans avant ni après. Aurait-on décalqué la conduite de vie et la politique sur la communication électronique immédiate ? Est-ce bien le rythme proprement humain de la conscience, de la décision, du rapport avec autrui, de la construction sociale, de la maturité politique ? Comment réduire cette question à un réflexe de conservatisme ? Bien sûr, celui-ci a refait surface récemment comme un repli stérile devant un avenir difficile. Mais combien ont su reconnaître que le problème de fond ne se situait pas là ? Plutôt dans une immédiateté psychique, morale et politique incapable d'affronter l'avenir. Une immédiateté sans l'espace et la profondeur nécessaires pour comprendre le chemin parcouru, pour ouvrir de nouvelles pistes.

Au moment où l'on parle tant d'autodétermination et de développement, on peut constater en même temps l'absence d'une dynamique du dedans : cette capacité permanente de se renouveler de l'intérieur... à même une expérience de vie qui sait son propre sillage et qui a dégagé un horizon à long terme. La mode du recyclage en session ou en cours du soir est bien fragile sans cette dynamique du dedans inscrite dans l'ensemble de l'expérience de vie. Il y a ici une dramatique qu'on ne saurait ignorer. J'ai le goût d'évoquer ici un fait extrêmement révélateur que je pourrais multiplier par cent dans ma petite expérience de pédagogue social et pastoral.

Une espérance capable d'une longue foulée

[Retour à la table des matières](#)

Deux jeunes adultes viennent me voir pour préparer leur mariage. Ils sont aux abords de la trentaine. Je n'ai pas voulu discuter tout de suite la question religieuse, même si leur démarche s'inscrivait dans cette perspective. Je leur ai laissé plutôt la possibilité d'exprimer leurs attentes à partir de leur expérience. Ma seule intervention explicite portait sur leurs attitudes face à l'avenir. Avec honnêteté, ils m'ont tenu à peu près ce langage :

« Depuis mon adolescence, j'ai tout remis en question. Tour à tour, je me suis demandé avec déchirement : je reste à la maison ou je m'installe en appartement ; je continue l'école ou pas ; un travail régulier au pas ; la religion ou pas ; le mariage ou pas, etc., je suis fatigué... »

Je les sentais incapables d'entrevoir la moindre durabilité. Il a fallu quatre heures avant qu'émerge un pari sur l'avenir. Et je doute encore du résultat. À trente ans, on commence à avoir un avant, on commence à songer davantage à l'après. Jusque-là, on pouvait passer d'une expérience à l'autre. Ce défi apparaît tout d'un coup. Et ces jeunes adultes avouent qu'ils se sentent incapables de l'affronter, d'autant plus qu'ils ont vécu sous un mode de contestation et de rupture radicales. (Voir le film *Manhattan* de Woody Allen.)

Face à l'avenir, face à une responsabilité et à un amour durable, face à une fécondité qui se situe maintenant à cet âge, ils se sentaient impuissants, déroutés, sceptiques, incertains. Et pourtant ils avaient une option politique souverainiste. Leur mariage religieux, ils le concevaient comme un rite de passage, un des seuls dans une société où il n'y a plus que des apprentissages confus de la vie sociale et de la conduite de vie, où il n'y a plus de distance entre nous-mêmes et les idées du jour (Pierre Vadeboncoeur).

Ce drame à plusieurs facettes, je le rencontre à des milliers d'exemplaires sur divers terrains, dans différents milieux, chez des adultes de tous âges. Va-t-on l'assumer, le dénouer, le dépasser uniquement par un nouveau cadre politique, fût-il gagné de haute et noble lutte ? Sans minimiser la valeur de celle-ci, je suis persuadé que bien d'autres démarches sont nécessaires. C'est là une des raisons qui m'ont amené à mettre en doute l'idée que mes engagements sociaux et pastoraux débouchaient automatiquement sur une fonction politique.

Il s'agissait plutôt d'une dynamique qui précédait, accompagnait et dépassait l'activité politique comme telle. Une dynamique dont la pédagogie et la philosophie de base se trouvent dans l'Évangile, comme j'ai essayé de le montrer. Une dynamique fondée dans une foi qui exige, chez quelques-uns, un service total pour y assurer sa

spécificité, pour éviter aussi qu'elle exproprie la responsabilité libre des hommes dans la cité à bâtir.

Quand tout est politique

[Retour à la table des matières](#)

On ne tire pas une politique particulière, un modèle social, de l'Évangile. Mais celui-ci attire l'attention sur certaines conditions de base pour en arriver à une touche humaine à l'intérieur de différents projets de société possibles et libres selon les aspirations particulières des diverses communautés humaines. Ces conditions fondamentales ont une énorme portée politique, en plus de rejoindre l'aventure humaine la plus profonde et la foi. Mais on n'y gagne pas à mêler les choses dans des domaines aussi cruciaux. Quand tout est politique, il n'y a plus rien de politique. Un peu comme hier, quand tout était religieux chez nous... n'est-ce pas ? Je n'allais donc pas moi-même contribuer à cette confusion qui sous divers visages a dominé notre histoire de bout en bout, et encore aujourd'hui. Le débat politique ne doit pas virer en guerre de religions.

Une maturité d'adulte, une conscience politique articulée, un discernement évangélique pertinent, voilà ce que j'ai essayé de vivre dans toute cette affaire. Je dis bien : « essayé ».

En m'expliquant à mes concitoyens et aussi à mes compagnons de foi, je ne cherche pas à servir une leçon à qui que ce soit. Mais je ne peux pas ignorer le rôle « public » joué jusqu'ici et me réfugier dans une logique privée qui prétend ne rendre de comptes à personne d'autre qu'à soi. Je dois cent fois plus à la société et à la communauté des croyants que ce que je leur apporte. J'ai voulu qualifier ici ma ligne de service. Un service que je n'ai pas tout défini à partir de ma petite personne. On l'aura compris, je l'espère. Un service qui tient avant tout de l'Évangile, comme repère-clé, comme source et horizon. S'il y a une trahison des clercs, c'est bien celle de défigurer, de contrefaire ce service des hommes et de la foi dans des chemins qui

contredisent la mission propre d'un homme de Dieu et d'un messager de l'Évangile. « Comprenne qui veut », disait un certain Jésus dont je suis le disciple.

Conclusions

J'ai donc pris cette décision au nom de raisons positives, et aussi au nom d'une dynamique de vie centrée sur un service évangélique bien articulé au pays réel. Pareille décision ne minimise pas, bien au contraire, cette passion du pays qui soulève comme un levain une histoire chargée d'exigences très poussées de dépassement.

Eh oui, je suis d'un peuple tragique, passionnant dont l'existence et l'originalité défient l'histoire de ce continent. Je suis aussi d'une espérance têtue, reçue des miens, mais aussi vécue depuis des millénaires, qui ne cesse de mettre le cap sur des horizons que l'œil n'a pas vus, tout en trempant la vie d'aujourd'hui au feu d'une foi entreprenante. Je ne puis ignorer les connivences entre ces deux appartenances qui se sont nouées dans l'unité de mon engagement, mais sans se mêler indûment. Leur convergence a nom courage, même face à ce qui paraît impossible au premier regard, dans l'immédiat des calculs conjoncturels. De cet Évangile difficile, de ce peuple presque impossible, je tire certaines interpellations que je ne puis taire.

Courage et excellence

[Retour à la table des matières](#)

En effet, il n'y a pas d'avenir pour nous sans de forts investissements, sans ce courage, cette excellence qu'on rencontre chez les Juifs, par exemple. La génération montante a grandi dans les enthousiasmes faciles de la Révolution tranquille. Plusieurs jeunes n'ont aucune idée de l'énorme défi politique, économique et éthique qui accompagne le projet de souveraineté ou toute autre requalification d'une autonomie dynamique et féconde. Ce n'est pas

leur faute, mais la nôtre. Leurs aînés ont pensé et agi comme si l'abondance était à portée de main, comme s'il s'agissait tout simplement de s'approprier ce que les « autres » ont construit.

Comment accrocher notre avenir à une volonté politique et en même temps nier notre propre responsabilité historique dans l'évaluation du présent ? Comment élever aussi radicalement le niveau de nos aspirations et refuser de payer les factures de leurs réalisations, un peu comme ces projets de grandeur montréalais financés par le capital new-yorkais ? L'autodéveloppement à crédit. Allons donc ! Quant à nos épargnes, voulons-nous vraiment les risquer ?

Nous avons transformé le projet d'un État moteur de développement en un État Providence qui ajoute une nouvelle dépendance. Voyez comment nous traitons, nous utilisons nos propres institutions publiques. Ce fond d'attitudes est trop souvent maintenu par plusieurs des nôtres, quelles que soient les orientations idéologiques et politiques. Qui ose pointer ouvertement les énormes enjeux éthiques qui sous-tendent de telles attitudes anti-politiques, anti-économiques ?

Experts et profanes fuient comme la peste ces considérations dites bêtement « normatives », alors qu'elles sont le lieu des aspects les plus qualitatifs et décisifs de notre avenir. Je le répète : on ne peut miser sur une volonté politique entreprenante et ignorer en même temps les comportements qui la contredisent. Cette contradiction nous fait passer ainsi de l'optimisme le plus soufflé au pessimisme le plus noir. Je préfère une responsabilité plus humble, plus patiente, plus lucide, plus apte à un long souffle ; une responsabilité qui va au fond du réel et de soi, au fond de la crise pour vraiment l'assumer, en y mettant le temps et l'énergie qu'il faut.

Une incroyance superficielle

[Retour à la table des matières](#)

Je vois des gens de ma génération souvent dégonflés, dépités, pour ne pas dire désespérés. À cinquante ans ou même à quarante ans, ils

disent avoir tout livré, tout fait pour changer les choses sans s'avouer qu'ils ont plutôt vécu une sorte de progressisme confortable qui ignorait le caractère tragique de notre aventure historique francophone en Amérique du Nord. L'expérience réformatrice des dernières décennies, en deçà et par-delà certaines réalisations positives, tient de ce que j'appellerais l'histoire immédiate, sans prise sur l'expérience qui a fait de nous un peuple, sans dynamique qualitative à long terme, sans profondeur morale et spirituelle.

N'ayons pas peur de ces mots tabous aux yeux de tant d'esprits libertaires superficiels. Je ne veux pas imposer ma vision chrétienne des choses, mais j'ai le goût d'interpeller le peu de profondeur de ces nouvelles « fois » séculières que révèlent les fréquents dégonflages de militants de diverses causes chez nous. Savent-ils vraiment que le « courage historique » s'acquiert en cultivant une force d'âme ? Savent-ils que ce courage historique se traduit par une volonté de lutte à long terme, et non dans cette psychologie infantile de la révolution instantanée si apparentée à une attitude de consommateur ?

Je tire cette conviction de mon expérience de foi articulée à quatre millénaires d'histoire judéo-chrétienne, à une longue tradition de renouvellement intérieur dynamique. Je n'ai que faire de cette opposition folle entre spiritualisme et matérialisme. Comment diviser ou séparer ces dimensions constitutives et fondamentales de l'homme qui devraient se renforcer mutuellement dans le pays réel de nos aventures personnelles et de l'histoire de notre peuple ?

J'en suis venu à me demander si une incroyance superficielle fort répandue ne s'est pas transposée souterrainement dans le comportement politique, culturel et moral de bien de mes compatriotes, même chez ceux qui se prétendent « conscientisés », « politisés », pour prendre ici les nouvelles expressions qui se donnent vite un diplôme de profondeur et d'engagement. Au fond, plusieurs ne croient pas à grand-chose, ou n'espèrent pas grand-chose, outre un certain confort en français. Est-ce si différent chez ceux qui se nourrissent d'une noblesse politique dont la seule vertu est la radicalité de la critique du système, des autres, particulièrement dans les milieux petits-bourgeois de gauche ?

Je voudrais tellement qu'on interprète ces propos, non pas comme une sorte de jugement moralisant et méprisant, mais comme une sorte d'interpellation dynamique. L'expérience de la foi évangélique m'amène à m'interroger sur le peu de consistance, de force, de renouvellement soutenu chez ces nouvelles « fois » séculières qui se réduisent si souvent à des plomberies idéologiques, à des revendications toutes centrées sur la sécurité, à des dépendances accrues. Voyez ce qu'on exige de la société, sans qu'il y ait la moindre conscience de ses propres responsabilités dans le problème qu'on soulève. Une société à refaire, plutôt qu'à siphonner.

Un peuple en chantier ?

[Retour à la table des matières](#)

Voyez aussi tous ces censeurs face aux améliorations des politiques sociales. On peut se demander quelle société, quel gouvernement, quel style de vie produiraient ces mille et une mesures exigées qui appellent forcément autant de contrôles. Ces censeurs contribuent à étendre, sans s'en rendre compte, le comportement de consommateur de services à toute l'organisation de la société. Une société de services et non une société du service. Eh oui, le service, cette valeur test que l'Évangile considère comme la seule touche humaine et même politique où l'on ne se paie pas de mots. Les investissements pour cultiver nos propres fruits restent le parent pauvre de ces militances idéologiques qui se limitent à la fonction critique, et accentuent ainsi les frustrations et aussi le désespoir. Tout le contraire de la dynamique politique qu'elles veulent susciter.

Pourquoi ces mises en demeure adressées aux militants, alors qu'il faudrait dénoncer les partisans du statu quo, les apathiques décrochés de toute responsabilité collective ? La raison est simple : si le meilleur de nos forces de dépassement ne se donne pas plus de profondeur, et de capacité à long terme, notre peuple n'ira pas loin. On continuera de se disputer les restes d'un gâteau fabriqué par les autres, à leur profit. Rapatrier nos épargnes ne créera pas automatiquement et

magiquement une dynamique économique et politique d'autodéveloppement. Les discussions des grands états-majors aux derniers sommets économiques sont très révélatrices à ce chapitre. Des chicanes de famille sympathiques, mais rien d'un peuple en chantier soulevé par une foi en lui-même.

Si je refuse de mêler les choses en transposant un absolu religieux dans la sphère politique, je n'en suis pas moins persuadé que le pain et l'âme sont inséparables, qu'il n'y a pas de politique historique, de culture féconde, d'économie audacieuse, sans de fortes consciences trempées aux feux de convictions qu'on ne saurait réduire aux jeux d'opinions politiques et aux campagnes électorales intermittentes. Qu'avons-nous à faire de toutes ces discussions, par exemple, autour du droit de grève ? On passe à côté d'une autre question plus vitale : dans quelle mesure l'outil légitime de la grève ou du lock-out, tout comme les jeux électoraux, prennent-ils une place disproportionnée par rapport aux tâches d'une société à faire ? Car tel est bien l'enjeu qui déborde cette dispute juridique, ou même tel ou tel scénario de souveraineté ou de fédéralisme redéfini. Développons-nous les conditions qui permettent de savoir ce que nous voulons... et de commencer à le réaliser ?

Qu'est-ce qu'un engagement sans foi profonde ?

[Retour à la table des matières](#)

Je dis ces choses avec la conscience de les tirer d'une expérience intérieure et sociale, et aussi d'une foi chrétienne qui ont façonné ma propre ligne d'engagement. Et je ne vois pas ce qui pourrait me faire changer cette orientation. Je veux être un témoin modeste de ce qu'est l'expérience de foi et son service dans une société où tant de mes compatriotes ne savent plus la force précieuse d'une « foi » dans une aventure historique.

Oh ! je sais les dangers de toute « foi », par exemple ces faux absolus qui écrasent les hommes. Il en est de la foi comme de l'amour, on y trouve le meilleur et le pire. Mais qu'est-ce qu'une vie sans les

risques de l'amour ? Qu'est-ce qu'un engagement sans foi ? Un feu de paille, un enthousiasme sans lendemain. il y manque un horizon, une densité, une force éprouvée de résistance. Pour un soldat américain au front, quinze autres servaient à son confort. La foi vietnamienne a fait la différence. Je suis d'une foi qui paradoxalement relativise et radicalise l'histoire et la politique, qui les libère pour être elles-mêmes, pas plus et pas moins. Je soupçonne même que cette foi peut permettre à un incroyant - sans l'amener à y adhérer - de discerner ce qui peut manquer à un engagement historique sans mystique, sans une solide fibre éthique.

Il m'est avis que dans le rapport humain le plus humble, déjà une certaine foi apparaît au creux du mystère de l'autre : le plus important de celui-ci n'est-il pas invisible ? La plus grande partie de son intériorité nous échappe. Il faut un œil intérieur, une confiance, une foi en lui pour le rejoindre ou pour nous livrer nous-mêmes. Sans cette qualité d'âme, la socialité devient un échange superficiel, à la périphérie des êtres, et souvent un rapport de choses. Et que dire de la politique, si elle se déploie dans des milieux humains où se vit une pauvre altérité, une socialité de surface.

Voilà ce que je veux jeter dans le débat sociétal d'une prochaine foulée historique qui s'annonce longue et ardue. Je refuse de me placer dans une situation qui m'empêcherait d'interpeller mes compatriotes de divers partis pris, de m'interpeller moi-même, à partir de la foi de ces croyants têtus, patients, obstinés qui nous ont engendrés comme peuple, tout en nous livrant les deux testaments pour de nouvelles fécondités. Je me situe d'abord et avant tout dans cette dynamique historique. Dans mon cas, ce serait marcher sur la tête que de renvoyer à l'aval de ma vie ce qui en est la source.

On ne tire pas une foi d'une politique. C'est l'illusion de bien des militants d'ici et de combien d'autres. Oh ! je sais que l'envers est aussi vrai ; ce qui fonde d'ailleurs ma décision. Mais je n'en demeure pas moins persuadé qu'une politique sans foi profonde à quoi que ce soit, sans éthique qualitative et agissante, a le souffle court et la démission facile. Qui sait si bien des violences folles ou même des fanatismes qui nous scandalisent ne sont pas des réactions désespérées face à des apathies sans foi, à des aplatissements de la

conscience, à des tuyauteries idéologiques et bureaucratiques aussi vides d'humanité les unes que les autres ?

Rien ne peut remplacer le feu d'une foi, au cœur des combats de justice comme des aventures amoureuses. J'ai décidé, envers et contre tout, de continuer à raviver cette mèche de l'âme qui est un de ces rares courants chauds dans un monde de plus en plus froid. Cette petite mèche a fait de ma vie et de tant d'autres un buisson ardent qui se veut tout autant lieu brûlant d'humanité que trace aimante de Dieu. Une petite mèche qui a l'avantage de ne pas s'imposer à qui que ce soit. Elle ne passe ni par le pouvoir, ni par l'avoir, ni par le savoir. C'est là son scandale. Rien ici d'une espérance triomphale, obligée. Plutôt un levain invisible, discret qui n'en a pas moins bouleversé bien des histoires. Jésus de Nazareth n'était rien dans l'empire romain. César est passé, Lui demeure, et nous avec Lui. Comprenne qui veut.

LA TOILE DE FOND

[Retour à la table des matières](#)

Je propose ici au lecteur une réflexion un peu plus systématique sur ce que j'ai appelé « les cohérences et les dynamiques de base » nécessaires à une maturité humaine, politique, religieuse ou autre. Il s'agit des miennes, bien sûr, puisqu'on ne saurait se référer ici à des modèles tout faits, chacun devant façonner les siennes à même sa propre expérience et sa situation particulière dans la société, dans un contexte historique donné. Cette démarche invite le lecteur à faire de même, sur son propre terrain.

Beaucoup de Québécois ne voient plus l'Église de l'intérieur. Ce témoignage a peut-être éveillé un certain intérêt pour comprendre où en est cette Église d'ici et surtout les croyants après les bouleversements des dernières décennies. Je ne m'en vais pas présenter un diagnostic savant. Je resterai plutôt dans la ligne de réflexion que j'ai privilégiée dans cet ouvrage. Par-delà l'événement et l'interprétation que j'en ai donnée, je voudrais d'une façon très personnelle préciser justement ces cohérences de base qui sous-tendent une telle interprétation. Je le ferai donc en partant de ma

condition sacerdotale, de mon expérience pastorale, de ma lecture de l'Évangile.

On verra, par-delà cette parole que j'ai tenue, les visées profondes qui l'ont inspirée et orientée. Visées qui me précèdent, m'accompagnent et me dépassent. En même temps, dans cette dernière étape, j'ai voulu interpeller mes frères croyants et surtout les chefs et les membres de l'Église à laquelle j'appartiens. *Par-delà une parole particulière du pays des miens, je suis habité par une Parole bouleversante, passionnante qui ouvre sans cesse de nouveaux horizons. Une Parole qui a toujours été une folie aux yeux de toutes incroyances, et surtout un scandale pour les esprits religieux qui se croient propriétaires de Dieu et gérants du mystère de l'aventure humaine.*

Mais, au départ, je voudrais montrer comment la présence silencieuse de Dieu est au service de l'homme debout, capable de faire son histoire, sa cité, son avenir. Le Christ refuse d'être roi, pour mieux nous rendre à la liberté, à l'entière responsabilité politique et bien au-delà...

Un silence

Je n'ai plus le baptême facile

[Retour à la table des matières](#)

Plus j'avance dans la vie, plus je découvre la complexité de l'expérience humaine, intime ou politique. Mes canons scientifiques m'apparaissent bien limités. À plus forte raison mes choix, mes partis pris.

Et que dire de ma foi, du Dieu invisible qui l'enveloppe de mystère au point de me rendre de plus en plus muet dès qu'il s'agit de témoigner de Lui.

Les paroles d'hier me semblent de plus en plus lointaines au regard de ce long silence intérieur qui me tient aujourd'hui sur la réserve, au plus vif de ma chair, au plus cru de nos combats.

Comme si cette nouvelle conscience voulait mouiller vraiment le dernier bateau de mon aventure terrestre.

C'est par le mystère de mon être et de mon expérience humaine que je vais à la rencontre du Dieu invisible. Et je trouve tout à coup une connivence entre Sa réserve et mon silence, entre ce monde complexe, ouvert de l'histoire et l'indicible révélation d'un Royaume à l'aval de cette béance humaine.

Mon expérience de Dieu comme mon aventure d'homme passent de la certitude au risque. Je m'en vais scandaliser tous ces clercs religieux ou laïques qui prétendent savoir.

Les premiers font de la théologie une « science » au point d'ignorer sur la route de leur logique l'énorme champ mystériel qui brouille la trace de nos pas. Encore s'ils reconnaissaient l'opacité de l'histoire elle-même, le mystère de la conscience humaine. Vue de celle-ci ou de la foi, la démarche théologique devrait être beaucoup plus humble, plus réservée et disons le mot, moins assurée. Pourtant on y parle abondamment de la Vérité, et si peu de Mystère.

Le silence de Dieu déborde la mesure de Sa Parole, fût-elle celle des mots les plus sûrement prononcés par Jésus. Et que dire du texte sacré lui-même dont on a fait le lieu circonscrit de la plénitude de la Révélation. Eh oui, l'idéologie cléricale va jusque-là pour asseoir son pouvoir. Les rôles de la tradition et de la dogmatique ne sont que les prolongements de ce traitement idolâtrique de l'Écriture. Il m'est avis que Dieu échappe au Livre un peu comme la conscience à la science et à tous les systèmes.

L'Esprit n'est pas bavard.

Que la Promesse, le Royaume, l'Heure - ces horizons décisifs de notre erre spirituelle - ne soient jamais précisés ou définis, marque déjà une invitation à délester la foi de tant d'explications et de rites pour redonner plus de place au Mystère de Dieu et de l'homme, à ce qu'il y a de plus profond en nous.

Certains scientifiques modernes, ces nouveaux clercs, ont pris le relais de leurs prédécesseurs religieux. Même scénario. Enfermés dans les cadres logiques du démontrable, du quantifiable, de l'infailible, du nécessaire, du structural, ils en sont venus à décréter illusoires la liberté, la conscience... bref tout ce qui tente de dépasser les rails de l'A.D.N. ou de l'automatisme instinctuel. Certes, ils admettent une certaine brèche de hasard (Monod), ou de l'imaginaire (Laborit), mais celle-ci, à leurs yeux, n'a rien à voir avec l'illusion humaniste d'une conscience libre, gratuite, transcendante. Il ne reste qu'à constater la mort de l'homme.

Voilà deux cléricalismes qui font bon marché du mystère, et aboutissent au même carrefour malgré leurs irréductibles positions au départ. Einstein, au soir de sa vie, s'en prenait autant aux athées qu'aux

curés qui, chacun à leur façon, « ont dépouillé le monde et Dieu de leur mystère ». (*Lettre à Maurice Solovine.*)

On comprend l'explosion récente de l'irrationnel, du religieux sauvage dans un monde où tour à tour le Capital, le Parti et le Laboratoire ont enfermé la conscience dans les forceps de la technocratie savante ou de la bureaucratie vulgaire.

Le mystère de la conscience libre ne trouve plus sa place à l'intérieur d'une aventure humaine abolie quotidiennement par mille et une logiques totalitaires. De la publicité au dogmatisme scientiste ou religieux. Et l'on voudrait se consoler dans les fuites de l'imaginaire pour compenser les programmations obligées. Comme s'il n'y avait de réel que les structures physiques. Cet épais matérialisme cache mal son puits asséché.

Dieu de la soif, de la question

[Retour à la table des matières](#)

Jamais je n'ai autant apprécié la profondeur humaine d'une expérience religieuse authentique, et surtout la réserve de Dieu présente à ma soif, à mon propre mystère. L'Évangile du témoin Jésus m'invite constamment à redonner espace, densité, horizon à une conscience plus libre, plus gratuite, plus ouverte, plus inventive, là où surgit mystérieusement l'Amour. Cet Amour seul capable d'innover bellement la chair et l'esprit.

Il est tout un de l'amour et de la foi, de l'homme et de Dieu dans la soif mystérieuse au fond de soi et de l'autre.

L'homme est plus question que réponse, contrairement à l'animal. C'est par cette ouverture de transcendance que passe Dieu pour nous atteindre au vif de l'âme, au nu du cœur.

Dieu de la question, de la soif, de l'amour gratuit jusque dans l'angoisse pascale de la mort. Dieu du pari et non de la certitude. Dieu

du risque et non de la sécurité. Dieu de la folie lucide et non de la logique fermée.

Dis-moi quelle est ta soif, je te dirai quelle est ton humanité et ton Dieu, ton monde et ta foi.

Dis-moi quelle est ta faim, et je te dirai quelle est ta politique. Eh oui, les Béatitudes nous parlent surtout de la faim de l'homme et de Dieu. Le pain nécessaire n'est pas pour cela dévalorisé, bien au contraire. Mais cette responsabilité première dépend de la qualité de la faim qu'on a, et qu'on partage avec les autres. Qu'est-ce que le pain sans la faim ? Que devient la civilisation chez les hommes gavés ? Est-il malheur plus grand que la perte de la faim ?

Des chairs tristes et blasées cherchent désespérément à ressusciter leur désir. Mais trop de choses inutiles écrasent l'élan du cœur et encombrant la faim de l'âme. On a dénoncé le spiritualisme de l'âme ennemie du plaisir, faudra-t-il démystifier les illusions du plaisir sans âme ?

Ce temps commence à avouer ses inquiétudes spirituelles. Mais il dissocie à son tour la chair et l'esprit par un chemin inverse. On ne passe pas de la bouffe à l'extase ! Le désir proprement humain dépend de sa qualité spirituelle. C'est elle qui donne au plaisir humain son élan de joie durable, de bonheur vrai, d'incessant dépassement. L'illusion des fils de l'abondance, c'est de croire le spirituel facile. Voyez ces nouvelles cliniques du cœur qui vous offrent des techniques rapides. Quelle imposture ! Le Dieu des Béatitudes tient un tout autre langage.

Point de vue scandaleux de l'Évangile qui pointe la pauvreté comme lieu privilégié du mystère de Dieu et de l'homme. Au regard de nos riches Babels modernes, la foi et la conscience paraissent inutiles, insignifiantes. Même dans les luttes du pain, certains disqualifient les faims de l'âme. Pourtant, n'est-ce pas là la première source des décisions les plus fortes, des dépassements courageux ? Combien, à gauche comme à droite, méconnaissent cette touche humaine ?

Touche d'âme qui sait le mal plus profond et le bien plus exigeant que ne le laissent entendre les scénarios idéologiques et politiques.

Touche d'âme qui crie le scandale de la mort, du pouvoir fou, du mystère angoissant de la conscience, du Tout-Puissant incapable.

Touche d'âme méfiante devant des espérances et des résurrections trop faciles qui n'ont pas fréquenté les profondeurs du mystère, du silence, de l'attente, de l'angoisse humaine.

La foi n'ajoute pas, elle creuse

[Retour à la table des matières](#)

La foi n'ajoute pas, elle creuse. C'est la leçon du puits et de ses sources. Pour de fortes solidarités, il faut de profondes solitudes. Pour un pain abondant et partagé, il faut des faims conniventes et solidaires.

Non, je n'ai plus le baptême aisé, qu'il s'agisse de mystique, de politique ou de pain quotidien. Je crains les raccourcis. Je me méfie des libérations ou des conversions rapides qui font l'économie de la longue marche au désert. Voyez comment nous ne savons plus reconnaître nos rémanences d'Égypte, comment nous jouons du clairon devant Jéricho. Qui de Jésus passe-partout, qui du Québec-idole, qui de Marx ou de Mao, ces nouveaux dieux de l'Olympe moderne. Quand la vie perd toute signification intérieure à elle-même, on s'invente un monde magique d'initiés, une libération garantie, une rapide efficacité sacramentelle. Ainsi, certains parlent de la conversion comme autrefois de coup de foudre.

On comprend que ces échéances faciles détruisent souvent leurs bateaux avant de les avoir mouillés. Tout, tout de suite, à la vitesse électronique. Crédit immédiat, révolution instantanée. Voilà un infantilisme navrant, si peu avoué.

Je veux bien faire la part des insécurités. Dans les temps de désarroi, on s'accroche à la première bouée. Il faut admettre que la religion s'y prête à peu de frais. Tel ce recours à l'Esprit, comme hier à la Providence. On est loin du trésor caché, patiemment cherché... des longs silences de Dieu, de sa réserve qui nous invite à ouvrir notre propre sentier.

Nous ne savons plus ni le temps de l'homme ni le temps de Dieu. J'insiste encore, il y a tant de courts-circuits. De la carte de crédit au charisme, de la révolution au Royaume. La rentabilité immédiate en tout. Café instantané, pilule, guérilla, grève sauvage, *sit in*, *revival* religieux, cri primal et que sais-je encore.

Ces nouveaux sacrements (*ex opere operato*) sont des rémanences infantiles de la religion magique. Voilà qu'à son tour le croyant qui a démystifié ses réponses magiques retourne le fer vers les nouveaux rituels pseudo-religieux d'un monde matérialiste devenu superstitieux dans son désespoir.

Oui, je n'ai jamais autant apprécié la discrétion de Dieu qui me laisse à ma chair nue, à ma conscience questionnante et aussi à ma pleine responsabilité. Mes amis incroyants y sont pour quelque chose. Leur silence intérieur m'a renvoyé au mien. Ils m'ont ramené à la question. Mes réponses étaient dérisoires. Voyons cela de plus près.

La Bible n'a pas commencé par la Parole créatrice, mais par un appel chargé d'une longue histoire, ouvert au pari de l'Impossible. Non pas le froid pari pascalien, mais la recherche têtue du levain invisible dans la pâte du monde. Une libération radicale au creux des tâches historiques les plus matérielles. De la mer Rouge aux confins du vieux testament. Du Jourdain au départ de Jésus, la réserve croissante de Dieu libère d'abord l'espace de l'âme et du politique. Et à l'horizon, elle nous révèle que le pari sera gagné. Non pas par un retour au jardin donné, mais par le risque de la Ville et de l'âme que l'Esprit habite. Babylone naguère condamnée dans son enfermement idolâtrique devient le lieu du Royaume. Relisez l'Apocalypse de Jean. Elle débouche sur un horizon qui ne meurt pas. Voilà le pari fou que rejettent tous les clercs savants.

Mais il fallait le long silence de Dieu et le retrait de l'âme pour comprendre l'illusion et la fragilité des Babels toutes en hauteur, sans profondeur humaine, spirituelle et politique. Babels de ces Églises et de ces cités qui ignorent et le temps et l'espace nécessaires à d'authentiques libérations.

Les fausses totalités

[Retour à la table des matières](#)

Pas plus que Dieu, on ne saurait circonscrire l'homme et sa conscience par des institutions. Voyez l'extraordinaire liberté de Jésus face à celles-ci, même le sabbat. Les lendemains du Procès nous ont révélé la force énorme de la conscience, et du silence de Dieu. Cette force abolit d'abord les frontières fermées de tous ordres. Elle dégage et la responsabilité politique et la liberté intérieure.

Cette autre délicatesse de Dieu nous renvoie à notre pleine décision, à notre vie réelle (« Cessez de regarder en haut »). Nous voilà libres pour l'investigation de tous les chemins possibles. Jamais plus une institution qui se substitue à la conscience, une Église-société, une politique « dominante ». L'a-t-on compris ? Combien en sont encore à l'Ancien Testament en mystique comme en politique ?

L'Évangile marque une rupture radicale après une longue éducation. Dans l'économie nouvelle, on passe de l'homme créé à l'homme libéré qui a la grâce de se réinventer. Passage aussi du jardin donné à la cité de nos mains et de l'Esprit ; passage de l'ordre hiérarchique au peuple en marche.

Chez les Hébreux, Yahvé était roi. Jésus, lui, a refusé la royauté. Nous n'avons rien compris en en faisant le Christ-Roi, l'institution arrivée, l'Homme défini, le Dieu circonscrit. On sait comment tout cela a servi le pouvoir clérical et défiguré l'Évangile. Le Dieu du monde nouveau ressemble à la mer qui a fait les continents en se retirant. Nous sommes avec nos sciences, nos dogmes et nos techniques comme les Grecs qui abhorraient le mystère. Nous adorons

nos sculptures comme des perfections achevées. Oui, il n'y a qu'un péché : l'idolâtrie, la frontière fermée, l'infailibilité.

Voilà où nous amène ce sens du mystère que nous apprenons dans le silence de l'âme et la discrétion de Dieu. Non pas une solitude de repli, mais une ouverture intérieure à une plénitude. Le mystère est « plein » débordant et non « vide » désespérant. Certes, il commence par élargir l'espace, mais c'est pour libérer la source, l'action, le don. Passage obligé du désert où l'on réapprend le battement de son cœur dans un environnement minéral et muet, et aussi l'amour gratuit de Dieu dans l'humanité dépouillée.

Jamais la foi n'a été aussi peu fonctionnelle. Quelle grâce ! Le Dieu de l'homme chrétien est don gratuit, inexplicable. Folie aux yeux de la science et de la théologie savante. Scandale pour le bon sens de la cité grecque et de son Parthénon, et de toutes leurs répliques contemporaines, à New York, à Rome ou à Pékin. Foi inutile, non rentable pour le Capital comme pour la Révolution. Son Dieu gratuit rappelle à tous les pouvoirs que l'homme vaut pour lui-même.

J'aime cette belle connivence évangélique entre le primat de l'homme sur la loi et le Dieu mystérieux hors du temple. Jésus sur la croix, c'est la rencontre de l'homme nu et de Dieu nu. L'homme avec son unique condition humaine, contestant radicalement tout ce qui aliène cette dignité fondamentale, jamais négociable. L'homme aimé pour lui-même et non pour la gloire de Dieu, pour l'Ordre ou la Révolution, pour quelque Église que ce soit.

L'Évangile conteste les deux grands systèmes dominants, tous deux centrés sur l'homme producteur qu'ils instrumentalisent différemment. L'Évangile désavoue aussi, et encore plus, le pouvoir qui exproprie la conscience. Démonisme trop peu souligné de toute idéologie cléricale. La pire des aliénations religieuses et politiques. Le totalitarisme le plus profond. Jésus n'a eu que sa conscience à opposer aux pouvoirs conjugués. Voyez cette entente cléricale des grands prêtres, des politiciens, des scribes savants, des riches sadducéens pour maintenir la structure.

Crucifié hors les murs de Jérusalem, le fils de Joseph signifiait ainsi que l'homme nu n'a pas droit de cité dans un monde de pouvoir. Du coup, le mystère du Dieu impuissant acquérait une signification extraordinaire. D'abord celle d'une humanité et d'une cité non fondées sur le pouvoir, puis celle d'un Dieu non potestatif, scandaleusement serviteur de l'homme qu'Il aime à la folie.

Un amour fou, subversif, libérateur

[Retour à la table des matières](#)

Cette utopie de Jésus est apparue étrangement comme une dangereuse menace pour la « sécurité nationale » et impériale. Mais il faut un second regard, une vue de foi pour saisir le sens subversif et le dynamisme libérateur de ce retrait de Dieu dans la mort de l'homme nu. On aurait pu s'attendre à une victoire décisive des Pouvoirs. Au contraire, la mystérieuse résurrection de Jésus apporte une nouvelle force dans le monde : une conscience, une espérance, une vie, un amour plus forts que la mort. Échec radical du Pouvoir absolu et de l'évidence du savoir face à cette nouvelle conscience. Dieu va désormais emprunter ce chemin invisible, mystérieux d'un Esprit insaisissable à l'intérieur de l'homme nu. D'où un renversement profond de perspective. Société politique et Église deviennent des entités secondes ; elles ne sont plus à l'amont de la conscience, mais à l'aval. Non plus une Cité ou une religion qui définissent l'homme. Plutôt l'inverse. Ce renversement est précédé par l'alliance amoureuse et folle entre la conscience nue et Dieu hors circuit. Point de départ d'un homme nouveau, d'une cité inédite, ouverte au Royaume. Il faut réapprendre les humbles démarches des témoins de la Bible et de l'Évangile qui mènent à cette radicalité de l'aventure humaine mystérieusement habitée par un Amour plus fort que la mort.

Abraham, Moïse, le peuple d'Israël, Jésus, tous sont d'abord passés au désert du silence et de la nudité, de l'angoisse et du mystère. Ils y ont trouvé à la fois leur âme et leur Dieu. Non pas dans une intériorité idyllique, mais dans une lutte plus profonde, celle de la foi et du

doute. Lutte intérieure qui précède toutes celles de la terre nouvelle à l'horizon.

Notre époque « politique » ignore ce chemin, Oh ! je sais le danger d'une mystique enfermée dans son désert intérieur, qu'elle soit religieuse ou laïque. Je le répète : les solidarités de ces faims radicalisées doivent d'abord déboucher sur des luttes courageuses et des politiques audacieuses du pain. L'homme chrétien n'a pas à choisir entre la prière et l'engagement. C'est un faux dilemme. Ce qu'il faut bien établir, c'est le rapport entre la libération d'Égypte, le passage au désert et la construction de la cité nouvelle. Je veux surtout signaler l'importance du désert, face à des mystiques bavardes et à des politiques de surface. Je plaide une aventure intérieure plus profonde où l'on creuse patiemment le puits de son âme et de son Dieu dans le ventre de sa terre, de son peuple et de son temps.

Cette extraordinaire présence silencieuse de Dieu

[Retour à la table des matières](#)

Il n'y a de vraies solidarités qu'en profondeur. Non pas le désert à côté ou lointain, mais celui de l'intériorité en pleine vie active, celui de l'empathie gratuite des consciences, celui de la rencontre avec un Dieu discrètement présent aux combats de la cité.

Certains politisés se moquent de ce qu'ils appellent « l'intimisme ». Ils n'ont peut-être pas compris la force inouïe de la rencontre des consciences dans l'espace intérieur libéré par la présence silencieuse de Dieu. Là où les hommes découvrent leur humanité vraie en deçà des statuts de l'avoir, du pouvoir et du savoir. Libération première ou ultime, mais toujours la plus décisive. Elle passe par le creuset d'une pauvreté radicale commune, révélée bien sûr chez ceux qui n'ont que leur condition humaine à mettre dans la balance, et qui vivent en vérité la soif de justice et une profonde faim d'amour. Les Béatitudes, quoi ! L'homme nu dans le Dieu nu. Jésus-Christ !

Évidemment, cette conviction évangélique heurte toutes nos logiques reçues ou nouvelles. Elle n'entre pas dans les scénarios

idéologiques en présence. Elle apparaît un chemin apolitique et même aliénant. C'est pourtant celui de Moïse au désert du buisson ardent, celui de Jésus au désert de sa lutte intérieure avant son ministère public. Marque évidente de tout le mouvement prophétique. « Je te conduirai au désert et te parlerai au coeur. »,

Le désert biblique et évangélique, c'est l'espace libéré des choses, du non-homme ; c'est l'espace intérieur que l'on doit creuser comme un puits pour atteindre la Source ; c'est la prise de possession de sa terre, de son identité profonde ; c'est le lieu décisif de la solidarité des hommes dans une même soif radicale de justice ; c'est l'alliance de deux abandons, de deux aveux dans une folle étreinte qui libère l'espérance d'un monde amorisé.

Naissance de l'humanité à elle-même

[Retour à la table des matières](#)

Mystérieux paradoxe évangélique que cette démarche du Dieu gratuit, inutile qui fait jaillir l'inédit de la Bonne Nouvelle, d'un monde nouveau dans la condition radicale et commune de l'humanité.

Dieu se vide de sa condition divine en Jésus pour libérer d'abord l'humain authentique, et le rendre capable de créer à son tour une terre nouvelle avec la force conjuguée d'un cœur nouveau et de l'Esprit.

L'apolitisme évangélique laisse place à une responsabilité politique porteuse d'une humanisation et surtout d'une amorisation possible de la cité. Sans cet horizon d'espérance, la lutte est sans espoir, le discours politique est piégé, la violence devient pure destruction.

Le départ de Dieu est donc au service de l'émergence humaine, d'une transcendance intra-terrestre, d'une cité nouvelle à bâtir, d'un dépassement inédit. Une étape constamment télescopée par tant d'hommes d'Église et de théologiens.

Naissance de l'humanité à elle-même, voilà la première libération découverte dans le cri : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

L'humanité livrée à elle-même découvre son identité, son vrai visage quand Dieu se retire et se fait inconnu dans la mort de la croix. Cette brèche ouvre une transcendance scandaleuse, inexplicable là où se nouent le mystère de l'homme et celui de Dieu. L'inattendu de la Résurrection ouvre le pari de l'homme possible dans la foi en l'impossible. Voyez le Christ qui devient le Dieu inconnu au lendemain de Pâques. Les disciples ne reconnaissent pas Jésus sur la rive.

Dieu ne crie pas son triomphe. L'Évangile de Marc se termine dans le silence du tombeau, comme s'il nous disait : « À votre tour de risquer la création nouvelle., Le Père se retire pour que le fils devienne père ³.

En soustrayant le mystère du Dieu qui se fait inconnu, on évacue l'essentiel de son Dessein. Paul a mis du temps à l'admettre après son échec à l'Agora d'Athènes. Il est resté sur la réserve. Et voyez son

³ J'ai le goût d'évoquer ici certains grands moments d'humanité marqués par les traces de Dieu, au regard du croyant. Par exemple, le passage d'Oedipe roi à Oedipe à Colone. Sophocle nous montre le premier Oedipe qui se crève les yeux après le meurtre de son père. Il refuse de voir sa réalité. La lutte avec les forces ténébreuses et destructrices de l'homme s'engage dans la conscience d'Oedipe. Celui-ci doit naître pour un amour capable de paternité. Nous pouvons rapprocher pareille aventure de celle de Nicodème.

Mais ne quittons pas trop vite l'entre-deux coincé entre le meurtre du père et l'amour possible. Là où le monde contemporain se trouve massivement. Kafka en témoigne. L'entre-deux est devenu prison. Un jour Kafka retrouve l'espérance devant une peinture classique représentant le tombeau ouvert de Pâques. Image trop peu explorée de l'aventure évangélique. Le vieux texte de Marc plus près des sources originelles nous y invite. Le Christ ressuscité devient le Dieu « cherché » de Grégoire de Nysse, d'Augustin, de Pascal, de Kafka. Un Dieu bien différent de celui des pratiquants habitués, des croyants satisfaits, des dogmaticiens sûrs d'eux-mêmes.

La possession tranquille de la vérité s'oppose au retournement de la plante humaine vers la Lumière nouvelle du Christ. J'aime bien l'image très paulinienne du mystique qui place le Ressuscité au centre du monde. Plus les hommes dispersés à la périphérie du cercle s'approchent de ce point focal, plus ils se rapprochent les uns des autres. Mais une telle référence géométrique ne doit pas nous faire oublier le mystère de cette aimantation gratuite et de son Pôle déraisonnable qui échappent à toutes les structures de nécessité.

discours de foi par la suite. Le Dieu de Jésus est folie aux yeux de toutes les logiques. À Athènes, Paul avait parlé en termes de savoir. Sa théologie se voulait science et preuve.

Il témoignera désormais de l'amitié inattendue et insensée de Dieu en Jésus-Christ. Scandale pour les héritiers du vieux Testament, folie pour les Gentils de la raison et du bon sens. Tous les clercs de ces certitudes ont conduit la vie chrétienne à de faux visages de l'homme et de Dieu.

Croire en l'homme, croire en Dieu, un même mystère

[Retour à la table des matières](#)

Aujourd'hui, le défi se radicalise dans la mesure où les scientifiques nient la réalité et même la possibilité de l'homme libre et responsable. Tout se passe comme s'il fallait désormais « croire » en l'homme, comme si le spécifique humain se situait au-delà de la science. Et voilà la relance imprévue du mystère de notre aventure. Pour nous croyants, c'est par là que le Dieu inconnu offre une nouvelle alliance toute gratuite avec la conscience mystérieuse de l'homme.

Ce signe des temps a d'étranges connivences avec les lendemains de Pâques. Nos prédécesseurs chrétiens ont bien retenu la Parole du Ressuscité. Aujourd'hui, nous découvrons son silence, son départ, comme un repli d'amour pour la naissance d'un homme nouveau, d'un avenir ouvert et possible. La résurrection de Jésus entraîne celle d'une humanité et d'une histoire inédites. Moins un don qu'une libération qui permet aux hommes d'envisager un monde tel qu'ils le veulent, et de le faire. Cette fois, à l'image de ce qu'ils sont devenus en Jésus-Christ.

J'ai entendu ce langage dans la bouche de la Sagouine : « Le ciel, c'est d'abord le monde tel que nous le voulons, tel que nous le rêvons. » Bien sûr, il y a un plus dans le Mystère de Dieu et du Royaume. Mais ce « plus » passe par la cité et l'homme radicalement renouvelés.

Revoyons l'itinéraire que nous avons suivi jusqu'ici et essayons d'en dégager les principaux horizons.

L'impossible de Dieu conjugué au possible de l'homme

[Retour à la table des matières](#)

Dans le monde d'aujourd'hui, Jésus-Christ se présente d'abord comme l'alliance du Dieu gratuit et de l'homme possible. Cette alliance échappe aux structures physiques et logiques des nécessités.

Notre foi n'a plus rien de la religion fonctionnelle, dès qu'elle entre dans le mystère pascal de l'homme nu livré à lui-même, jusqu'à l'absence de la dernière garantie : Dieu. Voilà le drame de Jésus et le nôtre.

Ce n'est qu'au sortir de cette nuit que nous découvrons la présence discrète, silencieuse, libérante de Celui qui est avec nous jusqu'à la fin de nos combats pour vaincre tous les germes de mort dans ce monde du non-homme, de l'homme nu crucifié.

Une certaine Église cléricale, lourde de sa rémanence greco-romaine et de son dépôt dogmatique pétrifié, ne sait plus ni cette Bonne Nouvelle d'autres possibles ni cette dynamique d'autocréation d'un homme nouveau, d'une histoire inédite.

Comme par le passé, Dieu quitte une fois de plus le temple des clercs, la religion enroulée sur elle-même, la foi certaine et sécurisée. Nous revivons nouvellement le deuxième exil d'Israël, la croix de Jésus hors de Jérusalem. Une Église-société est en train de mourir. Dieu se cache dans le désert du cœur et de la cité séculière. Son silence fait place à une parole de foi, plus humble, mais toute de nous. Son inutilité dégage notre responsabilité. Son amour gratuit est au service de l'homme debout, vivant, libre, plus fort que toutes les structures de nécessité ou de domination.

J'insiste encore. La libération pascal dégage constamment l'inédit des gratuités de Dieu dans l'inédit d'une histoire désormais toute livrée à la responsabilité de l'homme nouveau. Voyons bien les conséquences.

Jamais l'idéologie cléricale, avec son orthodoxie itérative et ses structures mentales totalitaires, ne m'est apparue aussi étrangère et réfractaire aux voies inattendues de l'Esprit, aux libres cheminements historiques des hommes. Cette idéologie est incapable de Bonne Nouvelle. Pour elle, tout a été dit dans l'Écriture, et surtout tout a été défini par son système. Quelle réduction du mystère de Dieu et de l'homme en Jésus-Christ ! D'où ces discours ecclésiastiques et cette abondante production théologique, souvent enfermés dans un univers mental de répétition et de redondance. D'où cette méfiance devant une parole originale et laïque qui ne redit pas exactement les formulations officielles.

Certes, on sait être subtil dans le contrôle des « fidèles ». On parlera de pédagogies différentes, d'adaptations. Mais pas question de toucher au contenu, comme si celui-ci était achevé, figé. Voyez nos Synodes sur l'évangélisation et sur la catéchèse, voyez nos appareils d'encerclement et de contrôle du Royaume. Bien sûr, on distinguera le « pas encore » du Royaume, et le « déjà » arrivé, mais on maintiendra la contradiction d'un système clérical et doctrinal bien étanche.

Un royaume entre les mailles

[Retour à la table des matières](#)

Nous voilà bien loin de l'extraordinaire décousu de la Bible, des Évangiles, de l'histoire et de notre aventure. Or, la grâce de l'avènement mystérieux de Dieu passe justement entre les mailles, par l'espace de la liberté inventive, du possible imprévisible, de l'initiative inattendue, de l'amour gratuit, bref de tout ce qui échappe à la science et au dogme. Folie de la croix, mystère de la Résurrection.

Le clerc ne sait pas le silence de Dieu, encore moins son absence libérante ; il ignore les interstices merveilleux des inédits de l'homme et de Dieu.

Nous retrouvons un climat pascal, quelle grâce ! Dans le silence de Dieu, dans cet Inconnu ressuscité que les disciples ont peine à identifier, nous découvrons le plus fondamental et le plus original de notre passionnante aventure. Nous redevenons des mutants libres et créateurs dans la lutte comme dans l'exploration d'une civilisation nouvelle avec cette force (*dynamis*) que dégage le Dieu gratuit de notre foi.

L'impossible de Dieu dont parle Jésus dans son Évangile brise la butée cléricale des orthodoxies religieuses et politiques. Il libère la soif, la question, les possibles, l'inattendu, l'imprévu. Toutes ces ouvertures de grâce qui font mieux comprendre l'avènement indicible de Dieu dans l'opacité de l'histoire, et l'émergence d'une humanité que la civilisation savante d'aujourd'hui juge impossible.

Dans ce monde pharaonique de Babels et même dans cette religion qui se prend fausement pour la terre promise, il existe toujours un désert où l'amour mystérieux de Dieu nous fait signe. À ce rendez-vous, se noue une Alliance nouvelle qui relance notre plus profonde espérance en l'avenir de l'homme, et de ses combats pour une Cité nouvelle qui dans le Royaume de Dieu ne mourra pas.

Le temple sera détruit, mais Babylone sera sauvée. Et notre chair verra le Dieu vivant.

Une parole

I. À la suite de Jésus, un témoin du commun

[Retour à la table des matières](#)

Un prêtre « engagé » n'est-ce pas une expression piégée ? Est-il une seule responsabilité qui ne soit une sorte d'engagement ? Certaines militances idéologiques ont souvent rétréci, biaisé, et même annexé cette expression moderne. Je préfère des mots à la fois plus simples et plus fondamentaux comme « responsable », « témoin ». Ils sont plus près du pays quotidien, de l'humanité commune.

Voyez Jésus de Galilée, fils de Joseph. Inclassable. Scandaleusement de « tout un chacun ». Aucun groupe idéologique n'a pu se l'approprier. C'était un « désengagé » à leurs yeux. Il les a tous déçus, même les plus sympathiques. Certains m'objecteront ici, à la moderne, que Jésus était un « marginal » prophétique, charismatique. Ils passent à côté de l'essentiel, du vrai scandale évangélique, de la folie réelle de Dieu. Même la pauvreté, si importante dans le discours et la mission de Jésus, n'avait pas seulement un sens de classe sociale. C'est là une autre réduction idéologique. La refuser, c'est s'attirer les foudres des nouveaux inquisiteurs. Chacune des époques décrète ses hérésies. Charismatiques et politisés chrétiens, par exemple, s'excommunient, parce qu'à leurs yeux il n'y a qu'une façon de comprendre et vivre l'Évangile. Une seule manière d'être croyant, d'être religieux, prêtre ou laïc. Cette remarque ne veut pas pour autant disqualifier les partis pris historiques inévitables et les vocations particulières.

Retourner au « commun », c'est une condition humaine et évangélique de base pour être des « pauvres » et de tous, comme a voulu l'être Jésus lui-même. Dieu avec nous. La catholicité est le nom

ecclésial de cette universalité. La communauté humaine est le nom politique de cette visée. A-t-on vraiment compris cette référence centrale de Vatican II : peuple de Dieu... la portée véritable de cette insistance sur l'idée-force de « peuple » ? Eh oui ! le « commun » dans son sens populaire non seulement nous dégage des corridors idéologiques ou théologiques, mais aussi libère la pluralité des chemins possibles de l'Esprit, et la pluralité des manières de vivre en peuple, évangéliquement aussi bien que politiquement. Quand on perd de vue ce sous-sol humain et évangélique, on se prête à des changements de pouvoirs semblables, Le. au-dessus du peuple et des peuples, même quand il s'agit d'un pouvoir de classe. Voyons le témoignage de Jésus lui-même.

Jésus n'a défini nulle part le Royaume. Il a parlé de plusieurs demeures. Sans acception de personne. Sa propre liberté nous renvoyait à la nôtre totale et responsable dans une histoire ouverte. Comme celle-ci, l'espérance n'avance pas sur rails. Ce sont toutes les réalités, tous les péchés, toutes les virtualités du pays réel qu'elle assume. Création, Incarnation, Pâque et Royaume sont d'une amplitude croissante et non d'un rétrécissement sélectif, comme le laissent entendre les « initiés » d'hier et d'aujourd'hui.

Jésus lui-même en témoigne. Il abat barrières et frontières tout au long de son itinéraire de salut. Il se fait baptiser comme tout le monde par Jean-Baptiste ; il refuse la royauté ; il plaide un sabbat pour l'homme ; il proclame les Béatitudes de l'homme nu, de la condition la plus fondamentale où se retrouvent tous les hommes, tout l'homme. Un peu comme s'il craignait que la condition divine ne soit, elle aussi, réduite par des conceptions bornées de la condition humaine, de la vie, du monde, de la foi. Bien sûr, sa démarche a pu passer par des chemins privilégiés, par des élargissements progressifs, mais l'Évangile n'en demeure pas moins habité de bout en bout par la visée ample et généreuse d'une création abondante et d'une grâce surabondante.

Dans cette perspective, la pauvreté n'est pas un objectif, mais un chemin, un creuset de liberté, de fécondité pour une richesse commune. *J'ai toujours craint des résurrections spirituelles bâties sur des irresponsabilités sociales et économiques.* Le christianisme se

refuse à la dichotomie matérialisme VS spiritualisme. Pour nous, le pain est aussi spirituel que matériel. Voyez la mutuelle inclusion du pain quotidien et du Corps du Christ dans l'Eucharistie. Le levain dans la pâte, le sel de la terre, la lumière du monde. Voyez comment l'Évangile cheville cette dualité dans l'unité d'une même pédagogie de base.

Relisez attentivement les dernières pages de l'Apocalypse qui expriment les horizons décisifs de la Bible et des Évangiles : c'est le projet humain intégral symbolisé, matérialisé, historicisé par la Ville qui est traversée par le fleuve de l'Esprit et transmuée dans le Royaume. On retrouve ici non pas Jérusalem, mais Babylone, eh oui la Babylone condamnée au début de la Genèse... ce terreau d'ivraie et de bon grain que tant d'engagés veulent départager selon leur idéologie religieuse ou politique. Or, nous sommes à un moment historique où jamais la terre des hommes et de Dieu n'a pu être aussi en situation prophétique pour se percevoir en « communauté de destin » malgré des divisions et des exploitations scandaleuses. Jamais l'avenir des uns et des autres n'a été aussi interdépendant, aussi globalement concerné.

Une priorité pastorale

[Retour à la table des matières](#)

Voilà un premier fond de scène qu'il ne faut jamais perdre de vue. Dans ma foi, dans mon ministère, comme dans mes options humaines et politiques, j'ai toujours voulu garder en vue cette visée de base pour interpréter mes partis pris, mes engagements polarisés, mes identités particulières, mes appartenances sociales et ecclésiales. La pastorale comme la politique est toujours menacée de choix exclusifs, de sélectivité inconsciente.

Jésus était d'abord et avant tout du commun, du peuple, de la « foule », de tout l'homme et de tous les hommes, comme son Père. Avons-nous compris vraiment ce retour de Vatican II à une Église « peuple de Dieu » ? La communauté chrétienne n'est pas là pour elle-même, mais pour toute la ville à acheminer dans le Royaume. Cette

interpellation vaut pour tous les groupes ecclésiaux, pour toutes les vocations particulières. Le prêtre se doit de le rappeler à lui-même et aux autres, aux divers engagés. Ce n'est pas verser dans une vision universelle bien abstraite ; c'est plutôt réintégrer l'amplitude du Royaume dans les chemins particuliers de l'homme et de l'Esprit ; c'est aussi respecter la vie dans sa totalité ; c'est enfin réaffirmer une grâce offerte gratuitement à tous les hommes.

Une telle conviction a marqué mon ministère depuis les débuts. Je n'ai écarté personne de ma route. J'ai accepté le dialogue avec n'importe qui sans pour cela éviter de rudes confrontations et conflits. Pour cela, j'ai compris qu'il fallait être un homme du commun, un simple croyant, un baptisé de Jean comme Jésus, un fils de Joseph. Tout engagement particulier est second par rapport à cette base humaine et évangélique. Dans les crises récentes d'identité, des prêtres, des religieux, des laïcs se sont trop souvent repliés sur des terrains sélectifs. D'où ce regain de la vieille tentation des « initiés », des « illuminés ». Tentation qui a marqué tous les grands tournants de l'Église depuis les origines. Pensons aux sectes mystiques, idéologiques ou autres. Est-ce un passage obligé, inévitable qui fait partie des crises humaines et historiques ? Peut-être. Raison de plus pour revenir sans cesse à cette liaison évangélique entre le commun des hommes et l'universalité du Royaume, entre la communauté humaine fondamentale et l'Église-peuple de Dieu, entre le pain quotidien et le Corps du Christ, entre le pays réel de l'Incarnation et la Pentecôte de toutes les langues.

Une révolution d'en bas

[Retour à la table des matières](#)

Au moment où les hommes tentent de reprendre les choses par le fond, par les questions les plus fondamentales, le prêtre doit se joindre à cette démarche radicale avec la conviction que l'Évangile loge d'abord la Bonne Nouvelle dans cette révolution du sous-sol. Tout le reste est livré à la responsabilité séculière, profane, politique qui ne devrait pas suivre des lignes de démarcations religieuses, encore

moins confessionnelles. À témoin, les ambiguïtés de la démocratie chrétienne, de l'école publique confessionnelle. Quels croyants ont produit nos collèges catholiques ? On a le goût de dire : plus c'est confessionnel dans ce domaine-là, moins c'est évangélique. Un paradoxe inavoué. Combien en sont encore à la pastorale de la chrétienté, comme si elle était « essentiellement » plus près de l'Évangile authentique ?

On est encore loin d'une vraie laïcité, et davantage d'une pensée chrétienne qui y voit une exigence de liberté évangélique, d'évangélisation plus vraie dans un contexte de sécularité respectée. Condition aussi pour comprendre que la foi peut s'investir, se vivre dans diverses cultures, dans différents modèles sociaux. L'histoire récente nous a montré comment les évangélisateurs n'ont pas su jouer leur rôle le jour où ils n'ont plus eu le pouvoir d'aménager le terrain et de définir les règles du jeu. Quand leur maison n'était plus celle des hommes, quand l'Église ne moulait plus la société, quand être du commun ne signifiait plus être « catholique ». Combien d'hommes de l'Église ont tiré la leçon de l'affaïssement soudain de ce qui semblait être une des forteresses catholiques les plus solides du monde : la chrétienté québécoise ?

Qu'une dislocation aussi rapide dans une révolution des plus tranquilles nous ait si peu alertés m'apparaît la plus belle preuve de l'aveuglement clérical de bien des prêtres, religieux et laïcs. Nos réponses pastorales vont-elles vraiment dans le sens évangélique d'un levain résolument situé en pleine pâte historique, laïque ? Le courant Lefebvre n'est que l'excès de plusieurs autres courants catholiques actuels beaucoup trop intra-ecclésiaux. L'Église, hier moule de la société, est devenue aujourd'hui une Église-à côté de la société, immigrée de l'intérieur. Plusieurs des nouveaux candidats au sacerdoce sont de cette veine. Et cela m'inquiète beaucoup. Certes, on entend une certaine voie hiérarchique qui affronte évangéliquement des enjeux séculiers du commun. Mais le style d'Église, de pastorale, de foi dans ses expressions courantes, est souvent un levain à côté de la pâte, un monde en soi. Au moins, en chrétienté, on pouvait parier d'une foi du commun inscrite dans les circuits de la vie. Voyez, par exemple, le renouveau liturgique qui s'est enfermé dans le temple. Il n'y a plus, par exemple, de liturgie familiale. En dehors du terrain de

la fabrique, les expériences liturgiques sont en laboratoire, en serre, pour ne pas dire en secte.

Dans le tournant actuel, il nous faut des témoins laïcs et des prêtres de la cité, du commun, de la laïcité. J'ai essayé jusqu'ici d'en montrer les fondements évangéliques et les conséquences ecclésiologiques qui doivent guider les engagements du prêtre et les orientations pastorales.

Dans une deuxième étape je voudrais cerner un autre trait de l'engagement sacerdotal pour le nouvel âge dans lequel nous entrons.

II. Une dynamique du dedans

Requêtes d'un nouvel âge

[Retour à la table des matières](#)

Je viens d'évoquer un nouvel âge au cœur de la crise de notre civilisation et de toutes les sociétés. Bien des citoyens, en désaccord profond avec leur société, ont la tentation de démissionner, soit en se repliant sur la vie privée, sur le plaisir immédiat, sur le matérialisme le plus épais, soit en fuyant dans des utopies politiques ou dans le spirituel chimiquement pur. Pendant qu'on idéalise les marginalités, des poignées de « responsables » se crèvent à maintenir viables les institutions de service. Combien de gens sont partout, sauf là où ils sont ? Ils cherchent un sens ailleurs, comme les disciples au matin de l'Ascension.

Mais au creux de cette crise, un nouvel âge pointe. Plusieurs, comme nous l'avons vu, reprennent les choses par le fond, par le plus quotidien de leur expérience, par l'intérieur de leur être, par les actes les plus humbles de leur vie. La démarche ici est aussi modeste que radicale. Elle a beaucoup en commun avec la pédagogie évangélique.

Ces remarques ont d'énormes conséquences même pour l'orientation de l'engagement sacerdotal, pastoral. On ne peut se définir comme serviteur d'une part, et d'autre part penser, agir comme si le prêtre était premier maître à bord. Le service pastoral à double titre ne part pas de lui-même : il s'oriente en fonction des chemins de l'Esprit et des signes du temps. Or, ceux-ci relèvent particulièrement de notre responsabilité. De là l'importance de bien les scruter en se rappelant que la Bonne Nouvelle passe souvent par l'inédit de la vie, par les tournants décisifs, je devrais dire : par l'intérieur de ceux-ci.

Voyons donc un aspect capital de cette révolution du nouvel âge, à savoir : la quête d'une dynamique du dedans.

- Une dynamique du dedans, de la qualité de l'être, du coeur, de l'âme.
- Une dynamique du dedans de la vie réelle, du pain, des cadres les plus familiers de l'existence, du style de vie. Changer la vie, après on verra quelles structures lui conviendront.
- Une dynamique du renouvellement dans une foulée de long terme face aux marchands de l'éphémère, du prêt-à-penser, du prêt-à-porter.
- Une dynamique de liberté plus adulte, plus féconde face à cet étrange mélange d'attitudes sécuritaires et libertaires sans horizon ni profondeur. Deux grandes tentations des sociétés occidentales contemporaines.
- Une dynamique de foi et d'espérance qui agit à la manière d'un levain dans la pâte opaque d'une situation historique difficile
- Une dynamique d'amour capable des quatre saisons, capable d'un long hiver, d'un printemps explosif, d'une maturité estivale, d'un dénuement d'automne, capable de refaire ses feuilles, capable de nouvelles fécondités.

Je soupçonne que la redécouverte de l'Esprit n'est pas étrangère à cette dynamique du dedans. Voilà peut-être un signe de maturité au sortir de la crise. L'engagement pastoral devra rejoindre cette

deuxième radicalité, très proche de ce que nous avons appelé « témoin du commun ».

Leçons d'une expérience sacerdotale

[Retour à la table des matières](#)

Mais il faut en voir la portée concrète. Je voudrais faire appel ici à ma petite expérience d'homme, de croyant et de prêtre. Sur tous les terrains j'ai cherché une dynamique du dedans.

- J'ai tenu mordicus à travailler dans le même milieu, sans pour cela refuser des responsabilités plus larges. Milieu où j'ai privilégié un service évangélique auprès des ouvriers prolétaires.

- J'ai poursuivi dans ce même milieu des projets de fond, à long terme dans une prospective de renouvellement, en retournant patiemment le même terreau pour de nouvelles fécondités. Certaines équipes où je me suis impliqué ont plus de 10 et même 15 ans d'existence.

- Je n'ai pas rêvé une autre Église ; j'ai plutôt radicalisé et précisé mon enracinement dans l'Église réelle, comme je l'ai fait dans le pays réel. Je me disais : Si le Seigneur, malgré mes graves lacunes, continue fidèlement de me faire confiance pour faire avancer son Royaume, pourquoi n'agirais-je pas semblablement avec l'Église et ses faiblesses humaines ? Cela s'est exprimé par des liens très concrets et stables avec l'institution ecclésiale : communauté paroissiale, responsabilités diocésaines, enseignement à la faculté de théologie, pastorale ouvrière, etc.

- Même enracinement dans le peuple d'ici, sans exclusive. J'ai essayé d'établir une cohérence vitale entre ces fidélités renouvelées (non sans distance critique) : vocation sacerdotale, appartenance à l'Église, à mon peuple, à mon milieu.

Cette dynamique du dedans va beaucoup plus loin. Une autre expérience va l'illustrer.

Aussi longtemps que j'ai interpellé les pouvoirs d'en haut et défendu ceux d'en bas, je n'ai pas connu de très graves problèmes. Le jour où j'ai commencé une autocritique du dedans de mon milieu clérical, de mon monde professionnel, de ma classe moyenne, de mon groupe idéologique, j'ai connu un fort test évangélique de conversion de moi-même et des miens. Là, je me suis rendu compte que l'évangélisation la plus décisive, la plus difficile, c'était celle du dedans : entre pairs, à l'horizontale. Entre clercs, entre professeurs, entre syndiqués, entre hommes d'affaires, acceptons-nous de nous dire en face nos quatre vérités ? Voire une autocritique qui interroge une solidarité idéologisée comme une sorte de dogme reçu, obligé, indiscutable ; une telle autocritique est le test par excellence d'authenticité, de vérité humaine et évangélique ; elle est un déclencheur de conversion, une touche prophétique fondamentale. Les prophètes ont été tués par les leurs... et Jésus donc ! Il en va de la même logique dans l'impératif évangélique de correction fraternelle qui ne se ramène pas au catinage sentimental entre petits amis !

Cette démarche a aussi un sens éthique et prophétique particulier dans une société où la fonction critique hypertrophiée s'exerce systématiquement sur le dos des autres, sur le dos des idéologies et des partis pris adverses, sans qu'on s'applique à soi-même les mêmes règles de jugement, les mêmes exigences.

Le démon tenace du cléricalisme

[Retour à la table des matières](#)

Hélas, il faut ajouter ici que l'Église, elle aussi... ou plutôt des hommes d'Église au pouvoir enfreignent au sein de l'institution cette critique sociale et éthique qu'ils servent à la société civile. Pensons à l'absence de péréquation minimale entre les paroisses d'un même milieu. Pensons au soupçon clérical persistant face au jugement de conscience des adultes chrétiens, à leur discernement, à leur capacité d'exercer des responsabilités ecclésiales autres que comptables de fabrique, lecteurs d'épître, caporaux de service, membership au plus

consultatif. Qu'en est-il de l'esprit et de la lettre des droits de l'homme dans la façon de traiter les prêtres laïcisés ?

Une autocritique du dedans, effective, plus franche est encore trop rare dans une Église toujours aux prises avec son démon de cléricalisme. Je me demande avec angoisse si l'Église humaine et historique d'aujourd'hui n'est pas en train de sacrifier les requêtes les plus évidentes d'évangélisation à un système clérical. Voyez la moyenne d'âge du clergé très élevée un peu partout dans les divers continents, et chez nous. Si je tiens compte de la structure hiérarchique de l'Église, je veux dire clairement aux divers collègues épiscopaux qu'ils sont en train de commettre peut-être la plus grande irresponsabilité cléricale des derniers siècles. Aucune institution n'utilise plus mal ses ressources humaines dans ses tâches-clés. Pendant longtemps, les communautés religieuses, en plus de leur vocation propre, ont pu compenser les étroitesse du corridor clérical en matière d'évangélisation et d'entreprises pastorales. Il en fut de même pour l'action catholique.

Or, jamais la structure cléricale de l'Église n'a été plus en situation pour comprendre son inaptitude radicale à relever les défis majeurs d'évangélisation. Le tenace triomphalisme des renouveaux internes récents sert d'écran. Mais au bilan, le pouvoir religieux persiste à fuir le problème clérical de fond. Il n'y a pas de Paul en face de Pierre pour rappeler les conséquences des requêtes de l'évangélisation. Répétons-le : dans un contexte hiérarchique, le déblocage doit se faire à ce niveau-là. Le scandaleux ultramontanisme de nos évêques, et l'étonnante re-curialisation de l'Église vont à rebours non seulement de Vatican 11, mais aussi du rôle prophétique extraordinaire que pourrait jouer le christianisme dans le tournant radical de l'histoire présente. Une Église au-dedans du monde se doit d'éviter une bureaucratisation centrale qui constitue un monde en soi. La timide percée des Églises locales, depuis Vatican 11, semble de plus en plus menacée. Voyez les dernières prescriptions romaines en matière d'initiation sacramentelle. Elles biffent d'un trait les acquis récents en pédagogie évangélique et pastorale.

Je connais des évêques qui partagent mes inquiétudes, mais qu'attendent-ils donc pour se tenir debout ? Combien d'observateurs

même sympathiques constatent avec regret que la collégialité épiscopale s'est déployée dans un sens plus conservateur que prophétique. On laisse sans réponse des contradictions inouïes. Par exemple, si le pape invite l'Amérique du Sud à une réforme agraire, il ne fait pas de politique. L'évêque ou les prêtres qui l'affirment du dedans de leur milieu, eux, font une politique qui, aux yeux de Rome, n'entre pas dans leur vocation. Les croyants et les non-croyants le moins lucides sont de plus en plus scandalisés par les incohérences de notre univers clérical.

Partie prenante d'une autocritique prophétique

[Retour à la table des matières](#)

Certains d'entre nous se sont usés pendant des années à rappeler ces choses. Nous sommes restés au-dedans de l'institution, nous allons y demeurer avec la grâce de Dieu. Je serais personnellement injuste de ne pas reconnaître la liberté que mes supérieurs m'ont accordée, même dans des voies risquées d'évangélisation. Je suis un prêtre heureux... et en même temps déchiré par la situation d'ensemble de l'Église universelle et locale, et surtout par les aveuglements cléricaux -je n'ose parler de pharisaïsme - qui sont devenus un gigantesque obstacle et un contre-témoignage en rapport direct avec l'évangélisation du monde contemporain.

Si l'Église « humaine » dans l'histoire a mal pris certains tournants importants, comment refuser de reconnaître aujourd'hui, même en principe, qu'elle puisse commettre des erreurs aussi graves ? Non, je ne comprends pas cet aveuglement. Je ne le comprendrai jamais. Mon attitude ici ne diminue en rien l'espérance qui m'habite, et ma foi en l'Esprit et en ses voies mystérieuses de résurrection. Mais l'Esprit n'est pas le bouche-trou de nos insuffisances. Un peu plus, et l'on croirait parfois que les hommes d'Église sont prémunis du péché, de l'erreur par leur participation au Magistère. D'où la difficulté d'en arriver à une autocritique lucide, courageuse, évangélique du dedans. Or nous avons vu que cette démarche est fondamentale pour bien appréhender la situation réelle, la conversion à envisager, le témoignage à porter, la

pertinence historique à trouver, et surtout les signes du temps et de l'Esprit à découvrir.

Cette dynamique du dedans avec sa fonction prophétique et critique nous a amenés peut-être là où nous ne voulions pas aller. J'avais le goût de me limiter à dire les comment et les pourquoi du sacerdoce passionnant que je vis avec d'autres. Mais j'aurais mauvaise conscience de taire ce qui m'apparaît une crise cléricale peut-être sans précédent, en tout cas très grave, particulièrement au moment où nous entrons dans un nouvel âge. Fernand Dumont disait récemment que notre Église fuit l'angoisse, et préfère le frein à la moindre audace. N'est-ce pas inquiétant face à ce nouvel âge ?

J'emploie ce langage vert, à dessein, pour secouer l'inertie d'un monde ecclésiastique qui a connu toutes les apologies d'une Église triomphaliste, et qui se console devant un renouveau religieux pacifiant dans la mesure où il retourne au jardin de l'Éden, comme s'il ne s'était rien passé depuis la sortie du paradis... Babel, l'Égypte, le désert, la dure conquête de la terre promise, la destruction du temple, l'exil... Jean-Baptiste et Jésus assassinés comme les prophètes d'hier. Faut-il continuer dans la même veine ? Même Malraux, un athée, anticipait des temps difficiles et très exigeants pour le prêtre, pour les croyants, pour l'Église. Je crains ici des réponses infantiles qui nous enferment dans le jardin d'Alice au pays des merveilles où tout le monde est beau, tout le monde est fin... où tout le monde se balance comme un enfant dans le sein de la mère ecclésiale.

Je préfère une foi, un sacerdoce d'adulte, davantage du pays réel, du commun, du dedans, des combats de la cité, de la pâte opaque de la semaine. Le sucre de certains renouveaux actuels est tout le contraire du sel évangélique et de la terre qu'on a sous les pieds. Voyez les candidats au sacerdoce qui en sortent.

Cette interpellation de fond n'en reste pas moins gorgée de la sève têtue que l'Esprit fait sans cesse monter dans l'arbre de vie planté au cœur du monde et de l'homme. « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a envoyé son fils. » Ce monde qu'il crée, sauve, ressuscite mérite d'être mieux aimé par nos consciences sacerdotales et pastorales... mieux assumé aussi par une foi adulte, combattante et tendre.

À tous les grands tournants, il faut revenir à cette démarche initiale de Dieu. Si le Royaume vient d'en haut, il n'en passe pas moins par en bas, comme la tige de Jessé. Le Dieu incarné en Jésus-Christ n'acceptera jamais un style de foi et de sacerdoce qui désincarne l'homme et le monde de son terreau historique. Or, c'est là le grand danger des renouveaux actuels où trop de prêtres, religieux et laïcs plongent tête baissée comme en un cénacle sécuritaire, immigré intérieur de la cité.

Une Église levain est d'une tout autre exigence. Elle est plus de la tente qui se déplace avec les hommes que du temple qui prétend définir la Cité. Finie la chrétienté. L'avons-nous compris ? C'est pourtant ça le saut johannique et paulinien. Je préfère risquer de l'intérieur l'évangélisation de Babylone que d'en rester à la Jérusalem judéo-chrétienne qui se prétend le Royaume arrivé. Il y a plus de chance que les hommes comprennent cette Alliance extraordinaire : Dieu avec nous et son peuple avec lui. Voilà la cible principale du sacerdoce du peuple chrétien et de ses ministres.

C'est un renversement de perspective que le démon du cléricalisme empêche radicalement. Il est temps de lever cet énorme obstacle historique concrètement rattaché à un statut sacerdotal de chrétienté, encore dominant. Problème d'autant plus grave que le corps clérical vieillit et s'assèche dans la plupart des Églises locales. Il faut insister à temps et à contretemps surtout face à un épiscopat revalorisé qui se construit sur des bases presbytérales de plus en plus dégradées et sur un laïcat toujours aussi anonyme.

Une braise qui ne s'éteint pas

[Retour à la table des matières](#)

Par-delà ce point de vue critique, je sais la force de l'Évangile qui peut venir à bout de nos hommeries idéologiques ou religieuses. Je sais une Espérance au coeur des enjeux historiques les plus cruciaux, des espoirs les plus fous d'une humanité enfin raccordée, et ouverte au

mystère de Dieu, comme à sa source, comme à un horizon sans cesse renouvelé. Je me dis qu'il vaut la peine de consacrer le meilleur de soimême à cette foi, soulevé par un Amour plus fort que la mort.

Jésus a voulu que certains de ses disciples soient voués exclusivement à un tel service, et cela aux quatre points cardinaux. J'en suis avec joie, avec résolution, avec grâce.

Voilà ce que je n'ai pas voulu maquignonner, non pour fuir le combat, bien au contraire, mais pour une braise sans laquelle bien des luttes et entreprises risquent d'être des feux de paille.

Un dialogue

[Retour à la table des matières](#)

Relié très étroitement au cheminement de cet ouvrage, le dialogue qui va suivre permet de rouvrir ce que j'ai peut-être trop enfermé dans mon propre cheminement, dans ma propre cohérence. Question de ne jamais céder à quelque tentation de système clos. Le sujet de cet échange porte précisément sur les nouvelles orthodoxies et les nouvelles spiritualités. Radio-France m'avait invité à dialoguer publiquement avec Paul Ricœur, philosophe français, dans le cadre d'une nouvelle émission. C'était justement au moment où je vivais les événements qui sont au cœur de cet ouvrage.

Jacques Grand'Maison

J'ai le goût de commencer par une boutade. Au sortir de Vatican II, quelqu'un disait :

« Il y a toutes sortes d'approches de la vérité : les Italiens la possèdent, les Espagnols la défendent, les Allemands la compliquent, les Français la critiquent, les Américains la simplifient et les Anglais en font abstraction. »

Plus j'avance dans la vie, plus je me rends compte de la complexité, de la richesse de l'aventure humaine et je me sens de moins en moins à l'aise devant toutes les formes d'orthodoxie. L'homme est trop riche, trop « chair » pour se nicher dans le spirituel chimiquement pur et il est trop « esprit » pour s'enfermer dans des racines. Par contre, je serais porté à maintenir un lien dialectique entre orthodoxie et spiritualité : dans le contexte d'une civilisation, d'une

culture, d'une société éclatées. Plusieurs sentent le besoin de retrouver certaines structures de base, certains noyaux durs qui aimantent les diverses dimensions de l'aventure humaine. Plusieurs expériences en témoignent. Par exemple, dans l'évolution récente de l'éducation nous avons développé une pédagogie de liberté, de créativité, mais nous avons négligé les fonctions de suivi, de cohérence, d'intégration.

Nous entrons peut-être dans un nouvel âge qui tentera de mieux articuler les valeurs qui font progresser et les valeurs qui font durer. Mais la dialectique ici pourrait bien changer, à savoir : une pédagogie de la liberté capable de se donner des cohérences de base ouvertes, pertinentes et fécondes, alors qu'une certaine éducation traditionnelle était souvent prisonnière de son orthodoxie. Mais il faut avouer qu'il est aussi difficile de bien fonder une liberté que d'ouvrir une orthodoxie aux inédits de la vie, de l'expérience, de la conscience.

Cela est aussi vrai sur le plan religieux. Au cours de l'histoire, on a souvent dissocié ces deux champs d'expérience... ou plutôt ces deux foyers humains qui exigent une judicieuse interaction : celui de la spiritualité, plus lié à l'aventure humaine, et celui de la démarche doctrinale. Je dirais la même chose de la politique qui, elle aussi, connaît une certaine tension dialectique entre style de vie et orthodoxie idéologique.

Parfois, certains changements politiques ne sont que des transferts d'orthodoxie, par-dessus la révision, la redéfinition, la maturation, la confrontation des styles de vie. Chez nous, nous avons connu certaines expériences pas trop glorieuses de transfert, par exemple, ce passage de l'orthodoxie cléricale et religieuse de la chrétienté à des orthodoxies politiques qui lui ressemblaient. Ce qui me fait craindre, actuellement, une certaine dérive du combat politique vers une sorte de guerre de religions où l'on transpose des absolus dans un champ politique où il n'y en a pas, où il ne devrait pas y en avoir, en tout cas.

Ces nouvelles orthodoxies politiques se traduisent par des rhétoriques souvent très loin des styles de vie.

Les gens de ma génération ont connu au moins quatre rhétoriques : la cléricale qui caricaturait l'Évangile, la libérale, la nationaliste et la

socialiste. Nous nous méfions de plus en plus de ces corridors d'orthodoxie. Nous partageons avec la génération montante certaines sensibilités : tel ce mouvement qui va de la pertinence du style de vie à la cohérence politique, plutôt que l'inverse.

PAUL RICOEUR

J'ai été très frappé dans votre introduction par l'apparition d'un mot de liaison entre Spiritualité et Orthodoxie : c'est le mot « rhétorique ». Ce que vous appelez « rhétorique », je l'appellerais « idéologie » si vous voulez, avec d'ailleurs les mêmes inconvénients éventuellement que le choix du mot « rhétorique ». C'est peut-être dans la fonction permanente des idéologies que nous allons pouvoir trouver à la fois la fonction vraiment structurante, équilibrante, enracinante que vous avez attribuée aux orthodoxies mais aussi toutes les malfaçons, toutes les perversions. Le phénomène idéologique couvre les deux champs que vous avez suggérés : le champ politique et le champ religieux. Partons du champ politique pour aller vers le champ religieux.

Les idéologies ont au moins trois fonctions. Il y en a une qui est extrêmement positive : c'est de donner à des individus ou à des communautés une identité. Vous parliez du besoin de savoir qui nous sommes dans ce monde très fragmenté dans lequel nous vivons. Je crois qu'on s'identifie par une idéologie, c'est-à-dire une sorte de vision globale du monde, des relations avec les autres, qui forme ce que le vieux philosophe Hegel aurait appelé « l'esprit d'un peuple ». C'est une fonction absolument irremplaçable. Nous nous identifions les uns et les autres par les histoires que nous racontons sur nous-mêmes, certains événements fondateurs : la Révolution Française, la Révolution d'Octobre, enfin des choses comme ça. Dans le champ religieux, on retrouve aussi des éléments fondateurs comme l'Exode chez les Juifs, la Mort et la Résurrection du Christ chez les chrétiens, c'est-à-dire des événements qui durent parce qu'ils développent du sens.

On est enraciné par ces grandes images directrices qu'on a sur les choses, sur nous-mêmes, sur les hommes, sur notre place dans le monde. C'est là que se greffent des phénomènes pathologiques propres à ce niveau que j'appellerais mytho-poétique. Cela tourne mal, si j'ose

dire, dès que l'idéologie au lieu d'être simplement un moyen de s'identifier et de se reconnaître devient un mode de justification. Justification de quoi ? Eh bien, du pouvoir tel qu'il existe. À ce moment-là, l'idéologie commence à prendre sa fonction perverse : elle prend la forme d'un discours apologétique qui justifie ce qui est et devient conservatrice. C'est sur ce discours apologétique que prospèrent les perversions majeures. Marx avait dit : « L'idéologie, c'est une façon de se cacher la vérité. » Après avoir été fondatrice, l'idéologie devient justificatrice, puis dissimulante. Lié à la classe dominante, le discours justificatif devient tromperie pour soi et pour les autres.

Le niveau spirituel serait ce que vous appeliez tout à l'heure « le noyau dur », cet élément fondateur qui nous enracine dans une identité. La spiritualité, c'est justement l'ensemble des images de base. C'est un phénomène de croyance. Pour moi, le cœur de la spiritualité chrétienne est constitué par la lignée des grands prophètes d'Israël et leur épanouissement dans la prédication du Christ. On voit bien là que le politique et le religieux sont absolument irréductibles l'un à l'autre. La spiritualité religieuse demande tout et l'unique nécessaire, mais aussi quelque chose que nous ne pourrions jamais faire passer dans une politique, par exemple l'amour de nos ennemis. « Aimez vos ennemis », c'est le « noyau dur » de l'idéologie chrétienne. Il n'y aura jamais de politique qui sera égale à cela.

Il faut qu'il y ait cette tension entre une sorte d'exigence totale, absolue et les idéologies proprement politiques car les idéaux politiques visent à l'aménagement du pouvoir. J'aime beaucoup revenir à ce que disait le philosophe allemand Max Weber : il distinguait entre une « morale de conviction » et une « morale de responsabilité ». La spiritualité, pour moi, c'est la « morale de responsabilité ». « Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? », dit l'apôtre Paul. Tout ce que je suis, je l'ai reçu et je ne le rendrai jamais assez. Par conséquent, tout homme est égal à moi, mais la « morale de conviction » va faire pression sur la « morale de responsabilité » qui implique aussi un usage modéré de la violence.

Jacques Grand'Maison

Votre réflexion m'invite à préciser davantage ce que j'entends par spiritualité, par-delà la tension que vous venez de cerner judicieusement en vous servant des trois fonctions de l'idéologie. Mais il est important de voir la spiritualité à partir de son expérience spécifique.

« Une économie proprement humaine », c'est ce qu'on appelait jadis une spiritualité, une « *œconomia* » comme disaient les Pères grecs. Je voudrais m'inspirer ici de la tradition judéo-chrétienne.

Essayons de préciser les principales composantes :

- Il y a au point de départ une expérience de vie originale avec ses accents culturels et religieux particuliers ; en régime chrétien, on parlera plutôt d'accents évangéliques.

- Cette expérience devient vraiment une spiritualité lorsqu'on y trouve quatre coordonnées inséparables.

1. Ses formes propres d'expression (langage, célébration, symbolique).
2. Son intelligence particulière, son interprétation de la situation et du Message.
3. Son mode d'altérité, de solidarité sociale ou ecclésiale.
4. Sa ligne d'action, d'engagement, de témoignage.

C'est ce qui m'amène, comme pasteur, à interpeller différents groupes chrétiens, tels les charismatiques, tels les chrétiens politisés qui utilisent la grille marxiste - je les invite à se confronter autour de ces quatre composantes de la spiritualité. Quelle interprétation du Message faites-vous en relation avec votre lecture de la situation ? Comment priez-vous cela ? Quelle sorte de rapport social et ecclésial vivez-vous dans votre quotidienneté ? Enfin quelles sont vos lignes d'action, d'engagement, pas en théorie, mais dans le « pays réel » ?

Je me suis même inspiré de cette pédagogie de base dans des projets d'éducation populaire, de promotion collective et même de formation universitaire. Quand un groupe parvenait à exprimer son champ d'expérience original, à l'interpréter, à le partager et à le transformer, il avait acquis non seulement une maturité, mais une praxis d'autodéveloppement. Qu'il s'agisse d'une expérience de réorganisation de travail, d'une action collective en rénovation urbaine, d'un recyclage scolaire. On s'est beaucoup gargarisé, chez nous, d'objectifs comme le « s'éduquant », l'autogestion, les communautés de base, sans vraiment développer les praxis correspondantes.

Ce n'est pas la visée qui est ici en cause, bien au contraire, mais la pauvreté des pratiques sociales. Si par exemple, la démocratie n'est pas un vain mot, elle doit aboutir à ce qu'un individu, une classe ou un peuple soit capable de faire son histoire. Il en va ainsi d'une maturité personnelle, d'une politique démocratique et d'une authentique spiritualité, à savoir : la maîtrise d'une manière particulière d'être, de vivre, de penser, de sentir, de communiquer et d'agir. Cela vaut pour l'apprentissage réussi d'une langue comme pour une pratique de travail ou une expérience religieuse.

L'idée de spiritualité déborde donc le terrain religieux ; elle pointe l'énorme tâche de réinventer des praxis de base qu'experts et idéologues ignorent tragiquement. Le film *Vol au-dessus d'un nid de coucou* exprime la dramatique centrale de nos sociétés occidentales et de nos institutions, y compris les Églises. Qu'il s'agisse des patients à l'hôpital, des citoyens dans la ville, des étudiants à l'école, des travailleurs à l'usine ou même des croyants dans leur Église, dans quelle mesure ceux-ci ou ceux-là parviennent-ils à leur propre parole, à leur jugement, à des « nous » bien à eux, à une action signifiante et déterminante ? On leur demande plutôt de se conformer à la machinerie sociale, technologique et idéologique définie par les états-majors et leurs experts. Il y a toujours une orthodoxie de surplomb qui se camoufle ici.

On a beaucoup parlé, durant les années 60, de la fin des idéologies. Or, ce qui me frappe aujourd'hui, c'est le retour en force des idéologies monocordes. J'ai le goût d'évoquer ici une très belle image

d'un Père grec en la traduisant dans le contexte de ce dialogue : l'orthodoxie est à l'arc ce que la spiritualité est à la lyre.

La proclamation de la fin des idéologies n'a duré qu'un moment. Voici que plusieurs retournent à l'arc de l'idéologie monocorde, du modèle pur, de la solution unidimensionnelle. Voyez les plaidoyers récents : « Demain le capitalisme », ce sera enfin le règne de la propriété privée, du marché libre qui nous sauvera de l'État bureaucratique. À l'autre extrême on annonce un vrai socialisme jusqu'ici défiguré par les travers successifs des différents révisionnismes. Même la Chine n'y est plus.

Note

Ce retour à l'idéologie pure et primaire, on le retrouve aussi chez certains nationalistes, chez les intégristes religieux, chez des écologistes de la nature vierge, chez les nouveaux gnostiques. L'idée que sous-tend la secte d'initiés est plus répandue qu'on ne le pense. Ainsi on bâtit une vision moniste du monde à partir d'une thérapie à la mode, d'un système d'organisation ou d'une théorie biologique, fût-elle ouverte à l'imaginaire. La bonne, l'unique, l'infailible grille, quoi ! Bien sûr, il y a aussi l'orthodoxie du blue jean qui conteste l'hyperchoix. L'orthodoxie de la copie conforme du bonheur moyen de l'homme moyen défini par ces centres commerciaux tous pareils ou par le Hilton de toutes les capitales du monde.

Est-ce trop élargir le champ des orthodoxies ? Certains esprits libéraux superficiels se limitent encore à dénoncer une seule tentation totalitaire ; ils contribuent ainsi à réduire le drame contemporain à un immense jeu d'échecs où il n'y a de place que pour les blancs et les noirs. Le manichéisme cache toujours une orthodoxie autocratique même dans un contexte de démocratie libérale.

Ces polarisations unidirectionnelles commencent à susciter des réactions inattendues, par exemple, le décrochage d'un nombre grandissant de citoyens particulièrement dans la génération montante. Les résultats d'une enquête récente chez les jeunes Français recoupent ceux des recherches semblables en Amérique du Nord. Face à des scénarios idéologiques et même à une société de plus en plus abstraite, plusieurs se replient sur les expériences les plus fondamentales et les plus vitales. Ils cherchent à redéfinir d'abord leur style de vie, à recomposer sur leur

propre terrain ces changements psychologiques, culturels, sociaux que la cité tayloriste a émiettés, sinon segmentarisés. Cette révolution culturelle du quotidien oppose aux systèmes mécaniques des tentatives de réponse organique. Et nous voilà dans l'univers de la lyre, de la spiritualité.

On tente d'établir d'humbles raccords avec ce qu'on est au fond de soi, ses rapports humains les plus signifiants, son cadre de vie, son expérience de travail, ses projets d'avenir, ses options politiques. Bien sûr les cordes sont souvent mêlées, désaccordées. Mais il y a plus de chance de trouver sa propre mélodie avec une lyre qu'avec un arc.

L'étonnante révolution féminine mérite ici une attention particulière. Elle va du corps réapproprié jusqu'à la politique. Elle est multidimensionnelle, organique. Son mouvement ascendant renverse les perspectives, conteste les réponses descendantes, mécaniques, sectorielles des orthodoxies masculines. De nouveaux raccords apparaissent entre le privé et le public, entre l'individualité et la socialité.

Pareille visée appelle de nouvelles organicités humaines. Pour le moment, on se contente souvent de repères biologiques. Les comportements humains sont décrétés de même nature que ceux du canard cendré de Lorenz. Un peu comme si on tentait d'expliquer les cathédrales par l'analyse chimique de leur mortier. Allons-nous connaître, à la fin du XXe siècle, le scénario du siècle dernier où la biologie s'est extrapolée en philosophie, en politique, en idéologie ? Elle a servi, par exemple, à deux légitimations opposées : la marxiste et la capitaliste. C'est ainsi qu'au début du siècle l'économiste Carnegie s'appuyait sur la loi darwinienne de la sélection naturelle des plus forts. Je ne m'en cache pas, tout en admirant les extraordinaires découvertes de cette science, je crains le néobiologisme actuel qui nous ramène par des voies différentes ans des ornières semblables, étrangères au façonnement d'une économie proprement humaine. Un ami parisien me disait d'un fameux biologiste : « Il a reçu le prix Nobel de la médecine et il a cru que c'était le Nobel de la philosophie. »

Enfin, je voudrais noter que l'organicité humaine dont je viens de parler ne saurait être une extrapolation de l'organicité biologique. J'ai dit auparavant que l'homme est trop « esprit » pour s'enfermer dans ses racines et trop « chair » pour se loger dans le spirituel pur. Je tiens donc à souligner que la conscience, la liberté, l'initiative historique viennent relativiser cette référence à l'organicité. L'homme est un être frontière, asymétrique... (J.G.)

PAUL RICOEUR

Moi je voudrais repartir de la suggestion que vous avez faite, qu'on pourrait assister à la mort des idéologies. Qu'a-t-on voulu dire par là ? C'était l'illusion que les choses humaines pourraient être un jour gérées administrativement, que le gouvernement des hommes pourrait être remplacé par l'administration des choses. Ce serait la fin des idéologies car on aurait des solutions technologiques et finalement technocratiques. On rencontrerait alors tous les risques que vous avez dits. On ne peut pas arriver à ce point de neutralité, la mort des idéologies, parce que tout simplement les choses humaines ne sont pas - peut-être que je choquerai en vous le sociologue - scientifiques. À la limite, il n'y a pas de sciences humaines, en tout cas pas au sens où il y a des sciences physiques. L'idée de remplacer l'idéologie par la science qui a été développée par une certaine branche du marxisme, dans les écrits d'Althusser par exemple, est une illusion. Les choses humaines ne sont pas l'objet d'une exactitude, d'une précision et par conséquent d'un consensus universel. Il peut y avoir une seule société technologique mais il ne peut y avoir une seule spiritualité parce que justement les ensembles symboliques et les histoires que nous nous racontons sur les origines de nos sociétés ne sont pas les mêmes. Je rejoins votre image de la lyre ici. Il faut admettre que nous vivons dans un monde où s'épanouissent plusieurs idéologies parce qu'il y a plusieurs fondements spirituels irréductiblement multiples. Notre problème c'est d'arriver à vivre là-dedans. Il faudrait voir aussi s'il ne faut pas démultiplier le mot « orthodoxie » comme j'ai essayé de démultiplier le mot « idéologie », dans le sens d'une raideur. Dans l'utopie, on retrouve les mêmes raideurs, les mêmes fermetures. C'est la peur de vivre dans ce monde où il y a plusieurs spiritualités, car il est extrêmement difficile de vivre, dans ce pluralisme, un enracinement.

La première illusion, c'est de croire qu'on peut atteindre une sorte de technocratie universelle qui mettrait fin aux spiritualités et aux idéologies, etc. La seconde, c'est de croire qu'on peut atteindre une spiritualité unique. C'est le philosophe allemand, Karl Jaspers, qui parlait du « combat amoureux des spiritualités ». Mais pour y participer, il faut être quelque part ! C'est là le paradoxe ! Vous ne pouvez pas par un survol ou un surplomb dire : « je vois d'en haut ce qui reste de vivant dans le christianisme, ce qui reste de vivant dans le bouddhisme, ce qui reste de vivant dans l'islam et puis je fais une

synthèse de tout cela ». En tout cas, l'Histoire n'a pas encore produit cela. Ce n'est qu'au terme d'un dialogue inouï que nous avons à peine commencé que se dégagerait peut-être un horizon spirituel commun. C'est la pratique de ces spiritualités différentes qui est extrêmement difficile.

Je reviens à la deuxième partie de votre intervention. Il y a en effet un danger à couper la spiritualité de ce que vous appelez très justement la praxis sociale. Là aussi il est très difficile de se mouvoir entre deux abîmes. On ne peut les identifier complètement et faire passer totalement le spirituel et le religieux dans une bonne et solide idéologie politique qui réglerait notre praxis. Nous perdriions là quelque chose d'essentiel car une praxis sociale est forcément liée à des situations historiques et passagères.

Jacques Grand'Maison

Il s'agit plutôt de connivence entre les deux champs.

Paul Ricoeur

C'est cela, je résisterais avec vous contre l'idée simpliste : d'un côté le privé et de l'autre le public ; mais l'autre danger, c'est de les identifier. Qu'a été le cléricalisme dans votre pays, sinon justement la confusion totale de l'un et de l'autre ? La communauté qui transmet les grands récits, les grands symboles constitutifs d'une foi ne peut pas être la même que celle qui fait des choix politiques de régime, de législation. Il faut qu'il y ait deux sociétés : une communauté d'interprétation des grands symboles qui constituent une tradition spirituelle et une communauté politique qui fait des choix dans des situations sociales économiques déterminées. Naturellement, il est facile de refouler le spirituel dans l'intériorité et de déployer une praxis qui virera à la technocratie lorsqu'elle n'aura plus de support ; ou à la confusion. Ces deux périls nous côtoient. Vous avez cité tout à l'heure les deux pôles de notre chrétienté, les charismatiques et puis les chrétiens socialistes. Chacun côtoie un de ces deux abîmes contradictoires.

Jacques Grand'Maison

J'ai une grande admiration pour cette clarté cartésienne, mais j'ai le goût de la contester un peu, car les distinctions et les rapports entre religion et politique me semblent plus complexes. Voyons un exemple, une expérience qui m'a beaucoup frappé.

Au désert du Chili, j'ai vu dans un village minier jusqu'où peut aller une spiritualité qui éclaire ce que je viens de dire. Personne n'avait le droit d'aller à la fontaine entre 9 heures et 23 heures. Or le couvre-feu commençait à 23 heures pour se prolonger jusqu'à 6 heures le lendemain. À 6 heures, les ouvriers et ouvrières allaient à la fontaine avant leur travail. Ils s'y rendaient deux fois. La seconde servait à entretenir les fleurs cultivées autour de leurs taudis qui étaient d'une propreté remarquable. Les travailleurs m'ont expliqué leur geste : d'abord l'affirmation de leur dignité humaine ; puis la volonté de bien signifier que dans leur combat politique, personne ne leur ferait plier le genou ; et enfin l'espérance chrétienne qui fonde leur conviction d'une libération décisive. Leur expérience, ils savaient la prier, la comprendre, la partager et la transformer jusque dans les plus humbles nécessités de la vie, dans la beauté des fleurs comme dans leur lutte politique. L'orthodoxie totalitaire ne saurait tenir éternellement longtemps devant un peuple qui a la politique de sa spiritualité. Il y a ici une extraordinaire cohérence vitale entre le pain, les fleurs, la religion et la politique, entre le nécessaire et le gratuit, entre la dignité, le combat et l'espérance.

Paul Ricoeur

Je trouve votre exemple très intéressant car c'est un cas de résistance spirituelle. Je crois qu'il y a des moments de crise extrême, où effectivement les deux plans doivent se rejoindre. Si la spiritualité est un refuge pour se retirer de la responsabilité du politique, elle devient perverse mais lorsque nous ne sommes plus dans un état constitutionnel où le citoyen est reconnu, la spiritualité et le combat politique se rejoignent. Nous avons vécu des situations de ce genre en Europe, en face du nazisme, et également dans les années 1932-33 lorsque le théologien protestant Carl Barth a inauguré le combat de l'Église évangélique allemande contre le régime nazi, a participé à la tentative d'assassinat d'Hitler et a finalement été exécuté. Il y a un

point où le spirituel et le politique coïncident dans une situation de résistance spirituelle à une tyrannie. Je parlais tout à l'heure du cas où le politique fonctionne, disons au minimum de dignité, lorsque par conséquent le plus grand nombre possible des hommes est reconnu ». J'emploie beaucoup ce mot « reconnu » : c'est un mot très fort dans la philosophie hegelienne. Ce qu'un homme poursuit dans la politique, c'est une liberté sensée et cette liberté est sensée parce qu'elle est reconnue dans des institutions qui sont des institutions de la liberté. Dans cette situation-là, la dualité du spirituel et du politique doit être d'une netteté absolue.

Je dirai avec beaucoup de violence que la grande erreur ce sont les partis politiques chrétiens. C'est une perversion des deux champs. Quand je vois par exemple un parti démocrate-chrétien, je hurle ! Au contraire, dans le cas que vous avez cité tout à l'heure, je dirai que la confusion est de droit.

Jacques Grand'Maison

Oui mais ce n'est pas vrai seulement dans des cas extrêmes. Le christianisme, s'il est fidèle à lui-même, empêche une politique de devenir une religion et une religion de devenir une politique. Je me rappelle une discussion lors d'une rencontre de théologiens et d'évêques, au synode de 1974 à Rome. Monseigneur Wojtyla nous confiait ceci : « J'ai deux défis : empêcher le cardinal Wyszynski de faire de la religion une politique et empêcher le parti communiste de devenir une religion. »

Je rejoins votre opinion au sujet des partis politiques chrétiens. Il s'est produit une sécularisation qui invite davantage à ne pas mêler les choses. Mais Dieu que c'est compliqué ! J'ai évoqué tantôt des sensibilités de ma génération. Ce qui m'effare, c'est de retrouver actuellement sur le terrain proprement politique tout ce que j'avais considéré de plus haïssable dans un certain cléricalisme, un certain dogmatisme. Tout cela tient évidemment à des sensibilités liées à l'évolution d'une société comme la nôtre mais je me demande si nous sommes les seuls à vivre ces nouvelles formes de dogmatisme.

Mon insistance pour retrouver l'intelligence et la praxis des spiritualités est reliée à cette quasi-obsession de ne pas étouffer dans de nouvelles orthodoxies. Mon expérience chrétienne y est pour beaucoup. La « spiritualité » n'est pas un vague souvenir des sociétés religieuses d'hier mais un lieu privilégié, une sorte de matrice historique d'intelligence d'une économie proprement humaine de la vie. Derrière la Bible, les Évangiles et les grands mouvements historiques chrétiens, on trouve des spiritualités particulières à chacun des tournants. Même le Credo de Nicée, cette expression type d'orthodoxie, a été d'abord façonné par la confrontation des spiritualités des diverses Églises avec leur propre contexte historique et culturel. En perdant de vue cette économie de base, une certaine Église tridentine s'est constituée comme une scolastique totalitaire. N'est-ce pas l'histoire de bien d'autres institutions, sociétés ou mouvements historiques ? Bien sûr, la fonction d'orthodoxie fait partie de ce besoin humain de cohérence, d'institutionnalisation, de stabilité. Il y a un certain coefficient d'illusion dans la révolution permanente. La Chine actuelle en témoigne. Peut-être faut-il maintenir une riche dialectique entre orthodoxie et spiritualité ? Une dialectique à renouveler sans cesse par un retour à la spiritualité, à la praxis, à l'expérience de base réfléchie et inventive, comme dirait Bachelard. D'ailleurs n'est-ce pas de cette façon que les sciences elles-mêmes se renouvellent ? Or, voici qu'une orientation scientifique à la mode devient le nouveau type idéal d'orthodoxie, de déterminisme, particulièrement en socio-biologie.

Paul Ricoeur

Je voudrais revenir à mon premier sens du mot « idéologie ». Il faut accepter la différence fondamentale entre le comportement animal et l'action humaine. J'emploie à dessein le mot « comportement » dans le cas animal. L'action humaine est réglée par des systèmes symboliques, c'est-à-dire des systèmes de représentation, de croyance. Autrement dit, il n'y a pas de comportement humain au sens où ce dernier serait réglé par des programmations inscrites dans des codes génétiques. Au contraire, c'est peut-être l'effondrement des régulations instinctives qui marque la place en creux de la conduite symbolique humaine. C'est parce que l'action humaine est toujours réglée par des croyances, des représentations, des symboles que le

phénomène idéologique et sa pathologie sont possibles. Or ces ensembles de croyance n'existent qu'à travers des traditions continuées qui peuvent soit s'enkyster (et produire ce que vous appeliez tout à l'heure l'orthodoxie), soit être remises en flux, réinterprétées, contrôlées par l'expérience de la vie, par une praxis sociale. En tout cas, nous ne pouvons pas faire l'économie de cette régulation symbolique de l'action humaine. C'est ce qu'il faut opposer aux prétentions soit scientifiques, soit technocratiques.

Je repense à votre conversation avec le cardinal Wojtyla. Pourquoi voulait-il combattre sur deux fronts ? Quelles sont les raisons que nous avons d'empêcher que le politique devienne religion et que la religion devienne politique ? C'est parce que ce n'est pas la même parole. La parole qui est l'expression et en même temps le véhicule de la foi, des grands symboles par lesquels nous nous comprenons, est une parole sans pouvoir. Les spiritualités religieuses seront libérées comme spiritualités non pas quand elles iront se réfugier dans des individus, dans le privé mais lorsque la façon publique d'exister sera dénuée de tout pouvoir. Tant que les Églises seront des pouvoirs affrontant des pouvoirs, nous n'aurons pas la force de la parole. Nous ne croyons pas assez à la force de la parole en elle-même. Le politique, c'est toujours l'exercice du pouvoir, la lutte pour le pouvoir, le partage du pouvoir, d'où un minimum de violence. Il y a politique au fond dès que vous avez une structure d'autorité qui distingue entre des gouvernants et des gouvernés. C'est le contraire de la société religieuse de base qui est la communion des saints.

Jacques Grand'Maison

J'ai l'impression que cette distinction la plus claire possible laisse entiers certains problèmes de fond.

Le défi des sociétés occidentales me semble actuellement à l'inverse de ce qui se passe au Moyen-Orient. Je m'explique. Nasser s'adressait un jour à 50 000 Égyptiens sur la place publique. Il faisait un rapprochement historique entre les Croisés qui étaient venus s'imposer au monde arabe et Israël qui, à son tour, joue la même entreprise colonialiste au Moyen-Orient où j'ai eu à travailler plusieurs fois. Je garde l'impression de blocs historiques exclusifs qui

s'affrontent et se repoussent. On est juif, musulman, on l'est culturellement, religieusement, psychologiquement, socialement, politiquement, historiquement. Ces blocs historiques ont de très fortes cohésions de base ; ce sont des « sociétés de premier étage » qui ont peine à déboucher sur la cité démocratique, pluraliste, séculière.

Si je regarde maintenant les sociétés occidentales, j'ai l'impression d'y trouver le défi inverse.

Nous vivons dans des « sociétés de deuxième étage », où s'affrontent des scénarios idéologiques souvent décrochés des styles de vie et des pratiques sociales, même si on prétend faire des débats réalistes de projets de société, comme en France, par exemple. Mais il n'y a plus de cohésion de base, de communautés et d'expériences humaines organiques. Or, quelle sorte de choix politiques va-t-on faire si les villes sont mortes, si les unités locales n'existent plus, s'il n'y a plus d'expérience humaine au sens fort du terme avec une organicité minimale, s'il n'y a plus d'authentiques et profondes appartenances ? La crise d'identité, la révolte des individus n'y sont pas étrangères. Beaucoup de citoyens décrochent pour précisément retrouver ou réinventer les cohésions de base. Or, je soumets l'hypothèse que c'est précisément ce genre d'expérience de base que la religion a véhiculé jusqu'ici et je vous rejoins dans la mesure où cette expérience de base est de l'ordre d'une spiritualité et non pas d'une politique enkystée dans une orthodoxie. Il y a là un défi qui relève de la spiritualité et qui n'a pas été remplacé au plan laïque.

Paul Ricoeur

En même temps, le choix est relatif. Nous ne choisissons pas le défi, ou plutôt il appartient à la structure du monde occidental. Nous seuls, nous sommes passés par la Renaissance - je me rappelle que le père Chenu parlait même du XII^e siècle comme d'une première Renaissance. Nous sommes passés par une série de Renaissances qui ont été des phénomènes à la fois de rupture et de redécouverte de l'Antiquité, en tout cas des moments critiques plutôt qu'organiques. Nous sommes les seuls à être passés par la Réforme, par la Philosophie des Lumières, d'où une structure spirituelle foncièrement conflictuelle et fragmentée. Nous n'avons aucun moyen d'éluder ce

défi-là et c'est en partant de là que nous devons y répondre. Il faut peut-être retrouver des enracinements, même tout à fait élémentaires. Vous parliez des villes mortes : il faut retrouver l'acte d'habiter...

Jacques Grand'Maison

D'ailleurs, au sens hébraïque, être et habiter c'est la même chose...

Paul Ricoeur

Le problème est de savoir sous quelle forme, à la fois ancienne et nouvelle, notre tradition chrétienne peut y contribuer éventuellement en conjonction avec d'autres forces spirituelles qui appartiennent aussi à la tradition, à l'Occident. Ce n'est certainement plus par l'autorité qui tiendrait à l'institution parce qu'elle est institution, mais par la capacité de renouvellement qui tient à la Parole véhiculée par l'institution. C'est un problème ardu parce que nous sommes tentés de retrouver des communautés de base en décrochant complètement des institutions traditionnelles. Cela ne peut pas marcher parce que cela tient toujours à des leaders, à des chefs spirituels. Or, une communauté meurt quand son chef meurt. Aussi, il faut essayer d'assouplir les appareils, se servir des structures parce qu'un ensemble symbolique comme la base d'une croyance et la base d'une action demande toujours une communauté pour la transférer. Une croyance n'est jamais une affaire individuelle, finalement. C'est quelque chose qu'on fait en commun et qui suppose un minimum de ritualisation d'une action communautaire.

Il faudrait que l'institution, à la mesure de son objet, réussisse à transférer un dépôt symbolique dans un travail de réinterprétation vivante : une institution qui soit mourante et renaissante en même temps. Non pas sur le modèle d'une institution politique, d'un pouvoir politique, d'un pouvoir monarchique ou d'une démocratie parlementaire, car aucun modèle politique ne convient pour articuler cette communauté de transmission et de tradition des symboles de base de notre foi.

Jacques Grand'Maison

Je trouve que vous marginalisez un petit peu l'expérience des communautés sauvages. Je suis bien conscient des travers qu'elles ont souvent. Disons d'abord qu'historiquement il y a toujours eu des mouvements communards. Les mouvements communards, les

communautés sauvages essayent à un moment donné de rétablir le rapport humain direct entre les hommes. En deçà des statuts qui se sont chosifiés. On veut instaurer une nouvelle organicité humaine qui permette d'exprimer le vécu, et de retrouver une certaine communauté en réponse à la structure vieillie, pétrifiée de l'institution officielle. Les mouvements qui ont réussi sont ceux qui ont continué, tout en développant une spiritualité et un style de vie originaux, à se confronter à l'ancienne institution et à se sentir responsables d'un nouveau modèle d'institution. Il est important que ces trois conditions soient réunies. Hélas ! ce n'est pas toujours le cas. Actuellement aux États-Unis, chez nous, comme en France, la génération montante se replie sur elle-même après avoir connu dans les années 60 une phase de politisation un peu artificielle avec un fort coefficient d'utopie. Je viens de participer à une enquête à Montréal au cours de laquelle on a découvert qu'il y a presque 25% des gens qui utilisent les transports publics sans les maîtriser : la compréhension du système de base du transport public leur échappe. Voilà un exemple entre mille.

D'où des phénomènes de repli, de privatisation, de démotivation, de dé-socialisation. Combien de citoyens sont de plus en plus en désaccord avec cette société abstraite, purement instrumentale, mécanique, froide ?

Voici qu'une profonde révolution culturelle de plus en plus diffusée, particulièrement dans la génération montante, refuse radicalement cette orthodoxie mécanique, descendante qui ne comprend rien à ce qui est en train de se passer dans la psychologie profonde des gens, dans leurs nouvelles sensibilités, dans le façonnement de styles de vie plus organiques, de praxis plus pertinentes. Les débats de société vont passer de plus en plus par les expériences les plus fondamentales : travail, éducation, cadres de vie, rapports homme-femme, etc.

De plus en plus de gens ne veulent plus séparer ce qu'ils vivent en eux-mêmes, leurs expériences et rapports quotidiens, leurs cadres de vie, leurs options sociales et politiques. Ils commencent par établir des humbles raccords entre leurs expériences de base ; ils bâtissent des projets modestes autour de tâches et objectifs communs, en mettant en veilleuse pour un moment les structures compliquées, les batailles de

statuts, de pouvoirs, d'intérêts particuliers. Ils veulent vivre avec d'autres des choses intéressantes, pertinentes, fécondes. Changer la vie, après on verra quelles structures conviendront.

Que chez les jeunes couples, par exemple, on refuse de se posséder l'un l'autre, cela remet un peu en cause une société obsédée par la « propriété privée ». Mais il y a plus. Je pense à la révolution féminine qui va du corps réapproprié jusqu'à la politique. C'est là un mouvement ascendant, multidimensionnel, organique, ouvert qui conteste les réponses descendantes, sectorialisées, mécaniques des orthodoxies masculines.

Encore ici l'idée de spiritualité est un test de vérité intéressant. Car c'est par une spiritualité qu'on est le même en soi, dans ses rapports sociaux, dans ses diverses activités, dans ses démarches et options politiques ou religieuses.

La politique distingue les pouvoirs, l'économie répartit les biens, la technique organise les moyens, la philosophie hiérarchise des fins, la culture affirme une originalité mais c'est une spiritualité qui embrasse l'entière de l'homme, de sa vie, de son histoire, de ses rêves et de ses appartenances. Tout le contraire de l'homme partiel dans la cité tayloriste, dans le corridor d'une rationalité scientifique, dans une orthodoxie purement idéologique ou encore dans une actualité sans mémoire et sans horizon.

Je me demande si cette matrice d'économie humaine jusqu'ici véhiculée par les religions a été remplacée par des laïcités capables d'une telle économie.

Paul Ricoeur

Je voudrais corriger ce que j'ai pu laisser entendre. Je crois profondément que les institutions figées ne peuvent être renouvelées que par des marginaux et justement par ces expériences absolument primitives qui repartent, comme vous le disiez, du couple ou de la vie en commun ou encore dans un nouveau rapport avec la terre. Habiter c'est habiter la terre. Il faudrait ici considérer la dimension écologique de certains mouvements.

Nous touchons là au pôle dont nous n'avons pas parlé : l'utopie. L'utopie est le complément nécessaire de l'idéologie. Une idéologie dans sa fonction positive nous permet de nous identifier, de savoir qui nous sommes. Elle est conservatrice, au meilleur sens du mot : elle nous préserve. Cependant nous avons besoin de la contrepartie qui est « l'ailleurs », la capacité d'être autre chose. Plus les idéologies tournent à la justification et à la falsification, plus l'utopie devient un remède nécessaire. L'utopie a aussi sa pathologie qui est l'idée fixe, l'incapacité de tenir compte des situations de fait, de définir le premier pas à faire pour commencer et le second surtout pour continuer. Il y a deux pathologies (celle de l'idéologie et celle de l'utopie) mais il y a aussi deux fonctions de base (l'une nous installe, nous fait « habiter » et l'autre nous fait errant, nomade). Il y a une dialectique fondamentale entre le sédentaire et le nomade.

Pour revenir à l'institution, je dirai que les institutions en particulier ecclésiales ne nous survivront que si elles sont capables de ne jamais rompre avec les dissidents, avec les marginaux. Lorsque nous considérons les deux marginalisations inverses du christianisme actuel, les charismatiques et les marxisants, il apparaît que le devoir premier de l'institution est de maintenir une circulation permanente entre les deux. Cela suppose que le noyau institué ou plutôt instituant reste toujours vivant, non seulement en état de mémoire mais en état de projet.

Jacques Grand'Maison

Il n'y a pas longtemps j'accompagnais les évêques canadiens lors d'un synode à Rome. Au début, les délégations des cinq continents déployaient une très riche panoplie d'expériences humaines évangéliques et prophétiques, sans compter de fortes confrontations avec les principaux vis-à-vis critiques contemporains : l'athéisme en Europe ; le marxisme en Amérique latine ; les grandes religions asiatiques ; la crise du capitalisme en Amérique du Nord ; les cultures africaines et leur quête de société nouvelle. Peu à peu, la Curie romaine par un savant exercice d'orthodoxie allait éroder toutes ces pointes prophétiques et marginaliser les expériences originales des Églises locales. La scolastique intemporelle triomphait une fois de

plus au profit d'une orthodoxie qui emprisonnait le christianisme dans les forceps d'un système toujours aussi clérical. *Humanae Vitae*, un peu de la même façon, a étouffé une spiritualité inédite chez des laïcs mariés. Un tel drame n'est pas exclusif à une certaine Église cléricale de chrétienté.

Les orthodoxies laissées à elles-mêmes servent toujours à la domination d'oligarchies ou de pouvoirs extérieurs aux communautés humaines comme telles. Elles étouffent l'histoire, la vie et les hommes. Par contre, des spiritualités sauvages aboutissent paradoxalement au même résultat. Il n'y a pas loin entre Jonestown, le Goulag, la Dina dite chrétienne du Chili et la bande à Bader.

À propos des spiritualités sauvages, j'ai le goût de dire certaines choses que je tire de la tradition judéo-chrétienne. Il y a en celle-ci trois dimensions spirituelles, distinctes mais inséparables et en dialectique : l'innocence, l'expérience et l'espérance.

Chez les charismatiques par exemple, on note une redécouverte de l'innocence, de la bonté originelle de la vie, de l'homme, de Dieu. On note une fraîcheur évangélique, une spontanéité, une espèce de confiance « native » ; mais cela s'accompagne de phénomènes régressifs : un certain fondamentalisme religieux - ce que les psychanalystes appellent cc la régression fusionnelle ». L'innocence tourne court.

La deuxième dimension, celle de l'expérience, permet d'éviter ces travers d'une innocence qui revient au paradis terrestre comme s'il ne s'était rien passé depuis. L'expérience doit se colleter au réel, à son opacité, à ses contradictions, à ses limites. Elle sait que la vie est aussi combat, qu'elle est faite de bien et de mal, d'ivraie et de bon grain. Mais livrée à sa seule vérité, l'expérience peut virer en cynisme ; à ce chapitre, je crois que les nouveaux philosophes ne représentent pas un phénomène isolé. Il existe une sorte de néo-existentialisme politique fort répandu qui considère le jeu politique actuel comme une absurdité. Tout pouvoir est le mal incarné... cc une passion inutile et folle », comme disait jadis Sartre à propos de l'homme. À cette expérience moderne, il manque un avant et un après, une sagesse historique et une foi qui a nom « espérance ».

Je suis un homme de 50 ans, mais un croyant de 4000 ans, habité par une foi en Jésus-Christ mort et ressuscité qui fonde ma conviction que l'avenir de l'homme et du monde est possible, et cela jusqu'à des horizons du Royaume que l'œil n'a pas vus. Cette espérance n'est pas décrochée du pays réel, elle retentit sur ma perception du tournant actuel, à la fois tragique et porteur d'un nouvel âge en creux. Je suis habité aussi par de fortes inquiétudes. Car nous devons faire un saut qualitatif et je ne crois pas que nos rationalités, nos technologies vont suffire. Je suis heureux de vivre dans une société qui connaît l'ordinateur et le laser, mais je suis très inquiet de voir une majorité de gens qui n'ont pas même une petite boussole pour se guider dans la vie. Je ne veux pas séparer une certaine innocence à retrouver, le réalisme de l'expérience et le saut qualitatif de l'espérance qui rejoint votre utopie.

Paul Ricoeur

Je songe à l'œuvre du psychanalyste américain Erickson lorsqu'il montre qu'il y a des crises qui jalonnent notre existence : une crise de l'enfance, une crise de l'adolescence, une crise de la maturité, une crise aussi de l'entrée dans la vieillesse. On passe de l'une à l'autre par une crise. Nous ne pouvons pas l'éluder. Passer de l'innocence à l'expérience, c'est la crise critique : l'Europe, et tout ce qui est sorti par expansion géographique de l'expansion européenne, est passée par là. Les moments que j'évoquais tout à l'heure, la Réforme et le Siècle des Lumières, sont vraiment deux moments critiques de la chrétienté et de la culture qu'il a fallu assumer. C'est le passage que les fondamentalistes de tous poils, les « orthodoxes » sont incapables d'assumer.

Ensuite, il y a un deuxième passage, de l'expérience à l'espérance, pour reprendre votre schéma. Entre les deux, il y a une phase critique qui est le cynisme. Le cynisme, c'est précisément l'incapacité de passer de l'expérience à l'espérance. C'est un des dangers qui me paraît aujourd'hui pour l'ensemble des gens bien plus grand que celui du scientisme qui ne touche que des gens hautement cultivés. Dans le milieu étudiant, le cynisme consiste à dire : « Voyez le marxisme à

quoi cela a conduit, à cette histoire à la fois tragique et loufoque de quatre États communistes se battant entre eux : l'Union Soviétique, la Chine, le Vietnam et le Cambodge ! » Les jeunes Français sont très tentés par le cynisme parce que dans les années 60 en particulier, ils avaient beaucoup trop investi leur utopie - leur espérance - dans des modèles étrangers (Cuba, l'Algérie, etc.) J'ai été assez mêlé à cette histoire de l'Algérie, j'ai même été mis en prison pour cela mais je n'ai jamais cru que le F.L.N. allait régénérer la démocratie française ! Après Cuba, l'Algérie, ce fut Mao. L'effondrement de tous ces modèles extérieurs nous rejette sur nous-mêmes et forte est la tentation de dire : « au fond, tout est égal ». Le problème est de réussir des expériences beaucoup plus restreintes, au sein du couple ou des communautés en évitant de heurter le politique de front, grâce à un réformisme musclé. Après tout, les révolutions ont fait les réformes qu'on n'avait pas eu le courage de faire. Il va y avoir une sorte de courage des réformes, menées avec vigueur sans détruire les systèmes existants. C'est extrêmement difficile d'avoir cette forme d'espérance raisonnée avec les ouvertures...

Jacques Grand'Maison

Et aussi avec une certaine démesure de l'amour.

Paul Ricoeur

Il faudra à mon sens une nouvelle forme de courage politique, autre que l'utopie irresponsable, et trouver les points d'application réels où on peut agir. C'est beaucoup plus difficile.

Ne pas manquer le passage de l'expérience à l'espérance en tombant dans le trou du cynisme, c'est un des grands problèmes de notre temps.

Au lecteur

Cet ouvrage tout habité par ma parole se prolonge dans celle d'un autre... comme une invitation attentive, chaleureuse, respectueuse, à dire la vôtre.

J. G.

Postface

Un sous-sol historique mal assume

[Retour à la table des matières](#)

Après l'éclatement de la chrétienté, nous avons cru pouvoir éviter une guerre de religions. Le mouvement laïque s'est tout simplement sabordé en pensant que la sécularisation allait faire son œuvre sans coup férir. Certes, bien des indices fondaient une telle conviction. En effet tour à tour, le mouvement coopératif, des syndicats et tout le réseau des politiques sociales s'étaient déconfessionnalisés. L'école n'allait pas résister longtemps, d'autant que l'Église cessait d'être un pouvoir important. Et puis il y avait déjà une baisse radicale de la pratique religieuse. Le peuple québécois semblait avoir tout simplement tourné la page. Il fallait liquider un passé honteux avec ses mythes rétrogrades : le cléricalisme, l'agriculturisme et le messianisme.

Chassez l'histoire superficiellement, elle revient au galop, comme le naturel. Le retour du refoulé, comme le suggère Freud, emprunte des voies inattendues. Ainsi, certains vont vivre leurs options idéologiques et politiques en empruntant inconsciemment des vieux réflexes religieux, tels le dogmatisme, le cléricalisme et parfois le messianisme, sans compter ce néo-corporatisme syndical, professionnel et administratif, bref tout ce qu'il y a de plus haïssable dans l'héritage, sans les valeurs positives de notre expérience

chrétienne historique. À côté de cela, des esprits conservateurs humiliés par les nouveaux interdits d'un progressisme superficiel ont vite retrouvé dans la religion des pères une expression et un moyen de résistance face à des changements précipités dont la principale faiblesse a été l'absence de pédagogie historique.

Tous ces mouvements encore engoncés dans le sous-sol pourraient bien agir comme des bombes à retardement, en particulier sur deux terrains : celui de la confessionnalité scolaire (les présentes batailles de droits en témoignent), celui d'un combat politique qui prend l'allure parfois d'une guerre de religions. En ce dernier cas, le substitut religieux reste plus implicite, mais il n'en a pas moins une force volcanique. Certains utilisent la religion, d'une façon subtile et voilée, dans un sens de statu quo, d'autres pratiquent une sorte de nouvelle religion politique sous des dehors d'autant plus trompeurs qu'ils sont laïques.

Bien sûr, on ne peut tout ramener à cette question de la laïcité, car il y a bien d'autres enjeux. Mais celle-ci nous renvoie à la racine maîtresse de notre sujet historique. L'ignorer, c'est nous jouer un très mauvais tour, tant pour ce qui est d'une authentique laïcité que pour l'avenir du christianisme chez nous. Nous n'avons vraiment pas assumé ce défi, même d'une façon minimale. D'immenses malentendus et confusions s'accumulent ; ils passent souvent par les enjeux éthiques privés et publics,. Terrains mixtes où se rencontrent la religion et la vie, l'Église et la politique, la foi et les options séculières, ou encore les fins et les moyens, la philosophie et les sciences. Que d'imbroglios et d'embarras non clarifiés qui ont en commun le fait majeur de l'absence d'une laïcité que ni les uns ni les autres n'ont pris la peine de construire. Croyances et incroyances sont vécues d'une façon superficielle chez beaucoup des nôtres, du moins au plan de comportements qui exigent une plus solide maturité. La pauvreté éthique en témoigne. Mais le vieux fond religieux, historique, mal assumé par la conscience, n'en continue pas moins d'agir souterrainement comme une force plus ou moins aveugle qui défie tout autant le christianisme que la laïcité, tout autant le sens évangélique que la maturité humaine et politique. Voyez ces débats échevelés, ces combats d'absolus autour de « causes » qui deviennent vite des idoles et des mythes intouchables, indiscutables, tous aussi

décrochés du pays réel, tous aussi peu soucieux de pertinence historique, culturelle, politique, économique et spirituelle.

S'agit-il d'une crise inévitable, d'un chaos obligé avant de nouvelles cohérences ? Un tel tournant ne débouchera pas sur de nouvelles fécondités, si son sous-soi explosif n'est pas mieux connu et maîtrisé. On parle beaucoup d'un virage à droite. Après l'affirmation et la révolte des minorités militantes, des marginalités, des « différences », des identités particulières au nom du droit, voici le boomerang de la « normalité » dite majoritaire au nom de la foi (law and order). Un clash gigantesque qui déborde les scénarios politiques : souverainisme-fédéralisme ; capitalisme-socialisme.

Ce genre de combat qui s'annonce risque d'être un affrontement crypto-retigieux, peu important ses visages laïques ou ses références idéologiques séculières. En sommes-nous conscients ? Voyez l'extrémisation des langages, des attitudes et des comportements. Tout se traduit en termes « révolutionnaires » d'un côté, alors que l'Ordre à n'importe quel prix s'affirme de l'autre. Le permissif le plus irresponsable ne saurait confiner longtemps avec l'intolérance la plus aveugle ; ni le conformisme apathique avec l'escalade de violence des moyens de pression. A témoin, l'impact grandissant de ces grèves « publiques » qui déclenchent dans la collectivité une profonde agressivité. On ne pourra pas indéfiniment renvoyer à l'État toutes les responsabilités, sans prêter flanc à des solutions autoritaires qui seront agréées par un grand nombre de citoyens exaspérés, même au risque de compromettre les progrès acquis et les entreprises de justice qui attendent. Je pense à ce million de Québécois en situation de pauvreté, qui vont connaître une situation encore pire dans un contexte d'inflation galopante et de chômage massif.

Quand une société n'arrive plus à contrôler d'une façon minimale son évolution interne, quand elle se contente de gérer ses échecs, le combat idéologique et politique s'affole ; il perd vite de vue les problèmes et les tâches du pays réel pour se livrer à des batailles crypto-religieuses de « causes » érigées en absolu, peu important si les situations, les pratiques et les styles de vie sont en contradiction avec les discours tenus. Voilà une cote d'alerte qui mérite plus d'attention, même si elle n'a rien d'une prédiction assurée. Mais faut-il rappeler

que l'histoire est remplie d'exemples où des peuples et des sociétés n'ont pas su voir venir des cassures désastreuses, se condamnant ainsi à entrer dans l'avenir à reculons. Il vaut mieux affronter les crises avec lucidité et courage pour en faire des tremplins de dépassement.

Fin du texte